

## F

L'étymologie des mots commençant par *f* est obscurcie par le fait que lat. *f* admet des origines multiples, à savoir, pour n'envisager que des exemples sûrs :

*bh* : *ferō*.

*dh* : v. *fēcundus*.

*gwh* : v. *formus*.

*ghw* : v. *ferus*.

*dhv* : v. *forēz*.

s dans sr. : *frigus*.

m- par dissimilation : v. *formica*, et peut-être dans \*mr. : v. *fremu* (et cf. *hibernus*) ; \*ml- : v. *flaccus*.

gh- devant u : v. *fundū*.

Un phonème d'une langue inconnue dans des mots d'emprunt : v. *ficus*.

En revanche, *f* ne représente φ dans aucun emprunt ancien au grec ; *fūr* ne peut sortir du gr. φόρος que par un intermédiaire, peut-être étrusque ; mais v. *persōna*.

Dans ces conditions, les rapprochements ne peuvent passer pour établis que là où les éléments communs autres que l'initiale sont nets. L'initiale n'enseigne presque rien.

*faba*, -ae (doublet dialectal falisque *haba*) f. : fève. Ancien, usuel. Panroman ; M. L. 3117. Emprunté par le gr. : φέδα, et l'irl. *seib* ; passé en basque *baba* et en berbère *bau*.

Dérivés : *fabatūs* (-a puls., F. 344, 10 ; *Fabatūs* sert aussi de cognomèn) ; *fabāriūs* (*fabāriae Kalendae*, cf. Macr., Sat. 1, 2) ; *fabālia* et *fabālia*, -iūm n. pl. : tiges de fèves ; *fabāceus* (-cius), M. L. 3118, et *fabācia* f. : purée de fèves (cf. *ficācia* « fouace ») ; *fabāginus* (Caton), cf. *oleāginus* ; *fabātiūm* n. (tardif) : pot à fèves. Peut-être faut-il y rattacher le gentilice *Fabius* (Plin. 18, 10) et *Fabūcius*, -bācius, -bidius. Dérivés en -ulus : *fabulūs*, -i « fève » et « peau de la fève » ; *fabulūs* = *fabulis*, M. L. 3126 ; *fabulōnia*, -ae = *soxobāqoq*. Cf. aussi *fabiolūm* = *xepāritūc*, Diosc. 4, 65 W ; *fabiola* (bas latin) ; \**exfabicāre* « écosser, vanner », M. L. 3006 ; v. aussi B. W. sous *flageolet*. La fève semble avoir joué un grand rôle dans l'alimentation des Romains, comme on le voit par les *fabāriae Kalendae*, calendes de juin, ainsi nommées parce qu'on y offrait aux dieux les premières fèves, et par le rôle de la fève dans les proverbes comme dans les rites et les superstitions populaires.

Cf. v. pruss. *bābo* (fém.) et sl. *bobū* (s. *bob*, \**boba*; r. *bob*, *bōba*; etc.) masc. ; même sens ; on est tenté de poser un original \**bhabo-* féminin, terme de la langue populaire à vocalisme a et b intérieur (on ne peut admettre *bb* intérieur : le traitement de *barb* y contredit). Le rapport avec v. isl. *baun*, v. h. a. *bōna*, etc., qui désigne la même plante, n'est pas clair ; le b intérieur, peu courant en indo-européen, ne se retrouve pas dans ce mot germanique. Mot de la langue de civilisation du

nord-ouest de l'Europe, comme sē- « semer » (v. *serō*).

*faber*, -bri m. (gén. pl. *fabrum*) : 1<sup>e</sup> ouvrier qui travaille les corps durs (métaux, pierre, bois, ivoire, etc.) faonnier. Le sens est généralement précisé par une théte : f. *aerārius*, *terrārius*, *tignārius*, etc., ou simplement par le contexte : Plt., Cap. 1027, *eamus intrācessatur faber, ut istas compeditis tibi adīnam*. Il est le plus souvent un ouvrier en bois (charpentier, menuisier) ou en fer (forgeron). C'est avec ce sens de « forger » et de « forge » que *faber* et *fabrica* ont survécu dans la plupart des langues romanes. M. L. 3120-3121. Il y a aussi un emploi adjetif bien moins fréquent *faber*, -bra, -brum : travaillé ; puis *fabré* « de main d'ouvrier » (et *affabré*, puis *affaber* (Gloss.). Infab. L'emploi adjetif n'est pas attesté avant Ovide, mais faber est dans Plaute.

Dérivés : *fabrica* f. (ancien adjetif substantif) Plin. 16, 225, emploie encore *fabricas artis*, cf. D. 33, 7, 19) : 1<sup>e</sup> métier, travail d'une matière (abstrait et concret), objet fabriqué ; 2<sup>e</sup> atelier, particulièrement « forge », bâtiment ; dénominatif *fabricor*, d'après *operor* ? ; *perfabricō* : travailler, forger (sens propre et figuré), et ses dérivés, *fabricator*, etc., M. L. 3122 ; *fabrili* : « d'ouvrier » et « forge », -is *fūmus*, M. L. 3123 ; *fabriūs*, -cānius (tardifs) ; *fabriō*, -is (Ven. Fort.). Cf. encore les composés *fabrefaciō*, *fabrificatiō* (Tert.) et les noms propres *Fabricius*, -ciānius, *Fabriateria*, *Fabriberia*, -iānius.

A moins qu'on n'explique *arm. darbin* « forgeron » par un ancien \**dhabhr*, ce qui est possible, lat. *faciō* n'a pas de correspondant exact avec son sens (le p. *faber* est emprunté au latin). On a aussi rapproché le groupe de got. *ga-dabar* « *npētāv* », v. isl. *dafna* « renforcer », lit. *dab* « nature, caractère », pol. *doba* « moment favorable », v. sl. *po-dobiti* « adapter, rendre convenable », v. sl. *dobrū* « *dryāthōc*, *xałōc* » et *dobli* « *dpotōc*, *ðxwūqoq* ». — Le p. germanique, ancien b, de v. a. *aphar* « brave » ne concorde pas avec le b de *dabar*. — En somme, étymologie trouble. Du reste, les mots relatifs à la métallurgie ne sont pas clairs pour la plupart et l'extension en est médiocre. V. *ferrum*.

*faber*, -bri m. : dorée (poisson). Cf. Colum. 8, 16, 9 *faber qui et in nostro Gadiūm municipio generosissimi piscibus adnumeratur, cumque prisca consuetudine sacrum* (= ζατὸν *appellamus*) ; et Plin. 9, 68. Même mot que *faber* ; la dorée s'appelle aussi « le forgeron », probablement par suite de l'aspect enflé que ce poisson présente places.

*fabeus*, *fabea* : v. *fauēus*, sous *fauēō*.

*fābula*, *fābella* : v. *for*, *fāri*.

*faciōlō* (*faci(l)ō*), -ās, -āre : crier (de la grive). Suét.

Anth. Forme peu sûre (cf. *cac(a)illō?*). On dit aussi *trūcū*, *sociō*.

*faciellatiō*, -ōnis f. : desséchement des plantes. Latinisation déformée de σφακελισμός (Ital.).

*facciō* : v. *faciē*.

*faciōtus*, -a, -um : 1<sup>e</sup> élégant, bien fait, etc. Cf. Quint. 6, 9, 20, *facetum... non tantum circa ridicula opinor considerare* ; *neque enim diceret Horatius facetum carminis genus* (S. 1, 10, 44) *natura concessum esse Vergilio. De cōrū hanc magis et exultae cuiusdam elegantiā appellatiōnē puto* ; 2<sup>e</sup> spirituel, plaisant, cf. *facetiē* surtout fréquent dans *facetiē dictum*.

*Facetiē* se dit des personnes comme des choses et des objets concrets comme des opérations de l'esprit : cf., par exemple, Plt., Mi. 147, *facetus fabricis et doctis dolis* ; Mo. 43, *facetus... uictibus* (toutefois, cet emploi est rare). Pour les Latins, en effet, l'adjectif dérive de *faciō*, cf. Don., Eu. 427, *facetus est qui facit uerbis quod uult* ; et la figura étymologica de Plt., As. 350, *extemplo facio me facut et magnificum uirum* ; St. 656, *fecisti facetus*, et Ep. 412, *facete fecit*. Mais la dérivation *facetiē* de *faciō* est sans exemple, et la glose : *faces dicebant antiqui ut fides*, P. F. 77, 19, semble une création de grammairien pour expliquer *facetiē*. Le cas de *parēns* en face de *pariō* et de *sententiā* en face de *sentīo*, qu'a invoqué Müller Jzn, Museum, 1933, col. 288, est autre. *Facetiē* rappelle le type *acētūs*, *uegētūs* (de *acēo*, *uegēo*), etc. Sur l'explication par un dérivé de *faz*, v. ce mot. Ancien, uiel, non roman. Pas d'étymologie.

Dérivés et composés : *facetiē* (usité surtout au pl. *facetiē*) ; cf. Thes. VI 40, 33 sqq. ; un exemple dès Plt., St. 729) : élégance(s) ; trait(s) d'esprit ; *facetiō*, -ās et *facietō* (rares et tardifs, Sid., Ven. Fort.) ; *infaciōtus*, presque uniquement employé dans la litote *haud nō infaciōtus* « non sans esprit » ; *perfacetiōtus*.

*faciē* : v. le suivant.

*faciō*, -is, *fēcētū*, *fēctūm*, *fēcēre*, *fēcēre* : verbe italienique ; osq. *fakiōtū*, ombr. *faciā*, volsque *facia* « faciat », osq. *fēcētū*, ombr. *fakust* « fēcerit », prēnestin *feshaked* « fēcētū ». Le prēnestin et l'osque ont un pārfait à redoublement, en face de la forme à alternance du latin *fēci* (cf. gr. ἔγραψη), qui, sous la forme *fēced*, figure déjà sur le vase de Duenos ; l'ombr. *fēcētū* sans doute perdu un redoublement. Impératif présent *fēc*, de \**faci*, comme *de*, de \**dice* (à côté de *face*, Catulle, etc.) ; anciennes formes en -s, *fēcō*, *fēcim* (dont une forme de passif *fēcītū*, ap. T.-L. 22, 10, 6). Les temps de l'infectum du passif sont empruntés à un verbe actif d'aspect duratif signifiant proprement « devenir » : *fēō*, *fēri* (archaïque *fēre* (?), *fēri*), *fēbam*, *fēam* (pas de participe présent), qu'on retrouve dans osque *fīet* et *fūnt* et dont quelques formes sont conservées en roumain et dans certains dialectes italiens, M. L. 3288. La signification passive donnée à ce verbe a amené la création de quelques formes passives, comme *fēri* (d'emploi normal) et *fētūr*, *fēban* (rares et archaïques, cf. Thes. VI 84, 80 sqq. ; un exemple de *fētūm* est resté dans Liv. Andr., Od. 30). Du reste, l'analogie a amené la création de quelques formes passives du type *faciētūr* (*titinius*, Com. 97), cf. Thes. VI 83, 1 sqq. ; et les composés de *faciō* ont à l'époque classique leur passif en -*ficiō* : *adficiō*, *confiō*,

cior, tandis que l'époque archaïque connaît encore des formes en -*fō* : *confit*, *defū* (repris par Vg. et sur lequel Plt. a fait *superfūt*, *interfūt*, formes qui sont demeurées dans les composés du type *calefō*). Composés en -*ficiō* : *ad*-, *con-ficiō*, etc.

Le verbe appartient à une racine qui signifiait « mettre, placer, poser » (τίθεναι), ou, dans l'emploi absolu, « se mettre, se placer ». Le sens ancien est « poser, placer » ; le passage au sens de « faire » a dû se faire par des emplois techniques : cf. en gr. ἔν δὲ τίθεται θεῖον, Il. 18, 541 : là-dessus (sur le bouclier d'Achille) il posa (c'est-à-dire « il représenta, il exécuta ») un champ nouvellement défriché ; δόπτου... ολον... Εὐάλλη θητέουται, Od. 20, 394 : repas qu'il devait placer (c'est-à-dire « dresser » et « préparer ») ; *sacrum facere* (v. *sacerdōtēs*) « placer (sur l'autel) un sacrifice », d'où « faire un sacrifice » ; v. Benveniste, Word, 10 (1954), p. 252. Le sens de « poser, placer » apparaît encore nettement en latin dans le simple et surtout dans ses composés et dérivés. Dans le simple, dans des expressions comme *facere magni*, *nihil* « poser comme étant de grande, de nulle valeur » (cf. μουσικῆς τίθης τούς λόγους, Plat., Resp. 376 e, et πολλοῦ ποιεῖσθαι) ; *facere nōmen alicui* (comme *indere nōmen alicui*, θνούσα θεῖαν τῷ, Od. 19, 403) ; *f. modum iacēt*; *dicendi finem f.* ; *f. multam*; *f. aliquem régem* « poser quelqu'un comme roi » (cf. θεῖαν τῶν αἰχμητῶν, Il. 1, 290) ; *fac, quaeso, qui ego sum, esse esse* que c'est toi qui es moi », Cic., Fam. 7, 23, 1 (cf. θῶμε δὴ τὰς πολέας ἐν τῷ τότε χρόνῳ διαφθείρεσθαι, Plat., Leg. 677 c). Dans l'emploi absolu, *facerē cum aliquō aduersus aliquem* « se mettre avec, contre quelqu'un » (d'où *faciō*, proprement « position », e. g. Plt., Trin. 452, *cum uosta nostra non est aqua faciō*, sens constant dans Plaute, cf. plus bas) ; ce sens a été important dans le vocabulaire politique, cf. *deficiē*. Le sens de « [se] placer » peut seul expliquer l'emploi pronominal ou absolu de *sē facere*, ou *facerē* (ce dernier, dans ce sens, attesté seulement à l'époque impériale) ; mais c'est une survivance d'un usage ancien) au sens de « se mettre en marche, se déplacer » ; cf. le sens absolu du désidératif *faciētō* « s'en aller » (à côté du sens transitif de « accomplir »). Dans les composés, le sens de « [se] placer » apparaît net dans *praefaciō* « mettre en avant », *prō-faciō* « avancer » (et *prō-faciōtō* « se mettre en route »), *deficiō* « quitter (son poste), faire défaut », *officiō*, etc. Cf. aussi *faciētēs*, *superficiētēs*. Toutefois, c'est le sens de « faire » qui est vivant, et c'est sur celui-là que se développent les emplois nouveaux du verbe ; aussi la langue a-t-elle recouru à un autre verbe, *pōnō* (composé de \**po-sinō*) pour exprimer l'idée de « poser, placer ». *Faciō* dans le sens de « faire » peut s'employer absolument ou avec un complément. Absolument, il a entre autres le sens de « être efficace » (et aussi « convenir à », cf. Thes. VI 122, 42 sqq.), e. g. *chamaeleon facit ad difficultatē urinac*, Plin. 22, 46 (cf. gr. τοῦτο) ; *bene, bellē facere* « faire bien, aller bien ». Un autre sens, ancien, est le sens religieux de « faire un sacrifice », e. g. *facere uitulā*, Vg., B. 3, 77, et au passif *cum pro populo fieret*, Cic., Att. 1, 13, 3. L'ombrrien emploie le même verbe, avec l'accusatif, cf. T. E. I a 3 tre buf fetu « tris boués faciōt » (= *sacrificiōtō*), d'où l'adjectif *fācētēle*, T. E. II b 9. Cf. l'emploi de *pēčω* et de *skr. kāromi* et le composé *sacrufex* (*sacerdōtēs*). Le sacrifice est « l'acte »

par excellence. Sur le sens de « faire » se greffent de nombreux sens voisins : « causer, exciter », *facere metum, moram*; « exercer », *argentariam facere*; « travailler », cf. *aurifex, arti-, carni-sex, ὄρτιο facta* (cf. gr. ὄρθια πεντομένα). Du sens de « travailler » on passe au sens de « faire artificiellement », cf. *facticius*. C'est du sens de « travailler » que dérivent des expressions comme *facere barbam, capillis, unguēs* « faire la barbe, les cheveux, les ongles »; cf. *f. aquam = aquāri*, Thes. VI 89, 36 sqq.

*Faciō* peut avoir pour complément une proposition infinitive : Varr., R. R. 3, 5, 3, *desiderium marcescere facit uolueres* (cf. κάπνευε με τήνθε την ψόσιν, Eur., Her. 990). Ainsi s'expliquent *cal(faciō), arēfaciō*, etc., dont les éléments sont encore quelquefois séparés : *facit are*, Lucr. 6, 962; cf. Cat., Agr. 47, 157, *ferue bene faciō*; Varr., R. R. 2, 9, *consue quoque faciunt*; 3, 4, *excande me fecerunt cupiditate*, et dans lesquels *arē-, ferue-*, etc., doivent représenter d'anciens infinitifs en *-ē*, qui peuvent être abrégés par l'effet de la loi des mots iambiques.

En raison du sens vague de la racine, *faciō*, comme notre verbe « faire », comme le gr. τοιέντι, δρᾶν, peut servir d'équivalent à un verbe de sens plus précis, précédemment exprimé ou non : Hor., S. I, 1, 64, *ne facias quod Vmmidius quidam* « ne va pas faire comme un certain Ummidius » (proprement « ne te place pas dans la situation... »). Il peut s'employer en litote, comme substitut pudique de certaines expressions qu'on évite : ainsi *facere = coire*, Pétr. 87, 9, *quare non facimus?*; ou encore *facere = caccare*; cf. le fr. « faire ». Un sens plus vague encore apparaît à l'époque impériale dans des emplois impersonnels tels que St Aug., Serm. 25, 3, 3, *numquam fecit tale frigus, numquam fecit tales aestus*, et dans celui que nous révèle la glose *uespersicat: sero facit*, CGL V 335, 25 (à côté de *sero fit*, ibid. 253, 15), qui ont passé en français : « il n'a jamais fait un tel froid »; « il fait sec »; « il se fait tard ».

*Facere* est représenté avec le sens de « faire » dans toutes les langues romanes, M. L. 3128; cf. aussi *facienda, \*facenda*, 3129.

Fréquentatifs de *faciō* : *\*-factō, -ās?* : non attesté, sauf dans les composés (*af-fectō, cal(e)-, frīgē-, ol(e)-factō*), en dehors d'un exemple unique dans un texte du v<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Cf. Explan. in Donat. Gramm., IV 548, 21, *inuenientur quae de absolutis in frequentatiua non transeunt, ut « facio »*. *Nequae enim « facto » dici potest, nisi composito uero, ut est « calefacto »*. Le fréquentatif de *faciō* est : *factiō, -ās*; cf. Gell. 9, 6, 3, *facio, factus [facit] factito*, et Thes. VI 139, 5 sqq. *Factiō* est attesté depuis Plaute, et il est demeuré classique. Et seul *factiō* a des dérivés attestés : *factiōtō, -tatiō, -tamentū*.

*factessō, -is, -iū, -itum* : désidératif de *faciō*, dont il a le sens transitif et le sens absolu : 1<sup>o</sup> chercher à faire (*negōtiū factessere*, Cic., Verr. II 4, 142); s'empresser d'exécuter, Vg., Ae. 4, 295, *imperio laeti parent de iussa factessunt* (imité d'Ennius, A. 59?); ou « faire venir, attirer », cf. Cic., Diu, in Caec. 45, *ne innocentī periculum factesseris (-seris var.)*; 2<sup>o</sup> se mettre en route, s'en aller; e. g. Pacuvius, Trag. 326, *factessete omnes hinc*; Tac., A. 16, 34. Rare, bien qu'attesté depuis Ennius et Plaute jusqu'à Venant. Fort. et Ennodius. Pas de dérivés.

Nom racine et adjectifs : *-fex, -ficiis m.* : nom racine

attesté seulement (cf. *-dex, -spex*) comme second terme dans les composés désignant des noms d'agent : *artifex, auru-, corni-, opri-, ponti-fex*, etc., auxquels peuvent répondre des noms neutres en *-ficium* : *aedificium* (sens *\*aedifex*), *artificium*. La forme *offex* : *qui officit* (Gloss.) semble refaite sur *officium*, tiré lui-même de *ofclia* : *-ficus*, second terme de composé ; il a un comparatif en *-ficiēnt*, un superlatif en *-ficiētissimus* (cf. *-volu-* *-dīcus*) : *beneficus, maleficus, magnificus, mīnificus, præficus* (cf. *præficiō*), *uenēficus*, auxquels peuvent répondre des noms féminins, marquant l'activité, en *-ficiēta* : *beneficiēta, maleficiēta* (à côté du nom neutre de l'acte *beneficiū, maleficium*), *magni-, mīnificiēta*; et des verbes dénominaitifs en *-ficiō, -ficior* : *ad- ficiō, amplificō, sacrificō, grātificō*, etc. Ce type de composés en *-ficiō, -ās* a eu un grand développement, notamment dans la langue des chrétiens, qui ont multiplié ces formes lourdes et qu'ils jugeaient expressives. Le français les a conservées dans le type *amplifier*, etc.

\**ficiāz, -ācis* : *eficāz*, comme *peruicāz* (sans *\*u-* *cāz*). Cf. P. S. Baecklund, Die lat. Bildungen auf *-fici-* Uppsala, 1914.

*factus, -a, -um*, souvent substantivé au n. *factum, pl. facta* : fait, acte; *dicta et facta, benefacta, bonum factum*, etc.; de là l'adverbe *projectō* « assurément ». Conservé en britt. *facth* « cultivé ». L'adjectif *factus* « fait » a un contraire *infactus* « non fait », dont le neutre *infactū* s'emploie dans la langue grammaticale (Varron) pour désigner les temps du présent (qui marque l'action non achevée) par opposition aux temps du parfait, *perfec-tum*. *Infactus* est ancien et classique; mais, sauf quelques survivances dans la langue du droit (par exemple, *infectū dāmī* comme *indicta causa*), il ne semble pas avoir survécu dans la langue impériale, qui voit se développer *imperfectus*. L'homonymie avec *infactus*, de *inficiō*, avait des inconvénients.

De *factus* dérive *facticius* (cf. *emptus, empticius*, etc. « qui non sponte fit », artificiel (s'oppose à *nātūrus sponte nāscēns*), cultivé, travaillé; par suite « créé de toutes pièces, inventé... » *genus... facticiorum deorum*, Aug., loc. hept. 2, 138. S'emploie en grammaire pour traduire le gr. πεντομένος. M. L. 3132; B. W. *ſētētē*.

*facilis* (ancien neutre *facul*, comme *simul, procu, l'* final tombant après *l* ou *r*, cf. *animal, calcar*): *adjectiō* en *-ilis* comme *ag-, doc-, hab-ilis*, etc., qui a le sens passif et le sens actif : 1<sup>o</sup> faisable, d'où « qui se laisse faire, facile à faire »; 2<sup>o</sup> qui laisse faire, indulgent, e. g. Tēr., Hau. 217, *facili me utetur patre*. De là le double sens de *facilitas*. De *facilis* le substantif dérivé à deux formes, une phonétique, *facultās* (cf. *simultās*), et une analogique, *facilitās*, que la langue a différenciées dans l'usage; cf. P. F. 77, 6, *facul antiqui dicebant, et faculte pro facile: unde facultas et difficulter uidentur dicta. Sed postea facultas merum facta est, facultas rerum. Facultas « faculté, possibilité » peut s'employer au pluriel avec le sens concret de « ressources, facultés », comme le diminutif *facultāula (-tāticula)*. De *facilis* : *difficilis* (*difficil* dans Varr.) et *difficultās* (pour la valeur privative du préfixe, cf. *dif-fidens, dissimilis*); *perfacilis*.*

Il n'y a pas d'adjectif *\*facibilis*, correspondant à l'ombrien *facefele*.

*faciēs, -ēi* I. : façon, forme, aspect, Varr., L. L. 6, 78, *proprio nomine dicitur facere a facie, qui rei quam faci-*

*imponit faciem. Vi factor cum dicit « fingo » figuram imponit... si cum dicit « facio » faciem imponit, et le chapière d'Aulu-Gelle 13, 30, non haecnes esse faciem quae volgo dicuntur. Le mot est employé dans ce sens jusqu'à l'époque impériale, où, par une restriction comparable à celle de *figura*, il se spécialise dans le sens de « façade », *e.g. CIL XIII 8170, praetorium ad nouam faciem est restitutum, et de « figure, face ». De là, dans la langue des traducteurs de la Bible, *in faciē, in faciem* = étri des portoirs, et de nombreuses locutions analogues avec *ab, ad, ante, contrā*, du reste dérivées du grec (*ad faciem = πρὸς πρόσωπον*).**

*Facies* est à *faciō* comme *speciēs* à *speciō*, etc. Un doublet *\*facia* est attesté par les langues romanes, M. L. 3130; cf. *glaciēs* et *glacia*. La glose *faces* est sans réalité; *v. facetus*.

Dérivés et composés : *super-faciēs* (-ficiūm, Lex Agr.) : surface (properment « fait d'être placé au-dessus »); aspect extérieur; *superficiārius* (Sén.), -ciālis (Tert.).

*faciāle* n. (substantivé d'un adj. *faciālis*) : mouchoir, προσφόρον (tardif). Cf. *facitergium* n. : essuie-face. Mot de l'Église; très tardif, comme *manu-tergium*.

Cf. aussi, sans doute, *bifax, difax* διχρόνος, διπρόσωπος (Gl.).

*facinus, -oris* n. : acte (bon ou mauvais), action, cf. Serv., Ae. 1, 51, *bonum facinus et malum facinus dicimus...* Dans la langue familiale, « chose », comme *negōtium: mirum facinus* (Plt.). Figura etymologica dans Plt., Au. 587, *hoc est serui facinus frugi, facere quod ego persequor*. A l'époque classique, se prend souvent en mauvaise part; cf. Cic., Verr. 2, 5, 66, qui emploie en gradation *facinus, scelus, parcidium*; d'où *facinorōsus = scelerōsus*. Cf. Reichenbecher, *De uocum scelus facinus usu*, Iena, 1913. Même suffixe que dans *fē-nus* (v. ce mot).

La formation, étant tirée de l'élément radical complexe *facē* de *faciō*, ne peut passer pour indo-européenne; mais elle est parallèle à celle de av. *varšna-* « acte », en face de *varṣyēiti* « il agit », et sans doute à celle de skr. *dhāv*: *av. aēnō* « acte violent ».

*factiō* : reflète les deux sens de *facere* « faire » et « planifier » : 1<sup>o</sup> manière de faire, façon (rare; deux exemples dans Plt., Ba. 843 et Rus. 1311, *quaes haec faciō est?*; les autres exemples sont très tardifs), usité comme terme de droit, *testamenti factiō*. Conservé dans le sens de « façon » par les langues romanes, M. L. 3133; 2<sup>o</sup> « position », e. g. Plt., Ci. 493, *neque nos factione tanta quanta in sumus* « groupe [de gens appartenant au même métier ou au même parti], parti, faction, cabale ». Cf. P. F. 76, 23, *factio et factiosus initio honesta uocabula erant; unde adhuc factiones histriorum et quadrigariorum... Modo autem nomine factio[n]is sedition et armis vocantur*.

— *Factio* désigne spécialement le parti des nobles (par opposition à *partes*), e. g. Sall., Iu. 41, 6, *nobilitas magis factio[n]e pollebat*; aussi est-il souvent joint à *opēs*, comme *factiosus à diuines*, et désigne « le beau parti, le haut rang » également dans le sens de parti matrimonial », comme dans fr. « c'est un beau parti »; cf. Plt., Au. 167, 226-227. Du sens de « cabale » est parti le sens de « machination, tromperie, fourberie » que *factiō* a pris dans la langue impériale; cf. Thes. VI 134, 66. Diminutif : *factiūcula* (Tert.).

En dehors de *factiō*, les substantifs dérivés de *faciō*, abstraits ou concrets, ne sont attestés que rarement et dans des sens techniques :

*factor* : au jeu de balle, le *factor* s'oppose au *dator* (Plt., Cu. 297); dans la fabrication de l'huile, Ca on appelle *factōrēs* « qui oleum fecerint », Agr. 145, 1; cf. 67, 1, *factōribus det in factus olei sextarios* (de là *factōrium* n. « endroit où l'on fait l'huile », « pressoir à huile », sens conservé dans l'ital. *fattoio* et dans certains dialectes romans, cf. M. L. 3134; cf. le sens spécial de *on-ficiō, confector*). Ce n'est que dans la langue de l'Église qu'on trouve *factor* employé pour traduire ποτ. τῆς; et c'est là un calque du grec, comme *factūra* de ποτηγας.

*factus, -ūs* m. : mesure d'huile faite; Pline 15, 23 : *premi plus uam centenos modios non probant. Factus uocatur...* *Factus tres gemino foro a quaternis hominibus nocte et die premi iustū m est; factūra, -ae f. : un seu exemplum dans Pline, 34, 145, alibi u. na bonitatem praestat [ferro]... alibi factura*. Le mot est bien représenté dans les langues romaines; M. L. 3136. On emploie surtout le n. substantivé *factum, -i* et *facta, -ōrum*, que les langues romaines ont toutes gardé. E. L. 3135.

Verbes composés : *ad- ficiō* (*aff*) : mettre dans une certaine disposition (physique ou morale), affecter, toucher. Se dit d'abord indifféremment en bien ou en mal; P. F. 2, 21, *adfecta femina uel in bonam partem dicitur, uelut honorata, uel in malam, quasi ad extremum periculum adducta*, puis plus spécialement en mal, cf. Non. 519, 32, *affici m̄lis tantum consuetudo praeassumpsi, cum sit positum et bonis. M. Tullius De Officiis lib. I (149) : cum sit positum et bonis. M. Tullius De Officiis lib. I (149) : « sicuti possum et bonis. M. Tullius De Officiis lib. I (149) : « sicuti aliquo honore aut imperio affectos obseruare et colere debemus ». — Varro *Eumenidibus* (121) : *coronam ex auro et gemmis fulgentem gerit, | luce locum afficiens*. — De là *adfectus, -a, -um* = *aeger, languidus*, etc., M. L. 255; *affectus, -ūs* I., d'où irl. *affacht*, gall. *affygio, affeūh*; *affectiō f.*, qui ne semblent pas différer de sens à l'origine et servent à traduire le gr. οὐδέποτε. Cicéron préfère *affectiō* à *affectus*, qu'il n'emploie qu'une fois, et le définit, de Inu. I 25, 36, *affectio est animi aut corporis ex tempore aliqua de causa commutatio (commutatio A)*. Puis peu à peu les deux mots se spécialisent : *affectus* tend à prendre le sens de *πάθος* et *affectiō* celui de *στρογγύλη*. V. Blaise, *Dict.*, s. u. M. L. 254.*

*affectō, -ās* : sens premier « se mettre à », *affectare uiam, iter*; par suite « entreprendre, essayer d'obtenir, rechercher »; et dans ce sens il sera à traduire le gr. ζηλοῦ dans la langue de la rhétorique, « affecter »; e. g. Quint. 3, 11, 21, *affectata subtilitas*. M. L. 253, *\*affectātē*; 253 a, *affectāre*; B. W. sous *affecterie*.

*conficiō* (avec préfixe marquant l'aspect déterminé) :achever, cf. Don. An. 167, *confectum negotium dicitur uel confecta res quae ad plenum perficiuntur*. Ancien, usuel, classique. Du sens général sont dérivés des sens spéciaux, notamment dans les langues techniques :achever (c'est-à-dire «achever la destruction de », cf. *confector ferarūm*, Suet., Aug. 43, et *confectorarīus, confectuāris* « qui porcos conficit et condit », *confectorium, χοιροφαγεῖον* (Gloss.), d'où *\*exconficere*, M. L. 2984; cf. en gr. ἐκπράττειν et διεργάζουσαι, ἐξεργάζουσαι « consumer, détruire, dissoudre, digérer » ou « confire », qui est demeuré dans les langues romanes. M. L. 2133 apparaît déjà dans *pernas... et lardum conficimus*, Pallad. 13, 6; cf. aussi Thes. IV 199, 3 sqq. En espagnol, le verbe

issu de \*confectare (M. L. 2130, cf. *confectitare*, Not. Tir. 22, 56) a le sens de « préparer un champ à recevoir la semence », que *conficere* a déjà dans Varr., R. R. 1, 18, 6 : *singula iugera quaternis operis uno operario ad conficiendum satis esse*, etc.

Dérivés : *confectiō* (classique ; britt. *cyyfaith*), -tor, -tura (époque impériale), -tus (tardif).

*dēficiō* : transitif et absolu : « abandonner » (transitif) et « manquer, faire défection » ; Prisc. GLK II 399, 7, *deficio quando pro relinquo accipitur, habet passum*, quando uero pro defector, neutrum est ; et Paul, Dig. 4, 5, 5, 1, *eret autem dicuntur qui ab his quorum sub imperio sunt desistunt et in hostium numerum se conferunt*. L'emploi transitif de *dēficiō* explique *dēfō* ou *dēficiō* et le double sens de *dēfēctus* « manquant de » et « qui manque, qui fait défaut ». Le substantif *dēfēctus*, -tūs m. « abandon de position, défection, manque », dans la langue de la grammaire, traduit à la fois ἔλεψις et ἔλεψις. Nombreux dérivés, tardifs et savants. Britt. *diffygio*, *diffeith*.

*efficiō* (*ecf* ; passif *ecfieri*, Plt., Pe. 761 ; futur *ecfexis*, Poe. 428) :achever de faire, faire entièrement. Souvent employé dans le sens de *facere* pour insister sur l'idée d'achèvement, e. g. Plt., Tri. 669, *is* (= *amor*) *mores hominum moros et morosos ecfcis* (= ἀποτελεῖ) ; cf. *efficere ut* (ἐκπράττεν ὅτι). Employé dans des sens techniques : produire (en parlant du sol), rapporter (en parlant d'argent) et absolument « faire un bénéfice » ; se monter à, totaliser (en parlant d'une somme) ; établir (définitivement), prouver, conclure, démontrer (en parlant d'un raisonnement, d'une proposition) ; d'où *efficitor* ut « on en conclut que ; il en résulte que ». La langue philosophique emploie aussi *efficiēns* [*causa*], par opposition à *rēs effecta*, e. g. Cic., Top. 14, d'où *efficienter*, *efficiēntia* (peut-être créé par Cicéron). Autres dérivés : *effectus*, -tūs (classique, usuel ; irl. *eifeachd*, britt. *effaith*), *effectiō* (terme philosophique), -tor, -trix (tous trois de Cicéron) ; *effectius*, *effectōrius* (tardifs) ; *efficac*, -tūs, -citer ; *efficacia* ; *efficūtiās*, tous rares et de la langue écrite.

*inficiō* : dont le sens premier a dû être « mettre dans » et qui, spécialisé dans la langue des teinturiers, a pris le sens restreint de « tremper, mettre dans un bain, dans une teinture » et, par suite, « teindre, imprégner, colorer » ; cf. P. F. 99, 27, *infectores qui alienum colorem in lanam coiciunt. Offectores qui proprio colori nouum officiunt* ; par suite « corrompre, infester ».

*infī* : v. ce mot.

*interficiō* : priver de ; cf. Plt., Tru. 518, *salus qui me interficisti paene uita et lumine* ; d'où *interficere* (scil. *uitā*) « priver [de la vie], tuer, mettre à mort » (v. *inter* et cf. *interēō*, *interimō*, et aussi *interdīcō*, pour la valeur de *inter*). Terme de la langue écrite ; la langue parlée dit *occider* : *on a occisus sum, occidis me* dans la langue des comiques, non *interfetus sum*. Sans doute d'abord employé par litote, *occidere* étant trop brutal. *Interficiō* a pour passif *interēō* (*interfieri*, toutefois, dans Plt., Tri. 532), comme *perdō*, *pereō*. Il n'y a pas de verbe *interdō* avec le sens de « détruire » ; inversement, *perficiō* n'a pas le sens de « perdre », parce que *perdere* existe avec ce sens.

Dérivés : *interfectiō*, -tor (classiques, mais rares), -trix, -tōrius, -tiūs, -tibilius.

*officiō* : 1<sup>o</sup> mettre ou se mettre devant, faire obstacle ; souvent joint à *obstāre* ; 2<sup>o</sup> tenir ; d'où *offeritor*, *officiū*.

*perficiō* : achever, parfaire, accomplir (= ἀποτελεῖ) ; d'où des sens techniques : parfaire (une somme), se procurer ;achever la préparation de l'imperatif est *feitu*, *fetu*, *feiu*, *feiu* (l'osque a *factud*, qui répond à lat. *faciō*), et le participe en *to-fetu*, -ta -factum, -ta».

Sur un rapport possible avec *fēstus*, *fēriae* et *fās*, v. *fēstus*, *fētūs*, et aussi *sacerdōs*, *crēdō*, *dō*.

*praeficiō* : mettre à la tête de ; de la *praeficius*, -a, -ae f. : pleureuse qui dirigeait les lamentations funèbres, cf. Claud. ap. Varr., L. L. 7, 70, *quae praeficeretur* (l. *praeficeret*) *ancillis quemadmodum lamentarentur, praeficia est dicta* ; P. F. 250, 5 ; Gell. 18, 7, 3, et références de Goetz-Schoell ad loc. Varr. ; *praefectus*, *praefectiō* (classique, mais rare), -tor, -trix ; *perfectus*, *perfectiō* (rare) ; *perfectissimātūs*, -tūs (Cod. Theod.).

*praeficiō* : mettre à la tête de ; de la *praeficius*, -a,

*praeficiō* : faire des progrès, avancer ; et « faire faire des progrès, être utile à » (transitif et absolu) ; *praficiūs*, -tūs, M. L. 6769 et 6770 ;

*proficiō*, -ris, *profector sum, proficiēti* : se mettre en route, partir ; isolé, de toute manière, par la forme *pro* préverbale et par la formation du présent ; *proficiō* part, *profectum*, -i « voyage » (Itala), *proector* : ταχητής (Gloss.), *profectōria* « repas de départ » ; *profector* (Ulp., Dig.) : qui provient du père ou du grand-père.

*reficiō* : remettre en place, restaurer (au moral) ; *refere animōs* s'oppose à *animo dēficiēre*.

*sufficiō* : transitif et absolu « mettre au-dessous ou la place de, suppléer », puis « fournir ». Synonyme à la fois de *suppediō*, ὑπέχω, et de *substituō*. Absolu, « placer dessous », c'est-à-dire « être capable de supporter », d'où « suffire à ».

On voit que les composés reflètent le double sens *faciō* « (se) placer » et « faire ». A ce dernier se rattache les composés d'aspect déterminé *con-*, *ef*, *per-ficiō*, autres s'expliquent mieux en partant du sens de « placer ».

*officium* : v. ce mot.

La racine \*dhē- n'a fourni des formes de présent (terminé) telles que *condō*, *crēdō*, etc., que dans les parlars occidentaux de l'indo-européen, v. sous *dō*. Pour obtenir un présent d'aspect « indéterminé », on a recours à divers procédés. Le type à redoublement de *dhē* skr. *dhādhāmi*, n'est pas conservé en latin. L'arménien s'est servi du suffixe \*ne/o-, d'où *dnem* « je pose ». Pour avoir un présent indéterminé, le latin a recours à une forme élargie par le suffixe \*-yo/-i- d'un élargissement en -k- qui donnait en latin le perfectum. De même que *fecī* est comparable à gr. ἔθηκα (1<sup>o</sup> personne du plur. ἔθεψεν), comme *icēi* à gr. ἤτα, il a été fait un présent *faciō*, qui est italique commun ; cf. *iaciō* en face de *ī* le phrygien ἀδ-δωσετ « afficī » offre le même élargissement et le même vocalisme radical, i.-e. \**2*. L'élargissement en \*-k- qui figure ici rappelle le type arm. *lu* « j'entends » en face de *luay* « j'ai entendu » et gr. ὄλεω in face de ὄλεσσα.

La forme *fecī*- n'a rien donné en latin que le perfectum. Et encore a-t-on prén. *thefhaked* « fecīt », cf. osq. *felci* « fecerit », etc., qui exclut l'explication de *titikus* pl. \**dhe-dēk* (Lejeune, Mél. Sommer, p. 150). V. *finī*. Le radical *fac-* du présent, qui s'est fixé très ancien-

tement, a donné en latin des formations nombreuses et variées. En ombrien, *fēc-* a fait une plus grande fortune : l'imperatif est *feitu*, *fetu*, *feiu*, *feiu* (l'osque a *factud*, qui répond à lat. *faciō*), et le participe en *to-fetu*, -ta -factum, -ta».

Sur un rapport possible avec *fēstus*, *fēriae* et *fās*, v. *fēstus*, *fētūs*, et aussi *sacerdōs*, *crēdō*, *dō*.

*sur faciō* : v. sous ce mot.

Quant à *fō*, ce présent appartient à une autre racine, celle de *fū*, à en juger par l'ombrien, qui a *fūia* « fiat », *fūiest* « flet ». On aurait ici un présent en -iyō, -iyō- de la racine de *fū* ; cf. v. irl. *biu* « je suis » et parfois « je deviens », v. angl. *beo* « je suis », *bis* « tu es » ; pour l'absence de -u-, v. sous *fū*. Toutefois, la phonétique permettrait d'envisager un rapprochement avec la forme passive de skr. *dhīyate* « il est posé » ; et, si l'on n'avait pas les formes ombriennes, cette hypothèse serait séduisante ; on ne peut l'écartier absolument.

*secundus* : v. *for*.

*faceinīs* (-en-), *ultīs* : sorte de vigne (Plin., Col.). Rappelle les noms propres étrusques *Faceenius*, *Fecinius*, quoique Columelle, 3, 2, 14, le dérive de *faex*.

*faēnum, faēnūs* : v. *fēnum*, -nūs.

*faex*, -cis (et *fez*, notamment dans les manuscrits de Columelle ; cf. Thes. VI 169, 26 sqq. ; le pluriel *faēcēs* se lit depuis Horace et est bien attesté, malgré Caper, GL VII 109, 14 ; *fēcia*, Orib.) f. : 1<sup>o</sup> lie du vin (= τρόξ) de l'huile ; par suite, dépôt, résidu, tartre ; 2<sup>o</sup> au figuré : lie, rebut. Ancien, usuel. M. L. 3140.

Dérivés et composés : *faecēr* m. : 1<sup>o</sup> odeur du marc (Gl.) ; *faecula* f. : raisiné ; *uue pinguis decocta usque ad crassitudinem mellis et refrigerata, utilis stomacho... dilut* : *genus uue decocta aut greaca sisser, genus herbae, que ad orexin datur*, Schol. Hor. S. 2, 8, 9 ; 2<sup>o</sup> tartre ; *faecātūs, faecātūs* « de marc » ; *faecēs* (M. L. 3139, \**fēceca*) ; *faecēcēs* ; *faeculentūs*, d'où *faeculentia*, -ae ; *dēfaecō*, -ās (d'*eficiō*, Plt., Mo. 158) ; mais il peut s'agir d'une confusion de *e* notant *a* et de *i* : clarifier, enlever la lie ; surtout employé au participe *defacētūs*, sur lequel le verbe a sans doute été refait ; *infaccō*, -ās (Tert.).

Le rapprochement avec *flocēs* (M. Niedermann, IF 26, 49) n'est pas à retenir. Sans doute emprunt à une langue méditerranéenne, comme beaucoup de mots relatifs à la vigne et au vin. Cf. *fracēs* et *faecinia*.

*fagus*, -fī f. (et *fāgus*, -ūs f. ; *fāgus*, -i m.) : hêtre. Ancien, usuel. M. L. 3145 ; v. fr. *fau*, *fau* et *fouet* ; remplacé par *hêtre*, d'origine germanique. Irl. *fagh*, britt. *faw*, bret. *fauet* (de \**fāgētūm*).

Dérivés : *fāgūm* n. : faine (Pline) ; pour le genre, cf. *pirum* : *pirus* ; *fāgeus*, M. L. 3142 (it. *faggio*) ; *fāginus* = φῆγος d'où *fāgina* (scil. *glāns*) f. « faine » (sur *fāgina*, v. M. L. 3143 et Thes. VI 172, 65) ; *fāgi-* n. : sanctuaire de Jupiter situé sur le mont Esquilin : *sanctum Iouis in quo fuit fagus arbor quae Iouis sacra habeatur*, P. F. 77, 13, neutre d'un adjetif *fāgiūdās* (f. *lūcēs* ; cf. *bidental*) dérivé de *fāgiūtūs* qui atteste l'ancienneté du doublet *fagus*, -ūs ; pour la forme, cf. *quercus*, qui a sans doute servi de modèle. Les langues romanes attestent aussi \**fāgālia*, M. L. 3140 a ; \**fāgānellūs* : linotte, chardonneret, M. L. 3141. \**Fāgīna*, dans les langues romanes (sauf roumain), a donné le nom de la « foinie », cf. M. L. 3144, B. W. s. u. ; \**fāgūstellūm*, M. L. 3146.

Cet ancien nom d'arbre indo-européen repose sur un thème en -o- féminin qui subsiste dans dor. φῆγος, ion. att. φῆγός (fém.), « sorte de chêne », avec changement de sens, parce que le hêtre n'existe pas en Grèce, et qui se retrouve en germanique, avec passage au type en -ā-, à cause du genre féminin, dans v. isl. *bök*, v. h. a. *buhha*, etc., les thèmes en -o- féminins n'étant pas maintenus en germanique ; v. Meillet, MSL 13, 211.

Le nom ancien s'est conservé, bien que le hêtre prospère en Italie seulement en montagne, à une assez grande altitude, l'arbre étant plutôt nordique. Le caractère religieux de l'arbre a pu aider à la conservation. Car ce n'est pas un accident que le mot subsiste aussi en Grèce, où l'arbre n'existe pas, et où φῆγος a dû être appliqué à un autre arbre, ainsi E 693 :

... ὑπ' αἰγάλῳ Διὸς περικαλλέτ φῆγῷ.

*Fāgūs* et φῆγός sont unis par l'idée commune d'arbre à fruits comestibles (faine et gland).

*fala*, -ae f. : tour de bois, machine de siège ; cf. P. F. 78, 3, *fala dicta a falado quod apud Etruscos significat caelum*. Mot rare et archaïque. S'y rattachent :

*falārica* f. : *genus teli missile quo utuntur ex falis i. e. ex locis extrectis dimicantes*, P. F. 78, 20 ; *falēre* n. : sorte de socle ou de perchoir pour oiseaux (Varr., R. R. 3, 5, 14 et 16). Cf. aussi : *Falerī*i** : *oppidum a fale dictum*, P. F. 81, 3 ; *falcūs*, d'où *falsīcae*, -ārum : mangeoires, rateliers (Caton).

Mot étrusque, comme le dit Festus (v. Bottiglioni, St. Etr. 3, p. 330).

*falcē*, -ānis m. : faucon. V. *falx*. Peut-être calque sémantique de *capys*? Cf. le double sens de gr. ἀρπη « fauille » et « faucon ».

*falerūs*, -a, -um : de Falerne (en Campanie). Épithète appliquée surtout au vin originaire de cette région, -um *uinū*, puis simplement *Falerūm* ; devenue à basse époque synonyme de *uinū*, sans spécification.

*faliseum*, -i (fall-) n. : v. *forco*. Sorte de couteau, sans doute ainsi nommé du pays où il était fabriqué ?

*fallō*, -is, *feſelli*, *falsūm*, *fallere* : seul verbe à perfectum à redoublement en *f* (cf., cependant, *faciō*) ; du reste, *feſelli* est refait sur le présent : si la forme était ancienne, on attendrait \**febuli* (de \**feſuli*), comme *peſuli* de *peſtō*. Formes accessoires attestées en bas latin : *fallō*, -ās (dénominatif de *falla*, -ae?) ; cf. Non. 109, 16 : *fallam pro fallaciam*. *Nouius Decuma* (12) : *is me non uocabit : ob eam rem hanc feci fallam* ; et CGL V 641, 35 ; *fallātor* m. (gl.) : *fallō*, -ēs et *fallō*, -is, d'où \**fallālia*, M. L. 3168 ; fr. *faillir*, *faillie*, v. B. W. s. u., et en britt. : corn. *fall*, *yllēt* ; un participe *feſellitus* dans Pétr. 61 (et sans doute \**fallūtūs*, sur lequel a été bâti \**fallūta*, cf. fr. *faute*, etc., M. L. 3169) : 1<sup>o</sup> tromper ; 2<sup>o</sup> échapper à (= gr. λαθάνω), souvent impersonnel : *non mē fallūt*, suivi ou non d'une proposition complétive. De ce sens dérive l'emploi pronominal ou médiо-passif : *mē fallō*, *nisi fallor*, *haud falsa sum* (Plt., Tér.). *Fallō* peut être accompagné d'un complément de personne : *fallere aliquem*, ou de chose : *fallere spem*, ancien accu-

satif de l'objet interne »; cf. Plt., Am. 933, *id ego si fallo*. Les deux sens de « tromper » et de « échapper à » remontent probablement à un sens unique de « caher, être caché » (*fejellit, latuit*, Gloss.), sens, du reste, attesté à l'époque impériale, cf. Ov., F. 3, 22, *sua diuina furtā fejellit ope*; Hor., Ep. 1, 16, 54, *sit spes fallendi* (= *latendi*) : *miscebis sacra profanis*; ibid. 1, 17, 10, *qui natus moriensque fejellit* (= θάθε), Vg., Ac. 12, 634 : *nequit quam fallis dea* « en vain te caches-tu comme déesse » (hellénisme). Ancien, usuel. Panroman (sauf roumain). M. L. 3167.

Formes nominales : *falsus* : 1<sup>e</sup> faux, trompeur ; 2<sup>e</sup> qui se trompe. M. L. 3171 ; irl. *fallsa*, britt. *ffals* ; germanique : m. h. a. *valsch*. Substantif n. *falsum* : le faux, opposé à *verum*, et dont dérivent *falsarius* ; *falsius*, mot de la langue de l'Église créé d'après *veritas* ; *falsimōniū* (Plt., d'après *testimoniū*) ; *falsō*, -ās (bas latin), M. L. 3170, avec les dérivés ordinaires. *Falsus* sert, en outre, de premier terme à des adjetifs composés : *falsidicus*, -īcus, -īquus (= φευδόλογος), etc. ; *fallācīa* f. : usité surtout au pl. *fallācīae* ; *fallācīosus* (Gell., Apul.) ; *fallācītās* (cf. *mēdācītās*, Tert.) ; *fallācīoquēla* ; *fallācīoquēntia* (= φευδόλογος), dans Accius, cité par Cic., Fin. 4, 68.

Composé : *refellō* : repousser le mensonge, réfuter. Cf. *argō* et *rearguō*. — \**Falsicō* est supposé par v. h. a. *falscōn* « fälschen ».

On voit par *falsus* que *fallō* doit reposer sur \**fallō* (toutefois, on peut songer aussi à \**fahnō*). Le rapport qu'on croit apercevoir au premier abord avec v. h. a. *fallan* « torüber » et par suite avec lit. *pūlu* « je tombe », arm. p. *lanim* « je m'écroule », et sans doute gr. σφάλλω « je fais tomber », se heurte d'abord à la différence de sens et au fait que c'est un *p* latin qui, dans *spūma* et *pūmex*, répond à un *ph* sanskrit. Mais on n'ose rien affirmer, parce que les sourdes aspirées alternent souvent avec des sourdes simples ; le rapprochement indiqué est trop séduisant pour qu'on n'essaie pas de s'y tenir. — La diphthongue en *a* a aussi un caractère « populaire ». Le *f* initial de *fallō* peut avoir plusieurs origines, et les rapprochements avec gr. φῆλος, φῆλος « trompeur », ou avec got. *dvals* « μωρός », ou avec skr. *hōdrāt* « il va de travers », v. sl. *zilū* « méchant », sont vagues. En somme, étymologie embarrassante.

*faluppa?* : quisquilia paleas minutissimas uel surculi minuti quas faluppas uocant (Gloss.). Mot sans doute non latin. M. L. 3173 ; B. W. *friper* et *envelopper*.

\**falius* : adjectif d'origine germanique, attesté seulement dans les gloses, CGL IV 245, 23, qui a supplété *juilius* dans les langues romanes ; v. M. L. 3174 et B. W. *sous fauve*.

\**fax*, -īs f. : « faux » et « serpe ». Souvent précisé par une épithète : *f. mūrālis*, *f. nāuālis*, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3175. Celtique : bret. *falc'h* « faux ».

Dérivés : *falcū* (*facula*, \**flacula*), M. L. 3159, et *falcīca*, M. L. 3156 : fauille, et « ongle, griffe » ; *falcītō*, -ās (tardif) « faucher », fréquentatif de \**falco*, -ās, attesté dans les langues romanes, M. L. 3153, B. W. *faucher*, cf. \**dēfalcō*, M. L. 2516 ; *falco*, -ōnis m. : -nes dicuntur *quorum digitū pollices in pedibus intro sunt curuati*, a

*similitudine falcis*, P. F. 78, 17, peut-être à rapprocher de *falcō*, -ōnis « faucon », mais les gloses expliquent par *quod incurvis digitis sit*, cf. Isid., Or. 12, 7, 55. CGL IV 341, 3 ; Serv., Ae. 10, 145 ; toutefois, le nom du faucon, *falcō*, n'apparaît que tardivement (ital. Polém. Silu.) et il est possible que le rapprochement avec *fala* soit une étymologie populaire ; mais le mot ne semble pas provenir du germanique ; ce sont les mots germaniques qui proviennent du latin. M. L. 3158, B. W. s. u., et v. h. a. *falcho* « Falke », et brit. *falcūm* ; *falcāriūs*, -ī : porteur de faux ou « fabricant de faux » et, dans les langues romaines, \**falcāriūs*, M. L. 3154 ; *falcātūs* : en forme de faux, armé de faux, *falcāstrūm* : a similitudine falcis dictum. Est autem ferramentum curuum cum manubrio longo ad densitatem ueprium succidendam. Hi et runcones dicti, Isid. Or. 20, 14, 5 ; M. L. 3155. Nom propre : *Falcidius*.

Composés poétiques : *falcīfer* (d'après δρακόντηφρος) ; *falcīcēr*, *falcītēr*.

M. Niedermann, *Essais d'étym. et de crit. verb.* I, p. 17 sqq., a supposé que *falx* proviendrait d'une ancienne langue italique, peut-être le ligure, et, rapprochant le sicilien λέχλην δρέπανον de \**dhaltā* > ital. \**falcū*, il en a déduit que *falx* aurait été dérivé secondairement de ce \**falcū* italien interprété comme un diminutif. Mais *falx* fait partie d'une série de noms d'origine obscure tels que *ark*, *calx*, *merx*, et semble bien n'être pas un dérivé : en tout cas, mot d'aspect non indo-européen, ce qui n'étonne pas pour un nom d'outil. Cf. d'autre part, le groupe de mots français : *daillaille*, etc., de *daculum*, -a, CGL I 84, 91 (figur?). M. L. 2458.

*fāma*, -īe f. : a *fando dicta, sicut apud Graecos ἀπὸ τῆς φάσεως*, P. F. 76, 26, étymologie sans doute empruntée à Varro., L. L. 6, 65, *hinc* [sc. a uero] *fama* et *famosi* ; « ce qu'on dit de quelqu'un, renommée, réputation bonne ou mauvaise » ; au pluriel (rare, Pl. Sall.), « bruits qui courrent », cf. *glōriae* ; cf. *ut fama ei* « comme le bruit court ». Diminutif : *fāmella* (Festus comme *fābella*. *Fāma*, dont le sens était d'abord indifférent, a tendu à prendre une valeur laudative, comme *existimātiō* ; ainsi s'explique le double sens de *fāmōsi* « qui fait parler de lui », d'abord employé avec la valeur de « qui a mauvaise renommée » et « infantum », et qui, à l'époque impériale, prend le sens laudatif de « célébre fameux », cf. Tac., H. 5, 2, *sed quoniam famosus urbi* (= Jérusalem) *supremum diem tradituri sumus* (cf. Thes. s. u. *passim*), peut-être par opposition avec celui de *infāmīs*, « e per reputātiōnē » ; *infāmīa* « infamie » ; *infāmō*, -ās, cf. ἀδόξος, ἀδόξτα ; de *desfāmātūs* ; *diffāmō*, M. L. 2634 ; *\*diffāmīa*. De *infāmātūs* a été tiré à basse époque *fāmātūs* ; à côté de *infāmīs*, de *infāmātūs* ont été bâties *desfāmīs* (Apul.), *defāmō* (Gell.).

Composés : *fāmīger*, d'où *fāmīgerō*, -ās ; *fāmīgerōtō* (cf. *rūmīger*, etc.), -ītō, -gerābilis, -gerulus, tous rares et artificiels. Ancien, usuel. Mais, en dehors du roumain, où *fāma* est peut-être représenté, M. L. 3176, n'a pas passé dans les langues romanes. Le brittonique a gall. *faw*.

Le grec a dor. φάμα, ion.-att. φήμη « réputation, bruit public » et « avertissement divin » (cf. *fātūm*) ; φήμη « entretien, renommée ». Les formes osques *fāmā* « nomina citat » (?), *fāmatted* « fieri iussit » (?) sont

incertaines ; cf. Vetter, *Hdb.*, p. 55. La racine étant \**bhā-* (*v. for*), il ne peut y avoir de vocalisme à timbre *o*.

*fāmēn* : *v. for*.

*fāmēs*, -īs f. (et *fāmēs*, -ēi, -ī). La déclinaison *fāmēs*, *fāmī*, paraît la plus ancienne, cf. Thes. VI 228, 81 sqq. ; l'ablatif *fāmē* est confirmé par la métrique. L'App. Probi blâme un nominatif *fāmīs* : faim (propre et figure). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3178.

Dérivé : *fāmēlicūs* : qui a faim, famélique (archaïque et postclassique). Formation qui semble sans autre exemple ; dérivé d'un type tel que \**fāmēli* ; cf. *fidelis* et *cruelis* ; et le type *aquātīcūs* dérivé de *aquātūs*, etc. M. L. 3177 ; *fāmēlicō* : *ēsūriō* (Gl.).

Il n'y a pas de verbe dérivé « avoir faim », comme il y a un verbe « avoir soif », *sitīō*. Les Latins disent en ce cas *ēsūriō* « avoir envie de manger » (v. *edō*) et, à basse époque, *fāmē habeo* (Gl. Reich. 2645). Certaines formes romaines remontent aussi à un élargissement de *fāmēs*, *\*fāmine*, et à un adjectif \**fāmēlētūs*, M. L. 3181.

Les noms de la « faim » et de la « soif » diffèrent d'une langue indo-européenne à l'autre. Les noms de la forme de *fāmē*, *fāmīs* sont, ainsi que l'indique la flexion parallele de *plēbēs* (à côté de *plēbs*), d'anciens noms radicaux. Le radical *fām-* n'a aucun correspondant hors du latin. Le rapport souvent supposé avec *fāmē* est invraisemblable.

*fāmēx*, -īcēs (*fāmīx*) c. : tumeur, abcès. Mot de la langue vétérinaire (Colum.) conservé dans les dialectes italiens et en logogoudoren, M. L. 3179. Autre sens dans les gloses : *fāmēx* : *spādo, contūsus culōnibus* (cf. *coleūs*) ? En dérivé *fāmīcālīs* (Pelag., Chir.) et sans doute *fāmīs* : *-am terrām palūstrem uocabant*, P. F. 77, 10. Pour le suffixe, v. Ernout, *Philologica I*, p. 144 sqq.

*fāmāluca*, -īe f. : bulle d'air, pustule ; puis bagatelles. Mot attesté dans les gloses du VIII<sup>e</sup> siècle. Déformation de l'accusatif du gr. ποιηράλυξ, que Pline transcrit par *pompholyx*, H. N. 34, 128. Cf. M. L. 6643 ; it. *fāmāluca*, v. Ir. *fanfēlue*, fr. *fanfreluche* (v. B. W. s. u.).

*fāmūlūs*, -ī m. : serviteur, domestique ; *fāmūla*, -īe f. : servante (semble un substitut récent de *ancilla*). L'adjectif *fāmūlus*, -ā, -ūm parait avoir été formé secondairement sur le nom ; l'emploi en est assez rare (un exemple de Pomponius à l'époque républicaine ; les exemples de l'époque impériale sont poétiques). Il faut arriver à la langue de l'Église pour trouver plus fréquemment l'adjectif *fāmūlus* : il y sert à rendre δοῦλος. Cf. *serua*, cr. sur *seruus*.

Dérive : *fāmīlia* f. Cf., pour la phonétique, *Sicilia/Sicilia*.

*fāmūlus*, *fāmīlia* sont des mots italiques et, en latin, peut-être des emprunts à l'osque : *fāmūli origo ab Oscis dependet, apud quos seruus fāmūlū nominabatur, unde et fāmīlia uocata*, P. F. 77, 11. Le témoignage de Festus est confirmé par les inscriptions, osq. *fāmūlē* = *fāmīlia* ; ombr. *fāmūlus* ; osq. *fāmēlo* = *fāmīlia* ; fāmīlia = *fāmīliae*. Les grammairiens différencient *seruus* de *fāmūlus*, e. g. Isid., Diff. 1, 525, *seruī sunt in bello capiti... fāmīli autem ex propriis fāmīliis orti*. Mais la distinction ne répond pas aux faits ; Andromaque, captive de guerre, se désigne par *fāmūla* dans Vg., Ae. 3,

329, *me fāmūlam famuloque Heleno transmisit haben-dam. Famulus*, qui semble contenir un suffixe de nom d'agent (cf. *baīulus*, *gerulus*), a désigné peut-être un esclave chargé d'une fonction spéciale, valet, etc., mais ce sens est impossible à préciser par les témoignages qui nous restent, tandis que *seruus* désigne la condition juridique de l'esclave.

*fāmīlia* (ancien génitif, peut-être dialectal, *fāmīliās* dans *pater*, *māter*, *filius fāmīliās*) a dû désigner l'ensemble des esclaves et des serviteurs vivant sous un même toit, par opposition à la *gēns* ; cf. les expressions conservées dans des langues techniques *fāmīlia glādiōriā*, *fāmīlia monētāliā*, etc. ; puis la maison tout entière, maître, d'une part, et femme, enfants et serviteurs vivant sous sa domination ; cf. Pit., Au. 2, *ego sum Lar familiāris ex hac familiā*. Après la mort du *pater familiās*, le mot *fāmīlia* désigne le groupe de ceux qui étaient autrefois sous sa puissance et qui en sont sortis par son décès (*agnāti*, *agnātiō*). L'expression *fāmīlia pecūniāque* désigne la fortune du maître, *rēs familiāris*, *patrimōniū* ; *fāmīlia* englobe les *rēs mancipī*, l'ensemble des choses indispensables à la famille, la terre, les animaux de labour, les esclaves, e. g. Caton, Agr. 138, *asini seriae nullae in familiā sunt*. Par extension de sens, *fāmīlia* est arrivé à désigner les *agnāti* et les *cognāti* et à devenir le synonyme de *gēns*, tout au moins dans la langue courante, mais non dans la langue du droit. Sur ces diverses acceptations, v. Köhm, *Altlatein. Forschungen*, 1 sqq.

Dérivés : *fāmīliās* ex *ēdem familiā*, fréquent dans l'expression *rēs familiāris* ; puis par extension « familier » ; subst. *fāmīliāris* m. : ami, familier, intime, et *fāmīliāritās*, *fāmīliāriter*, *fāmīliāriūs* ; *fāmīliārēscō*, -īs (Sid.) ; *fāmīliola* (tardif) ; *fāmīliōsus* (id.).

De *fāmūlus* sont formés : *fāmūlāris* ; *fāmūlitās* (archaïque, rare) ; *fāmūlor*, -īris (*fāmūlō*, tardif) avec ses dérivés, *fāmūlātūs*, -īs m. (Cic.) et *fāmūlitūm*, créé d'après *seruūtūm* et non attesté avant Apulée, mais peut-être ancien ; cf. P. F. 77, 9, *fāmūlētūm* (sic) *dicebatur quod nunc seruūtūm* ; *confāmūlus*, -īr (cf. *seruūtūs*).

Mots anciens, usuels. — Les représentants de *fāmīlia* dans les langues romanes sont assez nombreux, en partie de formation savante ; il est à noter que l'ital. *fāmīliā* désigne le serviteur et, plus spécialement, dans certains dialectes, le valet de ferme. M. L. 3180.

Mots uniquement attestés dans les dialectes italiques et sans étymologie, quoique la dérivation par un suffixe -elo soit de type indo-européen. L'hypothèse d'un emprunt à l'étrusque (cf. *seruūtūs*) est sans appui, comme l'explication par un ancien mot indigène.

\**fānēua* (-guā) : mot de sens obscur qu'on trouve dans deux *tabeliae deuotioñis*, l'une osco-latine, CIL I<sup>o</sup> 1614, l'autre purement osque ; cf., en dernier lieu, Vetter, *Hdb.*, n<sup>o</sup> 3 et 7, qui le traduit par « lingua » (?), et Vendryes, R. Ph., 1946, p. 93. En tout cas, mot non latin.

*fānum*, -ī n. : semble signifier tout d'abord simplement « lieu consacré » ; cf. T. L. 10, 37, 15, *Fabius scribit in... ea pugna Louis Statoris aedem uotam, ... sed fanum tantum*, i. e. *locus templo effatus, [sacratus] fuerat*. L'explication de Tite-Live montre que *fānum* était, pour

le sentiment latin et par étymologie populaire, rattaché à *fārī*; cf. Varr., L. L. 6, 54, *hinc [sc. a fānō] fāna nominata, quod pontifices in sacrando fāti sunt finem*, et Thes. VI 271, 59 sqq. Dans l'usage courant, le mot désigne un « temple » et s'est confondu avec *templum*, *dēlubrum*, *aedēs*; ainsi on lit dans la *Lex uicana Furfensis*, CIL I<sup>2</sup>, 756, *sei qui ad hoc templū rem deiūinom fecerit... pelleis coria fanei sunt*. Cf. le nom de lieu *Fānum Fōrtūnae et Fānestris* (d'après *campestris*?). Chez les écrivains chrétiens, *fānum* (probablement « cause de fānāticus ») est opposé à *templum*, *ecclesia*; cf. Hier., ad Iou. 1, 10, *non templa dī uiuentis, sed fana et idola mortuorum*. Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés et composés : *fānāticus* : 1<sup>o</sup> qui appartient au temple, -a *pecūnia*; 2<sup>o</sup> serviteur du temple (spécialement de Bellone, la Grande Mère, Cybèle, Isis, Sérapis). Par là le mot a pris une valeur préjuridique et, chez les auteurs chrétiens, le sens de « païen »; des glossaires le rapprochent de *lymphaticus* et Mécène en a tiré un verbe *fānor*, -āris « se démener comme un possédé », cf. Sén., Ep. 114, 5.

\**fānō*, -ās : dénominatif de *fānum* sans doute extrait par Varro, L. L. 6, 54, du composé *profānō* dans la distinction qu'il établissait entre *profānus* et *profānātus* : *profānum quod est ante fanum coniunctum fano... profānatum quod sacrificio quodam fanatur, i. e. ut lege fani sit*, cf. les références de Goetz-Schoell, ad loc.; *profānāre*, lui, est attesté à date archaïque et différent de *profānāre* issu de *profānus*; cf. Caton, Agr. 50; ubi daps *profānata comedatque erū*; 132, *Ioui caste profānato*; Fest. 270, 5, *Hercules cum ad aram, quae hodieque maxima appellatur, decimam bouum... profānasset...*

*fanister* (Not. Tir.) : de *fānum*, d'après *magister?*

*profānus* : « profane », par opposition à *sacer*; cf. P. F. 257, 3, *profānum quod non est sacram*. Plautus (fr. inc. 38) : *sacrum an profānum habeas parui pendit;* et 298, 35. Par suite, « impie » et non initié, ignorant ». Substantif : *profāniās* (Tert.). Dénomnatif qui ne semble pas attesté avant l'époque impériale : *profānō*, -ās « profaner » avec ses dérivés. V. H. Wagenvoort, *Mnemos.*, 1949, 319-332.!

*confānēns*, -um : qui ont le même temple (Inscr.). Un diminutif dialectal de *fānum* est attesté par la glose de P. F. 91, 29, *hanula*: *parua delubra, quasi fanula*.

V. *fēriā*, pour les formes oscro-ombriennes, et *fās*.

**far**, *farris* n. (pluriel rare) : *frumenti certa species sicut adorēm*, Serv., Ae. 5, 745, l'épeautre, sorte de blé, dont les anciens distinguaient plusieurs variétés, cf. Colum. 2, 6, 3; Varr., R. R. 1, 9, 4, etc.; et aussi « farine », comme son dérivé *farina*. Joue un grand rôle dans le culte, aussi y joint-on souvent l'adjectif *pius* : *far pium... quo peragi mos fuit sacrificiorum munia*, Arn. 7, 26; cf. Cat., Agr. 83; Vg., Ae. 5, 745, etc. Ancien, usuel. M. L. 3186.

Dérivés : *farreus* : de blé, de farine; *farreum* (sc. *libum*) : gâteau de farine usité dans les sacrifices; *farreatus*, *farreatiō*, usité surtout dans les composés *confarreatiō* et *diffarreatiō* (sur l'origine de ce dernier, v. Stoltz-Leumann, *Lat. Gr.*<sup>5</sup>, p. 194, qui compare les oppositions *contrahere*/*distrahere*, etc.); cf. Gaius, Inst. 1, 112, *farre in manum conuenient uxores per quoddam genus sacrificiū quod Ioui Farre fit; in quo farreus panis adhibetur, unde etiam confarreatio dici-*

*tur*; Serv., G. 1, 31, *farre [nuptiae sieban]* cum pontificem maximum et *Dialem flaminem per fruges molam salsa coniungebantur, unde confarreatio genus appellabatur*; et P. F. 65, 17, *diffarreatio genus et sacrificiū quo inter uirum et mulierem siebat dissoluto Dicia diffarreatio quia siebat farreō libo adhibito*. G. W. Westrup, *Recherches sur les formes antiques du mariage dans l'ancien droit romain*, Copenhague, 1944.

Autres dérivés plus rares : *farrārius* (-ēriūs) *farrius* (rare), d'où peut-être *far(r)ātālia* (Gloss.), *farrārius* (Apic.); *farrāceus* (-cius); *farricus* (Apic.). *farrāgō*, -inis f. (cf. *similāgō*) : *appellatur id quod pluribus satis pabuli causa datur iumentis*, P. F. 81, 12. Varron, R. R. 31, 5, en donne deux étymologies, *aut quod ferro caesa ferrago dicta, aut quod primū in farnacia segete fieri coepit*. L'étymologie populaire qu'il donne en premier lieu, favorisée par la dissimilation, a influé sur la prononciation du mot, et c'est à *ferrāgō* que remontent les formes romaines, ital. *ferrana*, esp. *herren*, etc., M. L. 3201 (mais l'italien a aussi *farragine* « mœil »). Sur le type en -āgō, etc., v. Ernout, *Philologica* I, p. 165 sqq.

*farina* (avec simplification phonétique de -rr) f. : farine. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3197. Nombreux adjectifs dérivés : *farinaceus*; *farinārius* : -m *cribrum*, Caton, cf. M. L. 3198; *farinārius*, -i (=*molinus*, *mola*, Lex Salica); *farinātus*; *farinōsus*; *farinulentus* (cf. *faculentus*); *\*farineus*, M. L. 3198 a. Diminutif rare et tardif : *farinula*.

*fārēdō*, -inis f. : sorte d'ulcère ou de dartre, sans doute d'aspect farineux (cf. *furfurēs*). Même formation que *albēdō*.

Le mot se retrouve dans osq. et fal. *far*, ombr. *far* (même sens), et lat. *farrea* a son pendant exact dans ombr. *fasiū*, *farsio*. On n'en a de correspondants qu'en germanique dans v. sl. *barr* « céréales », v. angl. *bere* « orge », got. *barizeins* « *xp̄thwōs* » et en slave dans v. sl. *braščno* « *τροφη* », russe *bórošno* « farine de seigle ». Comme *faba*, c'est un mot particulier au groupe de civilisation du Nord-Ouest.

\**fara(bu)ris* : mot dont l'accusatif se trouve dans une inscription des environs de Trèves, CIL XIII 4131, et qui désigne un édifice non précisé. V. Thes. s. u.

*fareiō*, -īs, -īsl, -ītūm (-sum, -cītūm) : le participe *fartus* est le plus ancien; *farsus* apparaît à partir de Pétrone; *farcītus* est de basse époque), -īre : terme d'élevage et de cuisine : 1<sup>o</sup> engrasper (des animaux vivants); 2<sup>o</sup> faire et, de là « garnir, emplir, fourrer, bourrer ». Ancien; technique ou familier. M. L. 3192; 3206, *fartus*; 3205, *farsus*.

Dérivés et composés : *farcīmen* n. : 1<sup>o</sup> hachis, farce; 2<sup>o</sup> par image, tumeur, farcin. M. L. 3191; B. W. s. u.; *farcīmōsus*, -minīlis.

Dérivés en *fart-* (*fars-*) : \**fars*, forme rare attestée à l'acc. *fartem*, *fartim*, abl. *farte* (Plt., Fest.), refaite peut-être sur *fartim* adv. (Lucil., Apul.) d'après *partim/pars*; *fartus*, -īs m.; *fartor* (*farsor*) : cf. P. F. 78, 27, *fartores nomenclatores qui clam uelut infarcētū nomina salutatorum in aurem candidati*; *fartūra* (*farsūra*) et *\*fartūrāceus*, M. L. 3204; *fartīlis* (*farsīlis*); *fartātus*; *fartālia*; *fartīculum*; *fartōsus*.

*confarciō*, -īs : composé d'aspect déterminé, très rare

aux formes personnelles ; ne se rencontre guère que dans l'adjectif *confertus* « bourré [de] » usité surtout dans la langue militaire, au sens de « serré, épais »; *effōrciō*; *infōrciō*, *infārciō* : bourrer, fourrer dans, M. L. 4395; *infērtius* (Orib.); *refērciō*, surtout usité dans l'adjectif *refertus* : bourrer, remplir, M. L. 7152; *suffertus* (rare et populaire ; Lucil., Suēt.) : boursé.

*fārēus* : v. *far*.

*fās* n. : indéclinable. Les anciens rapprochent *fās* et *fāstus* du verbe *fārī* « parler ». Virgile donne pour génitif à *fās* le géronyme *fāndī*, Ae. 1, 543, *deos memores fāndī atque nefāndī* (que Servius glose par *iusti atque iniusti*); cf. aussi Ae. 2, 779, *nec te... portare Creusam fās... aut Juppiter... sinīt*, où le Servius auctus note : *fās pro fāto*. Le rapport établi par les Latins entre *fās* et *fārī*, *fātūm* apparaît dans des emplois comme Vg., Ae. 1, 205, *tendimus in Latium sedes ubi fata quietas ostendunt*; *īlic fās regna resurgere Troiāe*; cf. aussi plus bas, s. u. *fastus*, Varr., L. L. 6, 29. — *Fās* est un mot du type *iūs*, *mōs* et s'emploie comme ceux-ci dans des locutions impersonnelles : *fās est comme mōs, iūs est*. On a une phrase de type nominal dans *ne fās*, dont les deux éléments se sont soudés pour aboutir à *ne fās*, comme dans *necessī*, *necessī*; de là des emplois comme *per fās et nefās* (T.-L. 6, 14, 10, etc.; cf. Thes. 6, 295, 44 sqq.). La forme *infās* : *āθētūrō pro nefās*, qu'on trouve dans les Gloses, n'est pas attestée dans les textes et n'a pu être construite qu'au moment où *fās* était considéré non plus comme un substantif, mais comme un adjectif indéclinable, et sur le type *infāndus*, à côté de *ne fāndus*.

Le sens de *fās* est « permission ou ordre des dieux », « droit divin », par opposition à *iūs* « droit humain », auquel il est souvent joint dans la formule *iūs fasque est*; cf. Serv., G. 1, 269, *fas et iūra sinunt* : *i. e. diuina humanaque iūra permitunt : nam ad religionem fas, ad homines iūra pertinent*. Personnifié et divinisé, cf. T.-L. 1 32, 6. Ancien, usuel, classique.

De *fās* dérive *fāstus*, comme *iūstus* de *iūs*; de *ne fās*, *ne fāstus*, et aussi *ne fāriās* (depuis Cicéron) comme *iniūrius* de *iūs*, sans doute sous l'influence de *fārī; *fāstus* : autorisé par la loi divine ou par le droit religieux, *ne fāstus* « non autorisé ». L'épithète s'applique surtout aux jours : *dies fasti per quos praeatoribus omnia uerba sine piaciulo licet fari... dies nefasti, per quos dies ne fas fari praeatorē do, dico, addico*, Varr., L. L. 6, 29, 30. De là vient que *fāstī* (sc. *dies*) a servi à désigner les calendriers où ces distinctions sont faites : *fastorum libri appellantur in quibus totius anni fit descriptio*, P. F. 78, 4. — Rapproché de *festus*, cf. P. F. 78, 5, *fasti enim dies festi sunt*, et Cic., Verr. 2, 4, 151; P. F. 257, 13, *profestī dies : prouul a religione numinis diuini*. Tous ces mots ont disparu du vocabulaire en même temps que les croyances et les usages qu'ils représentaient.*

*Fās* est ordinairement rattaché, avec les Latins eux-mêmes, à *fārī*; ce serait un mot racine. Mais, à part *fānum*, le groupe de *fārī*, *fāma*, *fābula* n'a pas de valeur nettement religieuse en latin, ni même dans la plupart des autres langues ; et, là où il a une valeur religieuse, ce n'est pas celle de *fās*. Dès lors, on est tenté de se demander si *fās* ne présenterait pas l'allongement normal des monosyllabes (cf. *dās* en face de *dātīs*) et si l'on ne pourrait pas rapprocher *fēriāe*, *fānum* (v. ces mots); *fās* reposerait sur un ancien \**dħs*. Le sens de *fās* rappelle, en effet, celui de gr. θέμα : gr. θέμα répond à lat. *fās* est pour le sens. Hypothèse non démontrable, qui supposerait que l'ā de *ne fāriās* est secondaire. Sur le groupe, v. *fācio*. Cf. J. Paoli, *Les définitions varro-niennes des jours fastes et néfastes*, Rev. hist. de droit fr. et étr., 1952, p. 293-327.

*fārūs*, -ī f. : frêne (Vitr.). Sans doute parent de *fāxīnus* (cf. Olck, P.W. VI 621).

Dérivé : *fārēus*, conservé sous la forme féminine dans certains dialectes italiens, M. L. 3200.

*fascia* : v. *fascis*.

*fascinus*, -ī m. (*fascinum* n.) : 1<sup>o</sup> maléfice, sort que l'on jette à quelqu'un ; cf. Gell. 16, 12, 4, *Cleatius Verus fascinum appellat quasi bascanum*. (= gr. βάσκανον). Dérivés : *fascinō*, -ās ; *fascinatiō*, -tor, -tōrius, Vg., B. 3, 103, *nescio quis teneros oculus mihi fascinam agnos* ; *fascinabulum* (bas latin) ; 2<sup>o</sup> amulette en forme de phallus que l'on portait pour écarter le mauvais œil (*fascinum depellere, submouēre*) ; cf. Porph., Hor. Epod. 8, 18, *fascinum pro uirili parte posuit quoniam praeſafinans rebus haec membi deformitas aponi solet* (sur le fait lui-même, cf. Varr., L. L. 7, 97) ; et par suite « phallus », cf. Aug., Ciu. 6, 9, p. 265 ; Arn., Nat. 4, 7, [Tutun] *immanibus pudendis horrentique fascino... inequitare matronas*, M. L. 3211 ; B. W. *fasciner*.

Composés tardifs : *effascinō*, -ās (Plin., Gell.) ; *praeſafinō* (Porph., Not. Tr.).

*praeſafinī (-nē)* : en éloignant le mauvais œil ou le mauvais sort ; d'où « pour bien dire, sauf respect, sans offense personnelle ». M. Niedermann signale, Phryniacs, p. 159, éd. Rutherford : βάσκανον λέγουσιν οἱ ἄρχατοι, où προβάσκανον.

*Fascinus* ressemble trop au gr. βάσκανος « qui ensorcelle » pour qu'on ne leur suppose pas une origine commune : la correspondance anormale β = f peut s'expliquer par une origine thraco-illyrienne. βάσκανος est sans doute un dérivé du verbe βάσκειν. λέγειν, κακολογεῖν Hes., correspondant à l'att. φάσκειν ; *fascinus* désignera à l'origine « un charme » ; cf. Catul. 7, 12, *mala fascinare lingua*, et Virg., B. 7, 28. Par là s'établirait un rapport lointain avec le groupe de *for*.

On a rapproché aussi *fascinus* de *fascis*, *fascia* ; ce serait une opération magique par laquelle on ligotterait la victime. Il est possible, en tout cas, que *fascinus* ait subi l'influence de *fascis*. V. Walde-Hofmann, *Lat. etym. Wörterbuch*, s. u., et H. Frisk, *Griech. etym. Wörterbuch*, sous βάσκανος !

*fascis*, -īs m. : paquet lié par une corde, et le plus souvent « fagot, botte », mais aussi « faix, fardeau », Vg., B. 9, 65, *ego hoc te fasce (sc. haedorum) leuabo*, où Servius note *fascem ait onus*. Au pluriel, *fascēs*, -īum « faisceaux » composés de baguettes de bouleau ou d'orme liées par une courroie et quelquefois munis, au centre, d'une hache, que les lecteurs portaient devant les hauts magistrats de Rome comme symbole de leur pouvoir de frapper et de mettre à mort. Aussi *fascēs* s'emploie-t-il souvent pour désigner le pouvoir consulaire, et même le pouvoir tout court : *fascēs rapere, praeferre, submittere* ; *f. laureāti, uersi, frācti*. Ancien, usuel. M. L. 3214 ; B. W. *faix*. Irl. *faisg*, britt. *fasg*, *fasgl*, *fascenn*.

Dérivés : *fasciculus* m. : 1<sup>o</sup> faisceau, botte, gerbe ; et « poignée » (c. *manipulus*) ; 2<sup>o</sup> rouleau de livres ou de lettres ; *fascicularia*, -ōrum (Vég.) ; *fascina* (Caton) f. : fagot, fascine, M. L. 3240 ; *fascialis*, -e, sc. *lictor* (bas latin et *quinque*, *sex*) ; *fasciatum* (Quint.) ; *fasciger* (Paul. Nol.).

A *fascis* se rattache : *fascia* (fā-?, cf. Thes.), -ae f. : bande, bandelette (d'étoffe) qui servait à de nombreux usages, à emmailloter l'enfant, à tenir la poitrine, à serrer la jambe, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3208. Passé en got. *faskja*, v. h. a. *fasci*.

Dérivés : *fasciō*, -ās : bander, M. L. 3209 ; *fasciola*

I., -lum n. (Chir.) : bandelette, cf. M. L. 3212, 3213, *fasciolō*, -ās (tardif).

Cf. irl. *basc* « collier » ? (v. H. Pedersen, *V. Gr. d. Kel Spr.*, I, p. 77 ; mais le rapprochement avec des mots grecs est bien incertain).

*faseolus* : v. *phasēlus*.

1. *fastigō*, -ās, -āul, -ātūm, -āre : incliner, effiler, confruire en pente ou en pointe. Sans doute reconstruit postérieurement sur *fastigatus* « qui se termine en pointe », Pline 18, 172, *quarto generi [uromerum] cupi auctior in mucronem fastigata*, ou « qui va en pente » considérant le sommet où les deux côtés de l'angle viennent se rencontrer, cf. Cés., B. G. 2, 8, 3, *collis fronte leniter fastigatus* ; 4, 17, 4, *prone ac fastigata* ; C. 2, 10, 5, *fastigate atque ordinatis structo tecto* ; T. 44, 9, 6, *fastigata, sicut tecta aedificiorum sunt, testu nem faciebant [militares]*. Le sens apparaît dans la définition d'Hygin, Mun. castr. 49, *fossae species est fastigia vel Punica. Fastigata dicitur, quae a summa latitudine lateribus deuezis in angustiam ad solum coniuncta perueni*.

En s'appliquant aux plantes, *fastigārī* « devenir pointu, s'effiler » est devenu synonyme de « croître à hauteur, pousser, grandir » : Plin. 18, 52, *frumenta uenit tempore fastigantur in stipulam*. De là, à basse époque l'emploi de *fastigatus* pour *sublimis*, de *fastigare* pour *in alium ducere*.

II. *fastigium* n. : pente, inclinaison, cf. Cés., B. G. 73, 5, *scrobes trium in altitudinem pedum fodiebant paulatim angustiore ad infimum fastigio* ; en architecture « toit » en pente et formant pointe au sommet, par opposition aux toits plats ; cf. entre autres, Cic., ad Quint. fr. 3, 1, 14 ; haut d'un fronton, formé des deux côtés convergents du toit, par suite fronton tout entier, fal d'un édifice, *aedificii summum*, P. F. 78, 8, puis « cime (d'un arbre) » ; sommet d'une montagne (= *cacumen*) et même, à l'époque impériale, « niveau supérieur », sans que l'idée de pente soit encore sensible, e. g. Curt. 4, 19, *iamque a fundo maris in altitudinem modicam creverat, nondum tamen aquae fastigium aquabat*. Se ploie également au sens moral : faite des grandes point culminant ; de là « point principal » : *sed summa sequar fastigia rerum*, Vg., Ae. 1, 342. En gramma accent » (= *cacumen*).

Dérivé : *fastigō*, -ās, qui tend à se substituer à *fatigō* ; cf. Thes. VI 324, 60 sqq. — M. L. 3217 a ; le *fate* provient du germ. *first*, v. B. W. s. u.

Se semble apparenté à *fastus* ; pour la formation, cf. *tus*, *castigō* ; et *uestigō*, *uestigium* ; *fatigō*.

On rapproche souvent skr. *bhr̥ṣṭih* « pointe », irl. *be* « pointe, partie supérieure d'un objet » et. *borr* « fier » ; isl. *brodd*, v. h. a. *borst* « pointe ». Le tout peu né. Le vocalisme *a* du latin a l'air « populaire ».

1. *fastus* : v. *fās*.

2. *fastus*, -īs m. : air orgueilleux ; orgueil, faste, vain ; cf. Vg., Ae. 3, 326, *stirpis Achilleas fastus uenemque superbū*. Terme surtout poétique et de langue écrite, qui s'emploie au singulier comme au pluriel (cf. Thes. VI 329, 16 sqq.) ; n'apparaît en pre-

qu'à partir de Sénèque, en poésie à partir de Catulle. — Sens premier « hauteur », cf. *fastigium*, comme *superbita* ?

Dérivés : *fast(u)ōs* : qui fait le dégoûté, orgueilleux (époque impériale) ; *fastidium* n. : dégoût, dédain, mépris ; cf. Cic., Off. 1, 190, *in rebus prosperis... superbiā... fastidium arrogantiāque fugiamus*. Ancien et usité dans toute la latinité. Semble une contamination de *fastus* (avec lequel il se confond souvent, cf. Vg., B. 2, 15, *superba pati fastidii*, et Tib. 1, 8, 69 et 75) et de *taedium*, qui est de sens voisin, cf. Festus, 496, 6, *taedulum antiqui interdum pro fastidioso, interdum quod omnibus taedio esset, ponere soliti sunt*. Ce *taedulus* a disparu au profit de *fastidiosus* « dégoûté, dédaigneux » et « qui provoque le dégoût ». Dénominatif : *fastidiō*, -īs : faire le dédaigneux ou le dégoûté, repousser avec dédain ; ancien, usuel et classique ; et à basse époque *fastidiō*, -ās (cf. *taediāre*), cf. Thes. VI 308, 65 sqq. ; demeuré sous cette forme dans les langues romanes, ainsi que *fastidium*, *fastidiosus* (par exemple, esp. *fastiar*, -tio, -toso) ; cf. M. L. 3215-3217 et B. W. sous *fâcher*. Autres dérivés, très rares : *fastidilis*, -dibilis. Aucun rapprochement net.

*fator*, -ēris, *fassum sum*, *fatēri* : 1<sup>o</sup> avouer, généralement dans un sens péjoratif « reconnaître sa faute, son erreur, etc. », Pl. Au. 738, *fator peccauisse* ; 2<sup>o</sup> proclamer. Cf. osq. *fatium* « fâri ». Dérivé avec raison de *fari* par les anciens ; cf. Varr., L. L. 6, 55, *ab eodem uero fari...*, *fassi ac confessi, quia fati id quod ab [h]is quaesumis. Fatēri* est un verbe d'état normalement dérivé d'un nom d'agent \**fati* à voyelle brève, cf. gr. φάτος et φάτις « parole, discours » ; l'emploi du médio-passif — du reste concordant avec celui de *fatum* — s'explique par le sens du même verbe, le sujet parlant étant particulièrement intéressé à l'avou qu'il fait. L'importance des formes à préverbes donne lieu de croire que l'original de *con-fator*, *pro-fator* a précédé *fator* ; car le nom d'agent *fati* n'est normal qu'en second terme de composé. On remarque, à ce point de vue, l'existence de *in-fatia*, dérivé de \**in-fat*.

L'adjectif en -ō, *fassus* (ou plutôt *con-fessus*, *professus*), n'appartient pas originairement au verbe *fator* ; c'est un dérivé de *fati*, issu de \**fati-to*, comme *uisus* de \**weid-to* > \**weit-to-s* > \**uissos* > *uis(s)us*, obtenu indépendamment et rattaché ensuite à *fator* (cf. *doccō* et *dotus*). Pas de substantif dérivé ; le simple *fassio* est attesté une fois dans les gloses ; seuls existent les composés *confessio* et *professio*, ce qui est conforme à l'usage ancien : *uentio* est une rareté, tandis que *conuentio*, *inuentio* sont courants. On a un composé archaïque avec préfixe négatif dans *infatia*, -ārum, usité seulement dans l'expression *infatias ire* « nier » et d'où provient le dénominatif *infatia*. *Fassus* lui-même est rare ; on trouve à la place *confessus*, où le préverbe marque le caractère acquis de l'avou ; cf. Cic., Cae. 9, *ita libenter confetur, ut non solum fateri, sed etiam profiteri uideatur*. La langue de l'Église a aussi choisi *confiteor* dans le sens de « avouer, reconnaître, confesser ses fautes ou sa foi » pour traduire le gr. δημολγῶ, ἔξομολογῶ, συνομολογῶ (cf. H. Rheinfelder, dans *Die Sprache* I 1949) ; les exemples de *fator* sont très rares, cf. Thes. VI 338, 70 sqq., en face de *confiteor*, IV 227, 35 sqq. ; 228, 15 sqq. ; 236, 26 sqq., etc. *Confessus* se rencontre avec

le sens passif « avoué, reconnu » dès la loi des XII Tables ; sur les autres formes de passif de *confiteor*, v. Thes. IV 226, 37 sqq.

*confessiō* « aveu » apparaît à partir de Cicéron ; le mot a eu une grande fortune dans la langue de l'Église, où il traduit ἔξομολόγησις, ainsi que *confessor*, dont le sens profane est à peine attesté (deux exemples tardifs, cf. Thes. IV 192, 43 sqq.). Par contre, *confessoriū* appartient à la langue du droit (Ulprien : *confessoriā actiō*). De là : irl. *cubidil*, *coibse, confessōr* ; britt. *ciffes*.

*profiteor*, *fessus sum* : avouer hautement ou publiquement, proclamer, promettre ; *sē profiteri* « se proposer, s'offrir ; déclarer, faire une déclaration [de candidature, de fortune, etc.] » ; *professae* [*Jéminae*] « prostituées professionnelles qui ont donné leur nom sur les registres de l'école », Ov., F. 4, 866. D'après *profiteri sē medicum, grammaticum* (Cic., Tusc. 2, 4, 12), on a dit *profiteri medicinam, grammaticam* : professer, enseigner la médecine, la grammaire ; et même absolument *profiteri* « enseigner » (e. g. Plin., Ep. 2, 18, 3), d'où, à l'époque impériale, *professor*, *professōriū*, *professōnāriū* (Inscr.), *professiō* (*Serv.*). *Professiō* a des sens correspondants aux sens de *proficie* : déclaration, promesse, profession. Le britt. *profes* est un mot savant.

Autre composé : *diffiteor* : désavouer, nier. Assez rare, mais classique (Plancus ap. Cic., Fam. 10, 8, 4 ; Ov., Am. 3, 14, 28), fait sur *confiteor* d'après le modèle *confidō/diffidō*.

*De infitior* : *infatialis* (*quaestio*), terme de rhétorique ; *infatīatiō*, -tor, -trix.

On trouve aussi un exemple de très basse époque de *defiteor* (hybride de *diffiteor* et de *denegō*) et l'abrév. de Festus avec un infinitif *infatieri* : *non fateri*, 100, 5, dont le participe se retrouve dans la glose : *infatentes* : ἀπούμενοι. Sans exemple dans les textes ; sans doute formé secondairement sur *\*infitus*, *infitiae*.

*fatica*, -ēris (*ua*-) f. : autre nom de l'*herba sōlāta*, *sōlānum* « morelle » (Ps.-Ap. 75, I. 17 n.). V. André, *Lex.*, s. u.

*fatigō*, -ās, -āul, -ātūm, -āre : sens premier « faire crever » ; s'est sans doute employé en parlant des animaux, particulièrement des chevaux, cf. Vg., Ae. 1, 316, *uel qualis equos Threissa fatigat* | *Harpalyce* ; Curt. 4, 15, 31, [Alexander] *plures equos fatigauerat* [*equitando*]. Par affaiblissements successifs : « harasser », « accabler », « fatiguer » ; et même, à l'époque impériale, « importuner, vexer, railler », d'où, dans Sidoine, *fatigatōriū* employé pour *facetus*. Cf. le fr. « crever, se crever, être crevé ». Dans le sens de « fatiguer », les auteurs emploient indistinctement *fatigō* et *desfatigō* (*defatigō*), tous deux déjà dans Plaute. Le mot, par son sens, se prête volontiers à recevoir un préverbe indiquant que le procès arrive à son terme ; cf. *despereō* à côté de *pereō*. Il est à noter que *fatigatō* n'est attesté qu'à partir de Titus-Live ; *desfatigatō*, par contre, est dans Cicéron et César. Mais le terme le plus ancien et le plus fréquent est *lassitudō*. Par contre, si *fassus* est de bonne prose, *lassus* ne l'est pas. De *fatigō* a été tiré un nom postverbal \**fatiga* attesté par les langues romanes, cf. M. L. 3220. Dans Tertullien, *fatigabilis* ; dans Pline et Séneque, *infatigabilis*, *indesfatigabilis*, *indefatigatūs*, formes emphatiques à côté de *indēfessus*. Dérivé sans doute de *fatis* ; cf. *castus*, *castigō*, etc. M. L. 3220 a.

\*fatis, -is : usité seulement dans l'expression *ad fatim*, dont les deux éléments se sont soudés pour former l'adverbe *affatim*, d'où on a même extrait à basse époque un simple *fatim* « abundantier » (cf. *examissimi*). Le sens premier est « fente, crevasse » ; *ad fatim* veut dire jusqu'à crever, jusqu'à éclater, et c'est d'abord joint aux verbes signifiant manger, boire, cf. Plt., Poe. 534, *edas de alieno quantum uelis usque ad fatim* ; ibid. 867, Men. 91, puis, par affaiblissement, « à satiété, tout son saoul ». Est resté familier ; Cicéron ne l'emploie que dans les lettres, par exemple pour surenchérir sur *satis*, Att. 16, 15. Rare.

Dérivé : *fatiscor*, -eris (époque républicaine), *fatiscō* (époque impériale), pas de parfait, adj. *fessus* : se lézarder, se fendre ; cf. Lucr. 5, 308, *delubra deum simulacrum fessa fatisci*, Vg., Ae. 1, 123, [naues] accipiunt inimicum imbrevis rimis fatiscunt. Par suite « tomber en ruines » et « s'épuiser », puis « se lasser, se fatiguer », et ce dès les plus anciens textes, ainsi *Pacuvius*, Trag. 154, *numquam fatiscar facere quod quib[us] boni*.

La forme *fessus*, tirée de *dēfessus*, comme *gressus* de *ingressus*, a été généralisée au lieu de \**fassus*, sans doute pour éviter l'homonymie de *fassus*, adjectif de *fator* ; le sens propre « lézardé, fendu » apparaît dans l'exemple de Lucrèce cité plus haut, *dēfescor*, -eris, *dēfatscō* (langue de l'Église) : forme « déterminée » indiquant le procès arrivé à son terme (cf. *fatigō* et *dēfatigō*), usitée surtout au participe *dēfessus*. De *dēfessus* est attesté à partir de Virgile le composé *indefessus*, traduction du gr. ἀδάκατος ; \**infessus* n'existe pas, et ceci contribue à indiquer le caractère secondaire de *fessus*, décelé par la voyelle *e*. L'importance de la forme « déterminée » *dēfessus* ressort de la généralisation de *fessus*. Les formes *dēfescientia*, *dēfessio* sont tardives. A *fessus* ne correspond aucun substantif : cf. *fatigō*. — *Fessus* a été supplanté par *lassus* dans les langues romanes.

Sur ce groupe, v. W. H. Kirk, A. J. of Philol., LII (1932), p. 364, et B. Axelson, *Unpoet. Wörter*, p. 29.

*fatum*, -i n. : destin ; correspond pour le sens au gr. εἰμικέντη (-μένον) ; souvent personnifié et déifié *Fatum* ou *Fata*, -ōrum ; de là, dans la langue populaire, le masculin *fatus* (cf. *caelus* et *caelum*), Pétr. 42, 71, 77, et féminin *fata*, qui a survécu dans les langues romanes, M. L. 3219, B. W. sous *fée*, sur un domaine beaucoup plus étendu que *fatum*, M. L. 3222, concurrence par *sors*, et en celtique, dans britt. *fawd*. Ancien, usuel.

Le destin en tant qu'inévitable et imposé aux hommes comporte souvent une nuance péjorative et *fatum* a pris les sens de « destinée malheureuse, malheur » et « terme fixé par le destin, mort » (et, par extension, en poésie, « ombre, cadavre »). Ce double sens se retrouve dans l'adjectif *fatalis* : fatal, et par là « meurtrier » ; *f. diēs* « jour de la mort » ; cf. aussi fr. *feu*, B. W. s. u., de \**fātūs*? Dérivé tardif et rare : *fatalitas* (cf. *necessitas*). Cf. aussi *Fatūclus* Serv., Ae. 7, 47, et *fatūculus* « devin », attesté par l'italien, M. L. 3221.

Composés : *fati-canus* (-*cinus*) (Ov.), -*dicus*, -*fer*, -*legus*, -*logus*, -*loquium*, de couleur poétique ; *bonifatus* et *Bonifacius* (avec influence de *factio*?), *Malifatius* (bas latin).

*Fatum* est, comme l'a vu Varro, L. L. 6, 52, du

groupe de *for* ; *fatum* est à *for* ce que *tēctum* est à  *tegō*, *ab hoc* [sc. *fari*] *tempora quod tum pueris constituum Parcae fando, dictum fatum et res fatales*. Cf. Enn., A. 19 et Vg., Ae. 1, 261 cité s. u. *for* ; Manu Leumann, IF 45, 105 sqq.

I. *Fatūs, Fatua* : nom d'anciennes divinités italiques identiques à *Faunus*, *Fauna* (cf. Varr., L. L. 6, 52 et 55, et les références de Goetz-Schoell, ad loc.), dont dérive, selon Justin, 43, 1, 8, le verbe *fatuor*, -āris et être inspiré : *Fatua*... *Fauno uxori... quae uelut per furorem futura praemonebat. Vnde qui adhuc inspirari solent fatuari dicuntur*. — Se retrouve en osq. *Fatuveis*, gén. sg. « *Fatui* », cf. Vetter, *Hdb.*, n° 165. La quantité de l'a de *Fatua* est incertaine ; c'est arbitrairement que les dictionaries le donnent comme long, d'après *fatu*,

II. *fātūs, -a, -um* : 1<sup>o</sup> sot, imbécile, insensé, fou, traduit μωρός, joint à *stolidus*, *stultus*, *insipiens*, etc. ; fat (cf. Pétr., Sat. 46, 2) ; 2<sup>o</sup> fatde, insipide (= *insulsus*), cf. Mart. 13, 13. — Le sens le plus ancien est le sens moral (Plt., Tér., etc.) ; le sens de « sans goût », appliqué aux choses n'apparaît pas avant l'époque impériale ; v. Thes. s. u.

Dérivés : *fātūtis* « sottise » (classique, mais rare) ; *fatuor*, -āris faire le fou », Sén., Apocol. 7 ; *infatuār-ās* « rendre sot, infatuer » (classique) ; *infatūatio* (St Jér.) ; *fatuītū*, -ās (Arn.) ; *fatuōsus* (Ital.). Du nom propre *Fatūnus* dérive sans doute le nom de la « pinvoine » *fatuina* (*rosa*, Ps.-Ap. 64).

Les formes romaines (fr. *fade*, *fai*) supposent un type \**fatiātus* (d'après *sapidus*), v. M. L. 3223 et B. W. sous *fade*.

Etymologie inconnue. On ne peut décider si *Fatūs* et *Fatua* sont le même mot que l'adjectif *fatus* ; mais il est possible que le nom de ces vieilles divinités italiques, de caractère prophétique, ait servi par dérision à désigner des personnages qui déraisonnent ; cf. le sens péjoratif de *hariołor*. Le rattachement à *fator*, fréquentatif de *for*, cf. P. F. 78, 22, *fatantur* : *multa fantar*, n'est sans doute qu'une étymologie populaire.

*fauē*, -ēs, *fauē* (de \**fau-ūi*), *fautum*, *fauēre* (noter un impératif *fouē* qu'on lit sur la base d'une belette-amulette d'or du temps de la seconde guerre punique : *fouē* L. *Corneliai* L. f., et sur lequel on s'est appuyé pour fonder l'hypothèse d'une flexion *fouēō*/*fauēre* avec une alternance de vocalisme fondée sur la différence d'accident, comme dans \**cōuēō*, *cauēre* ; mais, outre que cette alternance n'est établie par rien de sûr, le sens et la construction différencient *fauēō* et *fouēō* ; le premier signifie « favoriser » et est suivi du datif : *f. Rōmāns*, *laudi alicuius* ; le second seulement « chauffer, réchauffer » et se construit avec l'accusatif : *le fouē* de l'inscription citée plus haut peut être une simple méprise du graveur et l'on ne saurait faire état de la glose de P. F. 77, 15, *Foui, qui nunc Faui appellatur*, pour justifier un passage de *fouē* à *fauē* : être bien disposé, être favorable. S'emploie absolument, cf. Ov., Epist. 3, 88, *Marte fauēta*, ou avec un complément au datif. *Fauē* a d'abord appartenu à la langue religieuse ; il désigne souvent la bienveillance des dieux ; un emploi rituel subsiste encore dans l'expression *fauēre linguis* (ōr, *uerbis*, *uōcibus*), réduite quelquefois à *fauēre* à l'époque

impériale, où, du reste, elle n'est plus qu'un archaïsme ; Serv. aut., Ae. 5, 71, *praece magistratu sacrificante dicitur* « *fauēte linguis, fauēte uocibus* », h. e. bona omnia habete aut tacete, et Sén., Dial. 7, 26, 7, *hoc uerbū non, ut plerique existimat, a fauēe trahitur, sed imperat silentium, ut rite peragi possit sacrum nulla uoce mala obstrepente*. Le vieux mot *fauēta* a la même valeur, cf. P. F. 78, 14, *fauēta bonam omninationem significat*. *Nam praecones clamantes populum sacrificis fauēre iubebant*. *Fauēre enim est bona fari* (étymologie tirée du rapprochement avec le gr. οὐφημός), *at ueteres poetæ pro silere usi sunt fauēre*. Un texte d'Accius montre bien la valeur religieuse de *fauē*, *faustus*, Trag. 511, *cives om̄inibus faustis augustam adhibeant | fauētiam, ore obsecna dicta segregent*, où le poète a multiplié à design les termes techniques : *ōmen*, *faustus*, *augustus*, *fauētia*, *obsecnus*. *Fauēō* est un de ces nombreux termes passés de la langue religieuse dans la langue laïque. Il a pu se dépouiller à ce point de son sens primitif qu'Ennius l'emploie comme synonyme de *uelle*, A. 419 : *matronae mores complement spectare fauētes* (= *gaudentes*, puis *uolentes*), et Vg., G. 1, 18, *adis, o Tegae, fauēs*, où l'on pourrait avoir *uolēns* (synonyme de *libēns*) et où le Servius auctus note « *fauēre... ueteres etiam uelle dixerunt* ». Ancien, usuel. *Fauētum* a sans doute survécu en espagnol et en portugais ; cf. M. L. 3224.

*faustus* (par l'intermédiaire d'un substantif neutre \**fauos*, thème en -os/-es non attesté, mais qui doublait *fauor*, comme *decus* double *decor*, et dont *faustus* dérive, comme *onustus* de *onus*, *iūstus* de *iūs*, etc.) : « qui grandit heureusement » (d'où les noms propres *Faustus*, -a, -ulus, etc.) ou « qui fait grandir heureusement » : Non. 426, 15, *faustum quasi a fauendo dicitum ac per hoc prosperum ex propitiūm*, précédent *fēlix* « fécond », dans la formule *quod bonum faustum felix fortunatum sit*, cf. Cic., Diū, 1, 45, 102 ; Tér., Andr. 956, *o faustum et felicem diem* ; cf. les formules *geni publici faustae Felicitatis*, CIL I<sup>a</sup>, p. 214 ; Val. Max. 1, 8, 8, *diuus Iulius*, *fausta proles eius [urbis]*. *De faustus* sont dérivés : *faustus* : *faustum*, *faustulum*, *faustum, fecurum* ; *Faustūs* : nom de déesse adjointe à Cérès : *nutri rura Ceres almaque Faustūs*, Hor. Od. 4, 5, 18 ; *infaustus*, M. L. 4394.

*fauor* : faveur ; et, sens concret, « marque de faveur, applaudissement », etc., cf. *clāmor*. Non attesté avant Cicéron, qui l'introduit avec des réserves, Sest. 115 : *qui rumore et, ut ipsi loquuntur, fauore populi tenetur et ducitur*, et Epist. frg. 8, 8 : *eum amorem et eum, ut hōc uerbo utar, fauorem in concilium aduocabo*. *Fauor* est formé sur *fauē*, comme *amor* sur *amō* ; a dû remplacer un ancien neutre \**fauos* ; cf. plus haut, *faustus*.

Dérivé : *fauōrabilis*, attesté à partir de Velleius Paternulus ; *infauōrabilis* (Dig.). Irl. *fabbhar*.

*fauitor* (*fauitor* dans Plaute, Am. Prol. 67, 78, 79, et dans Lucil. 902 ; fém. *fauitrix* à partir de Térence) : qui favorise, protège. Suivi du génitif ou du datif.

Cf. aussi les formes peu ou mal attestées *fauēta* (*fabea*), *-ae*, *fauēus*, -i (Gloss.) : esclave favorite ou favori, peut-être dans Plaute, Mi. 797 ; *fauisor*, -ōris, synonyme tardif de *fauitor* ; attesté à partir d'Aulu-Gelle et peut-être création artificielle d'écrivains archaïsants ; d'où *fauēsi* (Gloss.).

Le rapprochement de v. sl. *govēti* « religiōsē uerēri »

avec *fauēre* est plausible au point de vue phonétique comme au point de vue sémantique. Mais l'ambiguité de *g* (ou *gh*) en slave et de *f* en latin rend la concordance d'autant moins probante que lat. *a* devant *w* et sl. *o* sont aussi ambiguës et que lat. *u* intervocalique adm. plusieurs origines. Arm. *g* de *govern* « je loue » est issu de \**gh* ou de \**w* ; le rapprochement avec les mots latin et slave est aussi plausible. — Rien de sûr.

*fauilla* -ae (avec *i longa*, CIL V 3143 ; les langues romanes dans lesquelles le mot est représenté attestent aussi *failla*, blâmé par l'App. Probi, GLK IV 198, 8, \**falliuā*, M. L. 3226 ; c'est à \**falliuā* et \**faloisca* que remontent les formes germaniques : v. h. a. *fall(a)wiscā* f. : cendre, brâise, suie : *a est deserta igni scintilla*, Serv., Ae. 3, 573 (cf. Ae. 6, 227), en particulier « cendres volantes », cf. Pelagon. 110, *cinerem leuem, i. e. fauillam quam appellant*. Terme moins général que *cinis*, comme le montre l'emploi qu'en fait Suét., Tib. 74, *cinis e fauilla et carbonibus* ; mais, dans l'usage courant, ne diffère guère de *cinis* ; on trouve même parfois les deux mots dans un emploi exactement opposé à celui qu'on attendrait, cf. Plin. 19, 19, *regum inde funebres tunicas corporis fauillam ab reliquo separant cinere*. Ancien, mais d'emploi plus restreint que *cinis*. N'est représenté que dans les dialectes italiens et ibériques.

Dérivés (tardifs) : *fauillaceus*, *fauillaticus*, *fauillescō*. Forme à vocalisme réduit qu'on tire de \**fouilla* > *fauilla* (cf. *caueō*, *fauēo*), mais l'a peut s'expliquer autrement. V. *fouēo*. Cf. *scintilla*.

*fauis(s)ae*, -ārum f. pl. : vieux terme du vocabulaire religieux : -ae locum sic appellabant, in quo erat aqua inclusa circa tempila. Sunt autem qui putant fauisas esse in Capitolio cellis cisternisque similes, ubi reponi erant solita quae in templo uetustate erant facta inutilia, P. F. 78, 10, dont la définition provient de Varro, cf. Gell. 2, 10, 3. Mot sans doute étranger ; étrusque? Même finale que dans *caris(s)a*, *mantisca*. Pas d'exemple dans les textes. Cf. *fouēa*.

*Faunus*, -i m. (usité aussi au pluriel *Fauni* (poétique), sans doute d'après gr. Πανερ, Σκυροπο?) : ancienne divinité italique, de caractère agreste et silvestre, qui a pour seur et femme *Fauna* ou *Fatua*. La forme *Fones*, *di siluestres* (Gloss.) est corrompue. On rapproche généralement *ombr. fons* « *fauēns* », nom. pl. *fouēr*, et on l'explique par *a fauēndis frugibus* ; mais ce n'est là, sans doute, qu'une étymologie populaire, sans rapport avec le caractère primitif du dieu. Comme sa fête se célèbre aux *Lupercalia* et que son culte se confond partiellement avec celui de *Lupercus*, on a songé à le rapprocher de gr. θεούσιον Θηροί Hes., et à y voir un ancien « dieu-loup » ; on l'a comparé aussi au *Daunos* apulien (issu de \**dhaunos*?). En tout cas, traité comme une divinité indigène, fils de Picus, petit-fils de Saturne et père de Latinus (v. Ov., F. 3, 291 sqq.). — Le rapprochement de m. irl. *buan* « bon, favorable » est à rejeter.

*Fauōnius*, -i m. : le *Fauōnius*, vent tiède d'ouest qui souffle au printemps, souvent qualifié de *tepidus*, ce qui l'a fait rattacher par les Latins à *fouē* ; cf. Plin., H. N. 16, 93 ; Isid., Or. 13, 11, 8. Mais c'est aussi le vent fécondant, sens dans lequel Virgile l'assimile au Zéphyrus qui féconde les cavales (cf. Vg., Ae. 3, 120 ; Sén., N. Q. 5,

16, 4), et d'après Plin, l. l., les *rustici* l'appellent *catiliō* (de *catiliō*) parce qu'il est : *genitalis sp̄iritus mundi a fouendo dictus... gestiente natura semina accipere eaque animam inferente omnibus satis*. — Le passage de *o* protonique \**fouōnīs à faūōnīs* n'est pas sûr (cf. *fauēō* et *faūilla*) et la dérivation fait difficulté (le cas de *Alcēdōnius*, *Aquilōnius* est tout autre). L'explication par *fauēō* n'est pas moins hasardeuse. — Le mot est représenté dans les dialectes italiens et en espagnol, M. L. 3227, et passé en germanique : v. h. a. *fōnno*, -na « Föhn ».

**faustus** : v. *fauēō*.

**fauus**, -i m. : rayon de miel. *Fauus* est employé proverbialement comme symbole de la croissance heureuse ; cf. Pétr. 43, *itaque creuit, quicquid creuit, tamquam faus* ; 76, *quicquid tangebat crescebant tamquam faus*, cf. aussi id., ibid. 35, 5 et 39, 15, sans doute par un rapprochement dû à l'étymologie populaire avec *fauēō*. Le rayon de miel figure dans les sacrifices offerts à Cérès (Vg., G. 1, 344) et à la Terre (Plin. 25, 107). Ancien, usuel. V. M. L. 3228 et 3227 a, \**fauūlus* (roumain, italien, espagnol, portugais ; non français).

Sans étymologie.

**faux**, -is f. : *fauēōs*, -ium : 1<sup>e</sup> gorge, en tant qu'en-trée du tube digestif et de la trachée artère ; gosier et aussi la gorge en tant que partie extérieure du cou ; 2<sup>e</sup> gorge (dans une montagne, cf. Serv., Ae. 11, 516, -es dicuntur *itinera inter duos montes locata augusta et peruvia, dicta a faucium similitudine*) ; entrée étroite d'une ruche, d'une grotte, d'un vase (cf. *labra*), goulot, goulet. Ancien, usuel. M. L. 3225. Le pluriel est seul usité à bonne époque, cf. Varr., L. L. 10, 78, *quaedam non [consuetudo patietur] ut si dicas pro fauces, faus*. Le génitif pluriel est toujours *faucium*, mais il n'est pas attesté avant Cic., Tus. I 37 ; l'accusatif est *fauēōs*, non *fauēis*. Le singulier ne se rencontre qu'à l'époque impériale en poésie (Hor., Ov., etc.) et à basse époque en prose. Les formes romaines remontent à *fōcēm*, *fōcēs* ; du reste, la graphie *fōcēs* est assez fréquente pour qu'on en soit venu à différencier par le sens les deux formes ; cf. Isid., Diff. 2, 60, *fauces sunt angustae fistulae, quasi foce, per quas uocalis spiritus... exiliens sonum emittit*.

Autres formes avec *ō* : *fōcāle* n. « foulard de cou », neutre d'un adjectif \**fōcālis*, conservé en logodourien avec le sens de « mal de gorge », angine, M. L. 3397 ; *fōcāneus* « qui croît entre deux rejetons » (comme dans une gorge) ; *fōcānum « fauēōs* (Marcell.) ; *offōōs* (Sén., Flor.) ; *suffōōs* : suffoquer, étouffer, M. L. 8431, et *praefōōcō* : obstruer, étrangler (époque impériale) et leurs dérivés. Toutefois, *offōōcāre* : *aquam in fauces absorbendam dare*, P. F. 211, 10, semble bien prouver l'ancienneté de la diphtongue ; cf. *causa/accūsō* (il est vrai que les formes romaines remontent à *offōōcāre*, \**affōōcāre*, M. L. 6046).

Cf. aussi la glose *faucūlāre* : στραγγαλοσ.

Aucun rapprochement sûr.

**fax**, *faciōs* f. (abl. *face*, Cic., Verr. 5, 75 ; le gén. pl. *faūium* n'est enseigné que par un grammairien récent, frg. Bob. GLK V 562, 26 ; acc. pl. *facēs*) : torche, flambeau. Sens propre et figuré. Ancien, usuel. Diminutif : *facula* (d'où *faculārius*, Gl.), cf. M. L. 3137 (germanique : v. h. a. *facchale*, *Fackel* », etc. ; britt. *flagl*) et 3127, \**fa-cēlla* ; 3131, \**facile*.

Il n'y a rien à tirer de la glose de P. F., 77, 19, citée s. u. *facēs*, dont le *facēs* est sans doute imaginaire. Les Latins ne connaissent d'autre nominatif que *animam inferente omnibus satis*. — Le passage de *o* protonique \**fouōnīs à faūōnīs* n'est pas sûr (cf. *fauēō* et *faūilla*) et la dérivation fait difficulté (le cas de *Alcēdōnius*, *Aquilōnius* est tout autre). L'explication par *fauēō* n'est pas moins hasardeuse. — Le mot est représenté dans les dialectes italiens et en espagnol, M. L. 3227, et passé en germanique : v. h. a. *fōnno*, -na « Föhn ».

**faustus** : v. *fauēō*.

**fauus**, -i m. : rayon de miel. *Fauus* est employé proverbialement comme symbole de la croissance heureuse ; cf. Pétr. 43, *itaque creuit, quicquid creuit, tamquam faus* ; 76, *quicquid tangebat crescebant tamquam faus*, cf. aussi id., ibid. 35, 5 et 39, 15, sans doute par un rapprochement dû à l'étymologie populaire avec *fauēō*. Le rayon de miel figure dans les sacrifices offerts à Cérès (Vg., G. 1, 344) et à la Terre (Plin. 25, 107). Ancien, usuel. V. M. L. 3228 et 3227 a, \**fauūlus* (roumain, italien, espagnol, portugais ; non français).

Sans étymologie.

**faux**, -is f. (acc. en -im, abl. en -i ; un doublet dialectal *hebris* est attesté par Servius, Ae. 7, 695) : fièvre (= *πυρετός* ; aussi les anciens le dérivent-ils à *feuere*, Varr., Men. 33) Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3230, *fēbris*. Passé en germanique : v. h. a. *fiebar* « Fièvre » ; en irl. *febra*, *fiabhras*.

Dérivés et composés : *febricula* : πυρέτιον ; *febriculōs* : qui a ou qui donne la fièvre (i dans Catulle 6, 4) ; *febriculentus* (Marcellus) ; *febrīs*, -is (à partir de Colum.) : avoir la fièvre ; d'où *febrīs* (Cael. Aurel.) ; *febrēscō*, -is (Solin.) : être pris de fièvre, M. L. 3229 ; *febrītiō*, -as (depuis Celse et Colum. ; i dans Mart. 9, 98, 20) : synonyme de *febrīs*, que Thurneysen suppose tiré d'un adjectif \**febricitus*, formé comme *sollicitus*. Mais *febrītū* peut être tiré directement de *febris* d'après *fēlix* : *fēlicitō* ; cf. le suivant : *febricosus* (Vg.) ; *febrifuga* f. : nom de la petite centaurée (Vég., Marc.). *Febricus*, *febrīcō* sont mal attestés ; cf. Thes. s. u.

Il n'y a pas de nom indo-européen de la « fièvre ». Comme le lituanien a *drugys* « fièvre » en face du verbe slave signifiant « trembler », ainsi slovène *d'gai*, on peut supposer que *febris* appartient à la racine signifiant « trembler », qui figure notamment dans gr. τανθρόκοτρέμω. La forme originelle serait de type à redoubler : \**dhe-dhri*. V. *querquerus*. Étymologie peu sûre, mais les autres sont plus incertaines encore, notamment le rattachement à *fauēō* par une forme \**dhegʷʰ-ris*, imaginaire.

**februus**, -a, -um : qui purifie, purificateur. Ancien adjectif de la langue religieuse, d'origine sabine d'après Varr., L. L. 6, 13. Personnifié, *Februus* devient le nom d'un dieu infernal d'après Servius, G. 1, 43 : *duo menses a Iano et Februō nominata sunt. Februus autem est Diūs pater cui eo mense sacrificabatur*, cf. Macr., Sat. 1, 13, 3, *lustrari... eo mense ciuitatem necesse erat, quo statuit [Numa] ut iusta dis Manibus soluerentur*. — *Februa* (*Febrūlīs*, *Febrūta*) est une épithète de Junon, peut-être femme de *Februus* et divinité infernale. — Le neutre *februum* se dit avec le sens de « purgamentum » de toute offrande purificatoire, et en particulier du sel chaud ; cf. Censor. 22, 13, 14, *Lupercalibus salēm calidum ferunt, quod februum appellant* ; mais cf. aussi Ov., F. 2, 19 ; 4, 726 ; Serv. auct., Ae. 8, 343.

Dérivés : *februō*, -as ; *februāmentum* (Censor.) ; *februāriūs [mēnīs]* « mois des purifications », dernier mois de l'ancienne année romaine ; cf. Varr., L. L. 6, 34, ... *februarium a die februato, quod tum februator populus, i. e. luperciūs nudis lustratur antiquum oppidum Palatinum gregibus humanis cinctum* ; et P. F. 75, 23, *februario mensis dictus quod tum, i. e. extreme mense anni, populus februaretur, i. e. lustraretur ac purgaretur, uel a Iunone februata quam alii Februalen, Romani Februlim vocant, quod ipsi eo mense sacra feabant, eiusque feriae erant Lupercalia, quo die mulieres febrabantur a lupercis arcuolo Iunonis, i. e. pelle caprina; quam ob causam is quoque dies Februatus appellabatur. Quaecumque denique purgamentum causa in quibusque sacrificiis adhibentur, februa appellantur. Id uero quod purgatur, dicitur februatum*. Il semble, d'ailleurs, que plusieurs cérémonies d'origines différentes se soient confondues : une cérémonie de *lustratiō* ; des sacrifices expiatoires aux dieux infernaux ; un rite de fécondation (les *Lupercalia*). On trouve dans Lydus, de Mens. 4, 25, un témoignage relatif à un mot \**feber* (= πένθος) qui serait à l'origine de *februus* : Λαβεὼν ἀπὸ τοῦ πένθους λέγει κληθῆναι τὸν φερουόμενον. Φεβερ γάρ παρὰ Ρωμαῖος τὸ πένθος προσαγορεύεται. Peut-être y a-t-il ici une allusion à une étymologie qui rapprochait *februus* de *febris*, ou simplement un mot forgé par un grammairien pour expliquer *februum*.

Le nom du mois *febr(u)ārius* est demeuré dans les langues romanes, M. L. 3231 ; et en irl. *febrai*, britt. *chwefror*. Sans étymologie indo-européenne : le rapprochement de skr. *gandharva*, gr. Κέτωρος, proposé par Dumézil, est à écarter. Sans doute mot indigène (sabin?), comme beaucoup de termes religieux ; cf. *cupencus, camēna, Féronia, Mārs*, etc.

**fēcundus**, -a, -um : fécond. Se dit de la terre, des semences, des femelles, etc. Ancien, usuel. M. L. 3232. Dérivés : *fēcunditiās* (classique) ; *fēcundō*, -dātor (tar-dif). Composés : *infēcundus, infēcundiās* ; *per-, p̄ae-fēcundus*, tous deux de l'époque impériale.

Ancien participe, cf. *fēcūndus* / *for* ; *īrā*, *iū*, *rubi-*, *urē-cundus* ; soit six adjectifs de cette sorte ; v. Stolz-Leuman, *Lat. Gramm.*, p. 227 ; les expliquer par l'imitation de *secundus* est chimérique ; d'ordinaire, pour obtenir des adjectifs en *-undus* de thèmes terminés par voyelle, on recourt à *-bundus* (v. ibid., p. 226 sqq.). M. Benveniste, BSL 34, p. 186, et *Origines*, p. 141, a expliqué les formations en *-cundus* par un participe de la racine \**kū-* « se gonfler ». Cf. *fēmina*, *fē-tus* (adjectif et substantif), *fē-num*, *fē-liz*, *fēlō*, etc., et, d'autre part, *fēlius*.

Une racine \**dhe-* « têter, sucer, traire » est représentée d'un bout à l'autre de l'indo-européen : irl. *denim* « je tette » ; v. h. a. *tāan* « sucer » ; hom. θῆμοις « sucer, traire » (et θῆματος) et *dhēvō* « nourrice » ; γαλαθῆνος « qui tette le lait » ; véd. *dhāvāe* « pour têter » ; skr. *dhātri* « nourrice » ; sans doute arm. *diem* « je tette » ; *fēmina* est le reste d'un participe présent moyen d'un présent radical \**dhe-* et signifie littéralement « qui allaita » (pour la forme, cf. *alumnus*). Un suffixe commençant par *-est* fréquent : lat. *fēlō*, *fēliz* ; ombr. *feliuf*, *filiu* « lactan-

tes » ; gr. θηλή « têter, mamelle », θῆλυς « nourricier, femme » ; lit. *pirm-dēlē* « primipare » ; lett. *dēju*, *dēt* « sucer » ; lit. *dēlē* « sangsue » ; alb. *del'e* « mouton » ; skr. *dhārūk* « suçant ». V. aussi *fēnum* et *fēnus*.

Cette racine \**dhe-* « poser » en ce qu'elle est accompagnée de formes à *-i* : skr. *dhāyati* « il tette et dhēnā, dhēnūk « vache » ; v. sl. *dojō*, *dojiti* « têter, traire » ; got. *daddjan* et v. suéd. *daeggia* « allaiter » ; arm. *dayl* « premier lait ». A ce groupe se rattache lat. *filius* ; cf., pour le sens, lette *dēls* « fils ». Le slave *dētēc* « enfant » et *dēva* « jeune fille » ont un *ē* ambigu (de *ē* ou de *\*i*). Les formes à *i* bref de v. h. a. *tila* « sein de femme » et d'irl. *del* « têter » ne sont pas claires.

**fēll**, *fēllis* n. : bille, fiel et « vésicule biliaire » ; *fēllūtum* quod sit *folliculus gestans umorem qui uocatur bilis*, Isid., Or. 11, 4, 128. Désigne par image, comme le gr. χόλος, la colère, l'envie, en raison de son amertume : Vg., Ae. 8, 219-220, *hic uero Alcīdae furiis exarserat atro* / *felle dolor*. Ancien. Panroman. M. L. 3234 ; E. W. *fēl*, V. *bilis*.

Dérivés et composés : *fēlleus* : de fiel ; *fēllūtus* : rempli de fiel (d'après *mellitus*) ; *fēllēus* : couleur de fiel (d'après *sanguincus*) ; *fēllōs* et *fēllīnōs* (cf. *sanguinōs*) ; *fēlliātūs* = χολαγωγός ; *fēllītūs*, tous termes de la langue médicale. Juxtaposé : *fēlētēa* : centaurea (ainsi nommée à cause de son amertume). M. L. 3237 a.

**fēl** forme un couple avec *mel*, auquel il est souvent opposé ; cf. Plt., Cas. 223, *fel quod amarumst, id mel fēciat* ; Ci. 69, *Amor et melle et felle est fecundissimus*, et Thes. VI 424, 19 ; les deux flexions ont dû réagir l'une sur l'autre.

Rappelle le groupe de mots indiquant une couleur jaune qui est aussi représenté en latin par *flōrus* et *flāvus* (v. ces mots). On a de même en slave un ancien *zīltū* « jaune » (s. zīt. r. zōlt) à côté de s. *zūč* (gén. *zūči*), r. *zōlc* « fiel ». Sl. *zīltū* est à rapprocher de lit. *gelātas* « jaune ». A en juger par le latin, ces mots auraient un *gwh-* initial. — Il y a un autre groupe, représenté en latin par *(h)olus* et par une forme qui semble dialectale *helius* (v. ces mots) qui commençait par *g'h* : v. sl. *zelenī* « vert », v. sl. *zīltū* « fiel ». C'est à celui-ci qu'appartiennent gr. χόλος, χόλη « bile, fiel », av. *zārūs-čā* « et le fiel » et sans doute v. h. a. *galla* « bile, fiel ». Il faut se demander si le groupement du nom du « fiel » soit avec le groupe de v. sl. *zīltū* « jaune », soit avec celui de lat. *helius*, *(h)olus*, v. sl. *zelenī* « vert », ne serait pas secondaire ; le type de gr. χόλος, v. sl. *zīltū* paraît ancien ; ce serait *fēl* qui résulterait d'un changement de groupe du mot (étymologie populaire ou mot d'origine dialectale). Le *-ll-* de lat. *fel*, *fēllis* admet plusieurs explications, peut-être issu de *-ln-* comme germ. *galla* de \**gal-lōn*, i.-e. \**ghol-n*, ou simplement gémination « populaire » expressive (pour la forme, cf. *mel*).

**fēlēs**, -is (*fēlis*, *fēlēs*, *fēlēs*) f. : nom générique de petits carnassiers, entre autres « chat, chatte (sauvage) ». Glosé αἴλουρος et aussi v. angl. *merth* = *mustela*. Joint à *mēlēs* « blaireau, martre » par Varron, à *mustēla* « belette, fouine » et à *uiuerra* « furet » par Columelle.

Dérivés : *fēlineus* et *fēlinus*. Cf. M. L. 3235.

Aucun rapprochement clair ; la ressemblance avec *mēlēs*, également isolé, suggère l'idée d'un emprunt à une langue inconnue (alpine?).

**feliō, -is, -ire** : se dit du cri de la panthère : *pardorum est felire*, Suét., frg. p. 247. Quantité de l'e incertaine. De *fēles*?

**fēlix, -icis** : qui produit des fruits, fécond (= *ferār*), fertile : *felices arbores Cato dixit, quae fructum ferunt, infelices quae non ferunt*, P. F. 81, 26 ; sens encore conservé à l'époque impériale dans la langue populaire, cf. Plin. 24, 68, *uolgas infelicem arborem eam appellat quoniam nihil ferat, nec seratur umquam* ; quelquefois aussi « fécondant » (f. *Vertumnus*). Double en ce sens *fēcundus* ; aussi *fēlis* s'est-il spécialisé au sens de « favorisé des dieux, heureux » (dans ce sens employé par la poésie impériale pour rendre *μακάροι* « les bienheureux »), et aussi « favorable, propice » : Vg., Ae. 1, 330, *sis felix nostrumque leues quaecunque laborem*, où Servius note : *propitia. Felix enim dicitur et qui habet felicitatem et qui facit esse felicem* ; cf. aussi *f. hostia*, G. 1, 365, et *Fēlio*, Pétr., Sat. 60, 8. Ancien, usuel. Toutefois, l'adjectif n'est représenté qu'en roumain, où il y a aussi un dérivé d'un verbe \**fēliciare* non attesté, M. L. 3234 b et 3236. Cf. aussi *Fēlianus*, M. L. 3234 a.

Dérivés et composés : *fēlicitatis* : fécondité, fertilité ; et surtout « bonheur » ; au pluriel avec le sens concret « beaux-yeux » ; *fēlicitō*? (un seul exemple très tardif) ; *fēliōsus* (Greg. Tur.) ; *infēlix*, usuel et classique ; *infēlicitas* ; *infēliō*, -ās, archaïque, usité seulement dans la formule *dī Infēlīcent*.

On dérive *felix* d'un substantif \**fēlā* « mame », qu'on rapproche de *fēlē* et de gr. θήηη. En principe, -ic-, élargissement de -i-, est en latin un suffixe féminin. Le sens originel aurait donc été « qui donne du lait » ; mais il n'y en a aucune trace dans les emplois attestés de *fēlix* en latin.

V. *fēcundus*.

**fēlō** (*fēlō*), -ās, -āul, -ātūm, -āre (les inscriptions presque toutes vulgaires, ont plutôt la graphie *fēlō*, *fēlātor* ; les manuscrits ont plutôt la graphie avec gémination expressive de la liquide *fēlō*, que semble confirmer la forme du dialecte abruzzese *fēllate*, M. L. 3237) : téter ; de là, sensu obsceno, « sucer » (pēnēm lambere), *fēl(l)ātor*, *fēl(l)ātrix*. Attesté depuis Plt., Ps. 422 : *iam illē fēlat filius*.

Dérivés, très tardifs et rares : *fēliōtō*, -ās ; *fēlebris* (-ibris) « qui tette » ; *fēllātus*, -us « têtée ». V. *fēcundus*.

**fēmina, -ae f.** : femelle, femme, par opposition au mâle. Ancien participe en -*mēno*, substantivé, mais dont l'emploi comme adjectif est bien attesté. Plt., Mi. 489, *non... me mārem... sed feminam esse* ; T.-L. 31, 12, 9, *incertus infans... masculus an femina esset*. Peut se joindre à un substantif masculin ou féminin désignant un animal, dont il précise le sexe : *agnus fēmina* (Loi de Numa), *agnus mās idemque fēmina*, T.-L. 28, 11, 3 ; *fēmina bōs, musca fēmina*, Plt., Tru. 284, etc., par opposition au type *equus mās*. Aussi tend-on à différencier *fēmina de mulier* : Isid., Diff. I 588, *fēmina... naturale nomen est, generale mulier* ; Tert., Or. 22, *Euam nondum uirum expertam deus mulierem ac feminam cognominauit, feminam qua sexus generaliter, mulierem*.

**qua gradus specialiter**. Souvent joint à *uxor, coniūs, mātrōna* ; e. g. Cic., Verr. 4, 97, *eius uxor, femina primaria*. De là est arrivé à s'employer au sens de « femme compagnie du « mari » : Ov., M. 8, 704, *senex (Philemon) et femina coniuge digna*, par un développement de sens qu'on retrouve dans *homō*. V. *mulier*.

**fēmina** peut s'employer aussi du genre des substantifs, comme *fēmininus* ; cf. Varr., L. L. 5, 61, *mas ignis quod ibi semen : aqua femina quod fetus ab eius umore*. A aussi, comme dans le fr. *mâle*, *femelle*, diverses acceptations techniques, e. g. Vitr. 6, 8, 11, *cardinibus ex torso masculo et femina inter se coartatis* ; se dit des plantes des pierres précieuses, etc. A subsisté dans la plupart des langues romanes, M. L. 3239, B. W. s. u., et en cette *época* : irl., gall. *femen* (savant). De \**fēmella* (scil. canabis) provient le ger. *Fimmelhanf* (b. all. *fēmel*).

Dérivés : *fēmineus*, substitut surtout poétique de *fēmininus* impossible dans l'hexamètre ; *fēminina* (formé comme *masculinus*, auquel il s'oppose) : *fēminin*, M. L. 3239 a. En grammaire *fēmininum* (genus traduit τὸ θηλακόν, comme *masculinum* τὸ ἀρσενικόν) ; *fēminatus* (rare) ; *fēmella* (très rare, trois exemples, dont un de Catulle, malais conservé en français et en provençal, M. L. 3238) : 1° petite femme, 2° gond femelle ; *fēminal*, -īs n. = *cunnus* (Apulée cf. *animal/animā*) ; formation peut-être favorisée par le rapprochement de *femur*, *fēminis* ; *fēminā* n. nom d'une plante, molène, bouillon blanc (Diosc. 4, 3), v. André, *Lex.*, s. u. Composé : *effēmīnō*, -ās. V. *fēcundus*.

**femur, -inis (-oris)** n. : cuisse ; évoque souvent l'idée de « parties sexuelles », comme *inguina*, d'où le sens de *fēminā* « quibus pudenda teguntur ». La flexion ancienne est *femur*, -īnis, qui a dominé jusqu'à l'époque de Suétone (*feminis* étant appuyé sur *inguen*, -īnis), où le génitif *fēmoris* prend le dessus. Le nominatif *fēmen* semble avoir été imaginé par les grammairiens (Roman ap. Charis., GLK I 131, 2 ; Serv., Ae. 10, 344, 788) d'après *fēminis*. En bas latin apparaît *fēmus* d'après *tempus, pectus*. Étymologie populaire dans Isid., Or. 11, 1, 106, *fēmora dicta quod ab ea parte a femina sexus uirū discrepet* (cf. *fēminal*). Ancien, usuel. Non roman ; v. coxa. Ernout, *Aspects*, p. 133 sqq.

Dérivés et composés : *fēminalis*, usité surtout au pl. n. *fēminalia* : *repūcētā*, caleçons, braies ; et *fēmālia* (depuis l'Itala) ; *interfēminium* (Apul.) : pudendum muliebre.

Le nom est d'un type indo-européen archaïque. Mais en dehors du groupe de gr. *τοξόν* et de skr. *sakthi, sakthād*, peu clair lui-même, la « cuisse » ou l'« articulation de la cuisse » n'ont pas de nom indo-européen connu. Il n'y a aucun moyen de rapprocher v. sl. *bedro* « cuisse », qui lui-même est isolé. Les noms des parties du corps ont souvent un caractère « populaire » et des formes aberrantes, bien qu'anciennes : cf. *crūs*.

**fēndīcas, -ārum** n. pl. f. : sorte de tripes (= *hirae, hillae*). Ne se trouve que dans Arnob., Nat. 7, 24.

**-fēndō**, -īs, -īl, -īnsum, -īndore (simple non usité ; cf. Prisc., GLK II 435, 4, *nunc in usu simplex non est, quonodo nec « fēndo » nec « spicio »... ex quibus composita sunt multa ut offendō, defendō*. Les glosses ont

une forme *fēnsus* : *iratus*, qui sans doute est tirée artificiellement de *infēnsus* : le sens devrait être « frapper, heurter », comme le montrent les composés : *defēndō*, -īs, -īl, -īsum, -īre : repousser, écarter (l'ennemi, etc.), cf. Enn., Sc. 6, *serua ciuis, defendē hostis, cum potis defendere* ; *defēndere uim ab aliquō*, puis, par « enallage », *defēndere aliquem à uī*, *defēndere prāta à pecore*, d'où le sens de « défendre, protéger » ; *indēfēnsus*. Dans la langue de la Bible, sert à traduire ἐδέσειν « venger, punir ». Dérivés : *defēnsor*, *defēnsio* et *defēnsiv*, -ās (et *fēnsō*, Diosc.), *defēnsiō*, -ās, etc. Cf. M. L. 2517, *defēndere* ; 2518, *defēnsum*. Britt. *diffēn*.

*infēnsus* : acharnier contre, hostile (a). Ancien (Plt.), usuel, souvent confondu avec *infēstus*. Dérivé : *infēnsō*, -ās : s'acharner contre, ravager (Tac.).

*offēndō*, -īs : heurter, choquer, blesser (sens physique et moral) ; *offēndiculum* (Varr.), *offēnsum, offēnsa, offēnsi*, etc., et *offēnsō*, -ās : « heurter », et ses dérivés.

Le présent *-fēndō*, sur lequel est bâti tout le groupe des formes latines, est le substitut d'un ancien présent radical athématique, comme v. sl. *īdō* « je vais » en face de lat. *īt*, gr. *ēlōr* ; pour le suffixe, cf. *cūdō*, *tendō*, *pellō*, etc. ; ce suffixe fournit des présents « déterminés ». Ce présent radical athématique est clairement conservé en indo-iranien : véd. *hānti* (3<sup>e</sup> pl. *ghāndtī*) « il frappe », av. *jainti*, et en hittite : *kuenzi* « il frappe », 3<sup>e</sup> pl. *kuanzi* ; le gr. *ἀπέραπτος* *ἀπέραπτος*, Hes., est donc un ancien imparfait de *\*ghwēn-*. Le grec a créé aussi un présent dérivé : *θētōw*, en face d'un aoriste *θētōv* (fait sur des formes de présent athématique) ; cf. aor. *ἐπεφόρω* et parfaît *τέφαται*, *φόνος* « meurtre ». Le slave a fait passer le présent au type thématique, d'où *ženzo* « je chasse, je poursuis », avec infinitif *žunati* (cf. v. prussien *gunnīmai* « nous poussons ») ; le lituanien a de même *genū*, *giūtī* « chasser ». L'irlandais a recouru à l'ancien itératif : *goniq* « je blesse, je frappe », cf. v. sl. *goniq* « je poursuis ». Le germanique et l'arménien n'ont gardé que des formes nominales, telles que v. isl. *gunnr* « combat », arm. *gan* « rossée ». Il faut sans doute y rattacher *perfinēs* (v. ce mot).

**fēnestra, -ae f.** : = *θορός*, trou pratiqué dans une paroi, meurtrière, trou percé dans le lobe de l'oreille ; et par extension « fenêtre », comprenant le trou (*lūmen*) et la croisée. Ancien, usuel. M. L. 3242, *fēnestra*. V. h. a. *fēnster* ; irl. *feinester* ; britt. *fenestra*.

Dérivés : *fenestrātūs* : muni de fenêtres, d'où a été tiré un verbe *fenestrō* ; *Fenestella*, nom propre (cf. *Dolabella*), nom d'une porte de Rome et d'un historien ; *fenestrula* (Apul.) ; *fenestellula* (Greg. Tur.).

Origine inconnue. On pense à un suffixe d'instrument ; mais *\*-trā* est à peine représenté en latin (cf. *aplustrē* gréco-étrusque). L'étymologie ancienne « *ātrō* τὸ φατεῖν », Non. 36, 11, n'est qu'un jeu de mots. Il y a eu aussi une forme *festra*, *ostium minusculum in sacrario*, Macr. 3, 12, 8 ; P. F. 80, 27, dont *fēnestra* est peut-être une déformation due à un rapprochement avec *φατο*. Une origine étrusque n'est pas impossible : ce sont les Étrusques qui semblent avoir organisé la vie urbaine en Italie ; mais aucun fait linguistique précis ne l'indique (les noms propres étr. *Fēnes*-ci, lat. étr. *Fēnestius* sont peu probants) ; v. G. Alessio, Aevum, 1941, 545 sqq., qui suppose un original étr. *\*fēnestra* (?).

**fēnum**, -ī n. (*faēnum*; *faēnisice* dans la *Sententia Minuciorum*, CIL I<sup>a</sup> 584 ; Varron, L. L. 7, 96, signale déjà l'hésitation entre les deux formes : *in pluribus uerbis A ante E alti ponunt, alti non... sic faēnisicia ac faēnum*. Les formes romaines remontent à *fēnum* ; *fēnum* semble une forme refaite par « hyperurbanisme ». Un masculin *fēnus* apparaît à basse époque. Pluriel rare, mais non sans exemple [Ov., Apul., Vulg.]) : *fōin*. Ancien, usuel.

Dérivés : *fēnārius* ; *fēneus* ; *fēnile* (*fēnilia*) ; *faēnōsus* ; *fēnuc(u)lum* « fenouil » (*fēni-*, passé en irl. *fenel* et en germanique : v. h. a. *fēnihhal* « Fenichel »), dérivé : *f(a)eniculinus* (Plin. med. 2, 20). Composés anciens et techniques : *fēnisez* (*-secā*, *-sector*) ; *fēnisiūm* ; juxtaposé : *fēnum græcum* « fenugrec ».

Comme la plupart des termes rustiques, le groupe de *fēnum* est abondamment représenté dans les langues romanes : cf. M. L. 3247, *fēnum* (panroman et celtique) ; britt. *ffwyn*, *foen* ; 3246, *fēnuculum* ; 3245, *fēnisicia* ; 3244, *fēnile* ; 3243, *\*fēnia* ; 3241, *\*fēnāre* ; 3241 a, *fēnārius*, *-ria*.

*Fēnum* se rattache peut-être, comme *fētus*, *fēcundus*, etc., à *fē* (cf. *plēnū*, *dōnum*) et signifierait proprement le « produit [du pré] ». Bréal rapproche la restriction de sens qui s'est produite dans *frēmentum* « fruit, jouissance », puis « blé, froment » ; cf. de même le fr. *regain*. *Fēnum*, *frēmentum* seraient des preuves de l'ancienne importance de l'agriculture dans la vie sociale des Romains. Le rapport entre *fēnum* et *fēnus* « produit de l'argent, intérêt » a été senti par les Romains ; cf. P. F. 76, 9 ; 83, 8, etc. ; la langue a utilisé dans des sens différents les deux formations. Le sens est éloigné de celui de la racine indo-européenne *\*dhē-* « tête ». Mais on voit par *fēcundus*, *fētus* que le sens de certains mots du groupe s'est élargi en latin.

**fēnus** (*fē-ae*, -ōris) et *\*fēneris* attesté par les dérivés *fēnerō* et *fēnebris* n. intérêt de l'argent prêté, prêt à intérêt ; différent en cela de *mūtūm* « prêt à charge de reciprocité », cf. Plt., As. 248, si (*uiginti mīnas*) *mutuas non potero, certūm, sumam fēnōre* ; s'oppose à *sōr* « le capital », cf. Plt., Most. 561, *mihi neque fēnus neque sor* *tem argenti danūt*. Sur l'étymologie, cf. Varr., De Serm. Lat. III ap. Gell. 16, 12, 7, *fēnus...* *fētus* et *quasi a fetura quadam pecunias parientis atque increscentis. Id circo et M. Catonem et ceteros aetatis eius fēnatorē sine A littera pronuntiassē tradit* [Varro] *sicuti fētus ipse et fēcundus appellata*. Même enseignement dans Fētus, P. F. 76, 9, qui rapproche le gr. *τόχος* ; cf. *pecūnia*. Ancien, usuel. Les inscriptions et les manuscrits hésitent entre *fēnus* et *fēnūs*.

Dérivés : *fēnerō* (*fēneror*), -ās, avec tout son groupe *fēnērātōr*, etc. ; *fēnebris* : relatif à l'intérêt (cf. pour la forme, *fēnebris*) ; *fēnūsculum* (Plt.).

Le mot *fēnus* se comporte pour la forme vis-à-vis de *fēnūs* comme le thème en -es- deskr. *rēknāh* « chose qu'on possède » vis-à-vis du thème en -no-, v. h. a. *lēhan* « prêt », etc. Le groupe suffixal -n-es- sert à former des substantifs relatifs à la propriété, au prêt, etc. Cf. lat. *mūnūs*, *pīgnūs* ; gr. *δάνος*, *χρῆμα*, *κτῆμα* ; skr. *ápnāh* « possession » (v. lat. *ops*) ; *drōvīnah* (— av. *draonō* « bien », etc.).

-fer : second élément de composé ; cf. *ferus*.

**féralis**, -e : concernant les morts ou les enfers. Terme religieux. *Férales diés* : jours du mois de février où se célèbrent les *Férilia*, *dis manibus sacra festa, a ferendis epulis uel a feriendis pecudibus appellata*, P. F. 75, 20 (étymologie populaire). Dérivés tardifs : *fériliter*; *férilitas*. Le rapprochement avec *ferō* est enseigné depuis Varro et même amène Ovide à scander une fois *Férilia*, F. 2, 569 : *hanc, quia iusta ferunt, dixerit Fera lucem*. Cf. peut-être *fēriae*, *festus*. On a rapproché aussi lit. *dvāsē* « esprit », m. h. a. *getwās* « fantôme » ?

**ferāx** : v. *ferō*.

**fer(e)tum** : v. *ferutum*.

**ferulum** (et *fericulum*, *fericulus* dans Pétr. ; cf. P. F. 293, 11 : *praefericulum*, *uas aeneum sine ansa patens summum, uelut pelvis, quo ad sacrificia utebantur*) : I.n. : proprement ce qui sert à porter, d'où : 1<sup>e</sup> « plat », Schol. Hor. Sat. 2, 6, 104, -a sunt... et uasa quae plena pulmentariorum ponuntur in canistris, et « contenu du plat, mets » ; 2<sup>e</sup> brancard, civière servant à porter toute espèce d'objet dans les cérémonies, les images des dieux, etc. Mot technique. *Ferculum* est analogue pour la forme à gr. φέρετρον, hom. φέρτρων brancard » (avec un dérivé φέρτρα « carquois ») et skr. *bharitrām* « bras (ce avec quoi l'on porte) », et représente \*bher-lo-m, \*bhers-lo-m. Du reste, φέρετρον a été emprunté par les Latins, qui l'utilisent dans le sens de *caput* ; cf. Varr., L. L. 5, 166, *lectus mortui (quod) fertur, dicebant fereum nostri, Graeci φέρετρον* ; cf. M. L. 3249.

V. *ferō*.

**ferē** (l'est attesté par Servius, Ae. 3, 135, et par la métrique ; *ferē* est dû à l'abréviation iambique, cf. Thes. VI 492, 1 sqq.), *fermē* (sans doute forme de superlatif pour \**ferimē*) adv. : 1<sup>e</sup> environ, à peu près, presque. Souvent employé dans ce sens avec une négation : *nōn ferē, nēmō, nīl ferē*, etc. ; 2<sup>e</sup> « le plus souvent ». Pour l'identité de sens de *ferē* et de *fermē*, cf. Varr., L. L. 7, 92, *ferme dicuntur quod nunc fere*. — *Fermē* est un archaïsme beaucoup plus rare que *ferē*, employé par certains auteurs archaïsants ou soucieux de la forme rare (Tac., Gell., qui emploie *ferme modum* au lieu du banal *propemodum*, cf. Thes. VI 522, 2 ; 524, 49) ou provinciaux (T.-L.) ; il est évité par les poètes. *Ferē* est ancien, classique, usuel (Cicéron a 302 exemples de *ferē* contre onze de *fermē*, dont trois sont poétiques, sept dans les traités philosophiques, un dans les traités de rhétorique ; pas un seul dans les discours ; v. les statistiques du Thes. VI 492, 13 sqq.), et B. Axelson, *Unpoetische Wörter*, p. 136 sqq. Non roman.

Fante de pouvoir suivre le développement de sens, achevé dès les plus anciens textes, on ne saurait rien dire de l'étymologie. Le rapprochement avec *firmus*, *frētus* n'est pas impossible, mais il est indémontrable. Ce qui suggère ce rapprochement, c'est all. *fast* « presque » à côté de *fest* « solide ».

**ferentarius**, -i m. (surtout au pl. *ferentarii*) : « auxiliaire » et « troupes auxiliaires », Varr., L. L. 7, 57, *a ferendo... aut quod ii equites dicti, qui ea modo habebant arma quae ferrentur, ut iaculum...*, cf. Vég., Mil. 3, 14 ; définition différente dans Caton, cité par Festus 506,

25, *Cato eos ferentarios dixit, qui tela ac potiones militibus proeliantibus ministrabant* ; cf. encore P. F. 75, 14, *auiliares in bello a ferendo auxilio dicti, uel quia fundis et lepidibus pugnabant, quae tela feruntur, non tenentur, appellati*, définition empruntée à Varro, cf. Non. 520, 10, 554, 24.

Les Latins le dérivent de *ferēns* à l'aide du suffixe -arius, qui peut s'ajouter à des participes : *praesentarius*, *sedentarius*, *manifestarius*. Le suffixe -arius est fréquent dans la langue militaire ; cf. *primarius*, *rörarius*, *ueterarius* (à côté de *primanus*, *ueteranus*), *ballistarius*, *sagittarius*. L'hypothèse qui dérive *ferentarius* d'un participe aoriste \**ferēns*, de *ferō* (comme *parēns*), se heurte au fait que *feriō* est défectif et n'a que des formes de présent ; ensuite on voit mal pourquoi ces soldats seraient seuls appelés « ceux qui frappent ». Mot rare et de caractère technique, qui a pu être déformé par l'étymologie populaire.

**fēriae** (*vītis*) : sorte de vigne inconnue (Colum.). Peut-être faut-il lire *ferreola*, de *ferrum* ?

**Feretrius** : épithète de Jupiter à qui l'on offrait les dépouilles opimes ; de là les étymologies proposées par les Latins : *ab hoste ou a foedore feriendo ou ob exuuis ferendis* ; cf. Prop. IV 10, 45 sqq. ; Festus 204, 13, et P. F. 81, 16. Sans doute étymologies populaires. Mais le sens précis de l'épithète nous échappe.

**feretrum** : v. *ferculum*.

**fēriae**, -ārum f. pl. (ancienne forme *fēsiae* attestée par Festus 76, 17 et 323, 6 ; cf. *festus*) : fête(s). Singulier très rare et tardif ; les textes classiques ne connaissent que le pluriel ; un exemple de *feria* dans P. F. 75, 22, *feria a feriendis uictimis uocata* ; cf. aussi GLK suppl. 241, 15, *pluraliter dicuntur feriae, licet abusivē dicatur prima feria, secunda feria*. Le singulier est surtout fréquent dans la langue de l'Église, cf. Thes. VI 505, 20 sqq. ; il s'applique aux différents jours de la semaine : *prima, secunda, tertia feria*, pour éliminer les anciens noms païens. Les formes romaines remontent au singulier : it. *fiera*, fr. *foire*, port. *feira*, M. L. 3250. Les anciens distinguent *feriae* « repos, chômage en l'honneur des dieux » de *diēs festus* « jour de fête », cf. P. F. 76, 17, ... *aliae [sc. feriae] erant sine die festo, ut nundinae, aliae cum festo, ut Saturnalia, quibus adiungebantur epulationes ex prouento fetus pecorum frugumque*. Les *feriae* étaient fixes (*statuiae*) ou mobiles (*conceptiuae*) ; cf. Thes. VI 503, 34 sqq.

Dérivés : *feriatis* (rare et tardif), irl. *feroil* ; *feriatus*, M. L. 3251, sur lequel on a refait à basse époque un verbe *feric(r)* ; *feriaticus* (rare et tardif).

**festus** : 1<sup>e</sup> de fête ; ordinairement joint à *diēs* : d. *festus* (cf. *fastus*, s. u. *fās*) ; 2<sup>e</sup> qui célèbre la fête, oisif, joyeux. Le neutre a été substantivé : *festum* = ζέπτη, d'où le pl. *festā* (avec ē, difficile à expliquer en face de *feriae*, *fānum*) auquel remontent les formes romanes : it. *festā*, fr. *fête*, esp. *fiesta*, M. L. 3267 ; irl. *fest*, *festā*. Dénominatif : *festō* (Gloss.). — *festiuus* (archaïque et postclassique, Plt., Apul., langue de l'Église ; Cicéron ne l'emploie guère que dans des passages familiers, cf. Laurand, *Étude sur le style des discours de Cicéron*, 2<sup>e</sup> éd., p. 339) : de fête, d'où « joyeux, charmant » ; *festiuus* (ancien et classique) ; *festiūtūr* ; *festiūtū* (tardif). — pr-

*festus* : -m diem dicebant qui festus non erat, P. F. 209, 10 ; cf. F. 298, 30, *profestum facere est tamquam profanum facere*.

Le mot *fānum* peut reposer sur *\*fasnom* ; le vocalisme *fās-* de la racine *\*fēs-* est attendu dans un dérivé. Ce qui montre que cette étymologie est correcte, c'est que le correspondant de *fānum* a en osco-ombrien la forme *fēs* de la racine : pél. *fēsn*., osq. *fiisnū* (acc. *fiisnam*), ombr. *fēsnaf* e « in fānum », ce vocalisme s'expliquant par le fait qu'il s'agit d'un dérivé en -ā (cf. le type lit. *dēnā* « jour », *zēmā* « hiver »).

La racine *\*fēs-*, *\*fas-* n'a pas de correspondant hors de l'italique. Comme *\*dhē-*, *\*dhō-* « poser » a toujours eu une valeur religieuse (cf. skr. *dhāma* « institution », gr. θέμα et le sens de lat. *faciō*, *sacer-dōs*, *crēdō*, etc. ; v. aussi l'article *fētialis*), on est tenté de poser un ancien élargissement *\*dhēs-* qui serait représenté par italien *fētialis*. Cf. peut-être aussi lat. *fās*, *fānum*.

**feriō**, -is, -ire (verbe défectif ; une 3<sup>e</sup> personne de pluriel avec élargissement en *n*, *ferinunt*, est attestée par Festus 160, 3 ; 362, 5. Au témoignage des grammairiens, *feriō* emprunte son parfait à *percutiō*, *īcō* : *percussi*, ici *feriū* est rare et tardif ; huit exemples dans le Thes.), et son participe à *īcō* : *īctus*, cf. Phocas, GLK V 438, 13 ; toutefois, *feriūtūs* apparaît à la fin de l'Empire) : « frapper », dans tous les sens du mot : frapper l'ennemi, un mur, la monnaie, une victime, à la porte ; frapper un traité, à cause de la victime qu'on frappa pour la circonstance, cf. Varr., R. R. 2, 4, 9, *īnitīs pacis, foedus cum feritur, porcus occiditur*. Enfin, *feriō* appartient à la série des mots imités qui expriment dans la langue familiale l'idée de « dépouiller, voler », comme le fr. « taper, estamper, rouler » ; Tér., Ph. 46/7 (dans la bouche d'un esclave), *porro autem Geta | feritur alio munere, ubi era pepererū* ; Prop. 3, 3, 49-50 ; 4, 5, 44 ; cf. l'édition du *Pseudolus* de Lorenz, p. 49 et n. à 455, et l'emploi de *uerberare*, *dēuerberare*, *percutere*, *uorsare*, *tangere*. Ancien, usuel. M. L. 3253 et 3252 : *\*feriānāre*, et B. W. *fērī* (vieilli). Pas de dérivés. Composé : *refēriō* (Plt.).

Présent dérivé, substitué à un ancien présent athénomique de la forme *\*bher-*, *\*bhor-* ; tandis que le latin a généralisé le vocalisme *e*, on a le vocalisme *o* dans la forme passée au type thématique *barū* « j'insulte » en lituanien et dans les présents cités *barjō* « je combats » en vieux slave, et, en germanique : v. h. a. *berjan*, v. isl. *beria* « frapper ». On comprend ainsi comment le présent lat. *feriō*, tiré d'une racine qui ne fournissait ni aoriste ni parfait, n'est accompagné d'aucun perfectum. En conséquence, il n'y a pas de noms verbaux, ces noms étant liés en latin au groupe du perfectum ; cf. le cas de *ferō*, *lātūs*. Cf. *forō*, *ferula* ?

**fermē** : v. *ferē*.

**fermentum** : I.n. : ferment, levain = ζύγη. Ancien, classique. M. L. 3254. De là : *fermentō*, -ās et ses dérivés ; *fermentēscō*, -is (Plin.) ; *fermentātūs* (comme *focātūs*) ; *fermentōsus* (tardif).

Les correspondants les plus proches sont v. angl. *beorma* « levain » et gaul. *Bormo*, qui désigne une source bouillonnante. *Fermentum* doit s'analyser *\*bher-men-tom*, le thème étant fourni par une forme non élargie de la racine de *ferueō* (v. ce mot). L'usage du levain et

des boissons fermentées semble remonter à la période indo-européenne commune ; cf. *defrutum* et *brisā*.

**ferō**, *fērs*, *tetullū* puis *tulli*, *lātūm*, *ferre* : la conjugaison de *ferō* est supplétive. *ferō* a fourni les formes du présent où sont conservés des restes de la conjugaison athénomique : ind. prés. *fērs*, *fērt*, *fērtis* ; impér. *fer*, *fētō*, *fēte* ; inf. *fēre*. La racine de *ferō* étant essentiellement durative n'a pu fournir de parfait. Le parfait (*te)tūli*, le supin et le participe *lātūm*, *lātūs* (de \**lātūm*, -*tūs*, cf. gr. *λάγης*) sont empruntés à une autre racine, celle de *tollō*. La complexité de cette conjugaison a eu pour résultat la disparition du verbe dans la langue populaire, où il a été remplacé par un verbe de sens plus concret et de flexion plus régulière, *portāre*, qui a seul survécu dans les langues romanes ; cf. M. L. 3258, qui signale seulement *ferit* en vieux campagnard et *feri* en vieux portugais. Verbe italien commun : cf. ombr. *fērtu* « *fērtō* », *fērest* « *fēret* », voisinque *ferom* « *ferre* », *marrucin* *ferenter* « *feruntur* », etc.

Le sens est « porter » (réfléchi) « se porter » ; l'emploi absolu est mal attesté et à date tardive (Celse?, cf. Thes. s. u. 561, 53 ; l'emploi de *ferēns* au sens de « se portant », e. g. Corn. Nep., Dat. 4, 5, n'est pas probant) ; le sens de « se porter » (avec idée adjointe de mouvement) se rend surtout par le pronominal *sē ferre* ou le médio-passif *ferri* ; mais le composé *differre*, comme le gr. *διαφέρω*, s'emploie absolument avec le sens de : « se porter de divers côtés ; différer ». Cf. aussi *fors*.

Un ancien sens de *ferō* est « porter dans son ventre, être fécondée » (d'où *fōrdā* « [femelle] pleine »), emploi où il a été concurrencé par *gestare*. En parlant des plantes, *ferō* a signifié « produire », d'où *ferāx*, *fētilis*.

Un sens de « porter », avec aspect « indéterminé », on passe naturellement au sens de « supporter » : *ferre īiūriās*, *āerumnās*, etc. D'autre part, à *ferō* s'adjoint souvent une idée accessoire de mouvement : *ferre lēgem* « apporter (proposer) une loi devant le Sénat » ; « rapporter (un bruit, une nouvelle) » : *fāma fert, ferunt, ut ferunt* ; et au passif *ferri* « être rapporté » : *per ōrē ferrī*, e. g. Acc., Trag. 669, *quorū genitor fertur esse ops gentibūs*, transformation de l'ancienne tourmente impersonnelle du type *fertur...* *Aurelianum dīssīre*, conservée, par exemple, dans Vopisc., Aur. 24, 3. Enfin, de l'expression *agere ferreque* « pousser devant soi (le bétail razzié) et porter [sur son dos] (les objets pillés) » est issu le sens de « emporter » (= *auferte, tollere* ; Plt., As. 487, *numquam hinc feres argenti nummum*) « ravir » (Vg., B. 5, 34, *postquam te fata tulerunt*) ; d'où « voler » ; cf. peut-être *fērī*, *fertum*.

A la racine de *ferō* se rattachent de nombreuses formations nominales où le latin a généralisé le vocalisme *e* et qui expriment l'idée de porter, d'apporter, ou l'idée de fertilité.

1<sup>e</sup> D'abord un adjectif *-fer*, *-fera*, *-ferum* (ou l'e doit être analogique de *ferō*, *ferre* ; cf. toutefois les noms de fleuves ligures *Porobera*, *Gandobera*, si ces mots signifient bien « qui porte des saumons », « qui porte des cailloux ») qui fournit des composés correspondant au type grec en *-phōros* et au type arménien en *-wor* (de *\*bhor-*) : *bi-fer* (= διφόρος), *frūgi-fer*, *igni-fer*, *signifer*, *lēti-fer*, etc. Le latin a *lūcifer* là où le grec a *λευκόφορος* et l'arménien une forme ancienne *lusavor* « lumineux » à côté de la forme nouvelle *lusaber* « qui apporte

la lumière » (cette dernière constituée de manière paire à lat. *lūcifer*). Le sens de *-fer*, dans la plupart de ces composés, est « produisant » (cf. *ferāx*, *fertilis* et *forda*) : *frūgifer*, *ignifer*, etc.; le sens de « portant » étant exprimé par les composés en *-ger* : *armiger*, *lāniger*, etc. Étant donnée cette répartition, on attendrait \* *signiger*. Comme l'a suggéré Niedermañ, la langue a peut-être évité, par euphonie, d'employer *-ger* lorsque le premier terme du composé renfermait un *g*. Ce type s'est étendu à l'infini dans la langue poétique et dans les langues techniques. Toutefois, on ne compte guère qu'un dénominalis : *uōcifero(r)*, d'un \**uōcifer* du reste non attesté.

2° Puis des adjectifs tirés du présent *ferō* avec suffixes :

*ferāx* (cf. *bibāx*, *emāx*, *dicāx*, etc.) : fertile, d'où *ferāciās* (Col.).

*fertilis* (formation sans doute analogique d'après le type *fungō/fertilis*, *dūcō/ductilis*, dont on a extrait un suffixe *-tilis*; la forme normale serait \**ferilis*, comme *facilis*) : fertile, d'où *fertilitās*. Pélignien *ferlid* « ferlit » (?) peut-être emprunté au latin. Sur *fertilis* a été bâti *feritus* (Avien), d'après *textus/textilis*.

*ferutum*? : v. ce mot et *flōrifertum*.

*ferius* conservé dans des adjectifs employés par la langue religieuse : *arteria aqua*, *quae inferis libabatur*, *dicta a ferendo*; *sive uas uini quod sacris adhibebatur*, P. F. 10, 23. Adjectif sans doute d'origine dialectale; cf. l'ombrien *a feretur*, et Ernout, *Élém. dial. s. u.*; *inferius* : *inferium uinum*, Caton, Agr. 132, 2, 134, 3, d'où *inferiae* : *sacrificia quae Dis Manibus inferebant*, P. F. 99, 26, qui, rapproché de *inferi*, a pris le sens de « sacrifices en l'honneur des morts » (*xoal ai ἔτι τῶν νεκρῶν αὐτῷ*, *sacrificia inferorum* disent les gloses), comme l'adjectif dérivé *inferialis* (Apul.).

3° Un substantif *ferculum*, q. u.

Un adjectif de sens technique, appartenant à la langue rustique et sans doute non romain, présente le vocabulaire *o*, c'est :

\**fordus*, usité seulement au féminin, *forda bos* « quea fert in uentre », dont il existe un doublet dialectal *horda*; de là le dérivé dialectal *hordicália*, *-ium* cité par Varr., R. R. 2, 5, 6, et le composé *fordicidia* (dial. *hordicidia*) *ōrnum n.* pl. désignant les fêtes en l'honneur de Tellūs, données le 15 avril, où l'on sacrifiait des femelles pleines; cf. Varr., L. L. 6, 15; Ov., F. 4, 630 sqq. On ne peut déterminer ici si le *or* de *forda* repose sur i.-e. *or* ou sur *r*. Même suffixe que dans *grauidus*, *crūdus*.

Pour *fors*, *fortuna*, v. ces mots.

Le participe en *-tus* étant *lātus*, les substantifs verbaux en *-tor*, en *-tiō* et en *-tus*, qui se lient normalement au participe en *-tus*, ne se forment pas de la racine de *ferō*. Il n'y a pas de substantif *fertor*, cf. Varr., L. L. 8, 57 : *non fit ut messor, ferter*; bien qu'on lise dans les gloses *infertor*: *παράθητης*, qui rappelle ombrion afferter, arserter « *adferter* » et que la langue de l'Eglise ait créé *offerter*, *-tōriūm*. Toutefois, en bas latin apparaît un dérivé *fertiōrius* (-*asella*) dans Caelius Aurelianus; *fertūra* est dans Orientius. D'autre part, *lātōr*, *lātīō* n'existent que dans l'expression technique *lēgis*, *lēgum lātōr*, *lātīō*. Mais les formes composées sont assez nombreuses : *ab-lātīō*, *con-lātīō*, etc. Elles appartiennent, du reste, surtout à la langue écrite et sont en partie des

calques du grec. *Lātīra* « portage » (d'après *uectura*) n'apparaît qu'à partir de Sénèque, *lātūrārius* « porteur » qu'à partir de saint Augustin.

Composés de *ferō* :

*afferō* (ad-) , *attulī*, *allātūm* (ad-) : apporter = *τηφέω*; cf. got. *atbairan*, phryg. *abberet*;  
*auferō*, *abstulī*, *ablātūm* : emporter = *ἀφαιρέω*, *ἀπόφέω*. De là *ablātū*, *-ōnis* : enlèvement, qui, dans la langue de la grammaire et dans la langue de l'Eglise, traduit *ἀφαιρέσις*, *ἀφαιρέμα*; *ablātūs* = *ἀφαιρέτης*. M. L. 9642.

*anterferō* : 1° porter devant; 2° préférer.

*circumferō* : porter autour, répandre, etc. = *περιφέω*, avec le postclassique *circumferentia* = *περιφέψεια*. S'emploie aussi dans la langue religieuse pour désigner une procession de caractère lustral; cf. ombr. *a mīrī*, *aferum*, *anferener* « circum-ferunt, -ferre, -ferendi ».

*conferō* = *συνφέω* : porter ensemble ou au même endroit; avec de nombreux sens dérivés; « contribuer à; comparer; mettre aux prises; réunir, conférer »; « transporter » (sens physique et moral : *c. culpam in aliquem*); et *sē conferre* « se transporter » dans lequel le préfixe donne au verbe l'aspect « déterminé ». De là : *collatiō*, *-tor*, *-tiōs*, *-ticius*, *collātūs*, *-ūs* (rare). De *collata* proviennent le britt. *collot*.

*dēferō*, *-tuli* (*detulerit*, Lex Repet.) = *καταφέω* : emporter ou apporter (souvent avec idée accessoire de haut en bas); remettre entre les mains de : *dēferre negōtium*, *bellum ad aliquem* ou *alicui*; en particulier, dans la langue du droit, *dēferre nōmen ad iūdices*, d'où *dēferre reum*, dénoncer; *dēlātor* (mot de l'époque impériale, lorsque la *dēlātiō* fut devenue une profession); *dēlātiō* (Cic.); *dēlātōrius*, *dēlātūra* (tardifs).

*differō*, *distulī*, *dilātūm* = *διαφέω* : 1° porter de côté et d'autre, disperser; répandre un bruit, un nom, d'où « diffamer »; 2° remettre à plus tard, différer; d'où *dilātātiō* remise, délai », et en droit *dilātōrius*; 3° [se] porter de côté et d'autre, être différent; d'où *differentialia* créé par Cicéron sur le modèle de *διαφόρος* (irl. *dirf*), *differēns* dans Lucrèce (*differentia* était banni de l'hexamètre) et *indifferēns* également créé par Cicéron pour traduire *ἀδιάφορος*; cf. Fin. 3, 16, 53, *quod enim illi ἀδιάφορον dicunt, id mihi ita occurrit ut ē indifferēns* dicere.

*ec-ferō* (*effērō*), *-fers*, *extulī*, *elātūm*, *ec-ferre* = *ἐκφέω* : porter dehors, emporter (sens physique et moral). De là différents sens : 1° porter en terre; 2° produire, faire sortir de terre; par suite « exprimer » (*e. uerba, sententiā*) et « éléver, exalter » (cf. *extollō*), d'où *sē effēre* « s'enorgueillir »; *elātūs*; *elātīō*.

*inferō* = *εἰσφέω* et *ἐπιφέω* : porter dans ou contre (souvent avec idée d'hostilité, *signa, arma inferre in*); emporter dans la tombe, enterrer : *illātīō mortuī*; introduire; apporter : *i. tribūtūm* (époque impériale). M. L. 4398. Dérivés techniques : *illātīō* « inférence, conclusion » = *elecphōtā*; *illātūs*.

*offerō*, *obtulī*, *oblātūm* : porter devant, présenter; spécialement « offrir »; et dans la langue religieuse : offrir à Dieu, consacrer, sacrifier (v. *oblāta*), M. L. 6043, et germanique : v. sax. *offrōn*, etc.; celtique : irl. *oifridēr* « offertur », *offraiti*, *oifrend*, britt. *offerēt* « offerendum ».

Dérivés tardifs : *oblātīō*, *-tor*, *-tiōs*, *-ticius*.

Dérivés en *-fer* : dans la langue de l'Eglise, *offerō-*

*rium*, cf. Isid., Or. 6, 19; *offerōt*, *-ōris* (Commad., Instr. 30). Le *offerumenta dicebant quae offerebant*, P. F. 207, 6, provient sans doute d'un contresens de Festus; v. *offerētūra*.

*perferō* : porter à travers ou jusqu'au bout; par suite : endurer (souvent joint à *patiōr*, *perpetiōr*), et : accom- plir, exécuter. Dérivés tardifs : *perlātōr*, *-trix*, *-tiō*.

*praeferō* : porter devant, présenter; mettre avant, préférer. Dérivés tardifs : *praelātōr*, *-tiō*. Du latin ecclésiastique *praelātūs* dérive irl. *prelat*.

*proferō* = *προφέω* : produire au dehors, avancer, étendre, publier, etc. Dérivés : *prōlātō* (classique, Cic., Cés.), *prōlongā*, remise, extension; production, prononciation. Il semble que certaines acceptations de *prōlātō* doivent s'expliquer par une influence de *lātūs* et de *dilātā*; de même qu'il s'est créé un verbe *dilātō*, rattaché à *differē*, *dilātū*, cf. Thes. s. u.

*referō*, *-fers*, *retulī*, *rellātūm* : rapporter, rendre (*pār pari referre*, *grātiām referre*); reproduire, représenter, répéter; terme de droit *referre ad senātū* : mettre en délibération devant le Sénat, en référer à; *in tabulās publicās referre*. De là : *relātō*, terme de droit « motion, proposition »; et « rapport, récit », etc.; *relātūs*, *-ūs* m. (Tac., Sén.); *relātōr* « rapporteur »; *relātūs* (tardif).

*suffērō* (*sub-*), *sustulī*, *sublātūm* = *ὑποφέω* : supposer, souffrir. Ancien, usuel. Panroman (type *fr. souffrir*). M. L. 8428; B. W. s. u. Il est à noter que *sublātū* se rapporte à *tollō* et signifie « élévation, exaltation », etc. C'est en partie un calque du gr. *ἀφσις*.

*superferō* (époque impériale) : placer par-dessus; éléver; *superlātū* (terme de rhétorique, cf. *ὑπερβολή*); *superlātūs* (terme de rhétorique et de grammaire) : *ὑπερβολός*, *ὕπερβολη*.

*trānsferō*, *trānstulī*, *trānslātūm* (*trālātūm*) = *μεταφέω*: porter au delà, transporter; d'où « transplanter, transcrire, traduire »; en particulier, dans la langue de la rhétorique, trad., *μεταφέω* « employer métaphoriquement ». Dérivés : *trā(ns)lātō* : transfert, traduction, métaphore = *ἀλληγορία*, *μετάληψη*, *μεταφορά*, *μετά-* ou *παράφρασις* (irl. *translati*); *trā(ns)lātūs*, terme de droit : 1° transmis par tradition, coutumier, héritétaire : *-nēdīctūm*; de là, à l'époque impériale, « consacré, usuel, commun »; 2° métaphorique; *trā(ns)lātūs*, terme de rhétorique : *-a cōnstitūtū*; *trā(ns)lātūa*, *-ae* = *μετάληψη*; *trānslātōr*; *trānslātūs*, *-ūs*. M. L. 8855 c.

*réfēt* : v. *ferus*.

(il recourt en partie à *οἰστρό*). Le slave a une forme secondaire : *biranū*, *biraxū*, *birati*. En arménien, c'est l'ancien imparfait *eber* « il a porté » = skr. *ābhātar*, gr. *ἔπει*, qui sert d'aoriste en face du présent *berē* il porte à. — Une autre singularité consiste dans la coexistence d'un type monosyllabique, celui de *fer*, etc., et d'un type dissyllabique. Sous *ferculum*, on a vu *fericulum* et ses correspondants sanskrits et grecs; cf. véd. *bhārīman-* « action de porter » et serbe *brēme*, russe populaire *berējina-* « fardeau » en face de véd. *bhārman*, gr. *φέρω*. Pour le sens de *forda*, cf. serbe *brēda*, russe *berēzaja* « pleine » (et la traduction lituanienne qui a été substituée : lit. *neščia* « enceinte »); ceci suppose un nom radical \**bher-t*, \**bher-d* et \**bher-a*, \**bher-d-*. Le germanique a got. *gabaurpō* « naissance », etc. L'irlandais a *breh* et *breith* « grossesse » (fait de porter), *birit* « féconde » (d'où « truie »), *combrít* « enceinte ».

Un emploi religieux apparaît dans ombr. *a ſertur*, *arsfertur*, qui désigne un prêtre, et répond à skr. *prābhartar*, av. *fra-berstar*; il y a ici un curieux archaïsme. Le latin lui-même a *arteria* (dialectal), *inferiae* (formé comme *exequiae*) et peut-être *feratum* (v. ce mot).

**Fērōnia**, *-ae* f. : nom d'une vieille divinité italique, sabine d'après Varr., L. L. 5, 74, en rapport avec *Tellūs* et qui plus tard fut identifiée à Junon. Origine incertaine, étrusque d'après W. Schulze, *Laetīn. Eigenn.*, p. 165 (comme *Populōnia*, *Mellōnia?*). — L'e est toujours scandé long; la forme avec e des transcription grecques provient d'un faux rapprochement avec *ferō* comme pour *ferālia*. — V. Deecke, *Die Falisker*, § 36, et R. Bloch-G. Foti, Rev. Phil., 1953, p. 65 sqq.

**ferōx** : v. *ferus*.

**ferrum**, *-i* n. (sans pluriel) : fer; objet de fer, fer de hache, de lance, d'épée, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3262.

Dérivés : *ferreus* : de fer (sens physique et moral); *ferus* et *ferreus*, cf. gr. *στόχεος*; *ferrea* f. : sorte de râteau, cf. *ferrea*, M. L. 3259; *ferreola* (*uitis*), v. *fercola*; *\*ferriolum*, M. L. 3260; *ferratus* : muni d'un fer, d'où *\*ferrāre*, M. L. 3256; cf. aussi 256, *\*afferrāre*; 4399, *\*infrērāre*; *præferrātus*; *ferrāmentūs*; instrument de fer, outil (cf. fr. dialectal *fer(re)ment* « hache à couper le bois »), M. L. 3255; *ferrāmentūs*; *ferrātūs* (Plt.); *ferrāris* : qui concerne le fer; *ferrāris m.* : forgeron, M. L. 3257; *ferrāria* f. : 1° forge; 2° mine de fer; *ferrāgō* : rouille, M. L. 3261; *ferrāgīneus* (cf. *ærugō*, *rōbīgō*, etc.); *ferrāgīnās* (Tert.). Composés plautiniens (sans doute sur le modèle des composés grecs en *στόχη*): *ferri-terus*, *-terium*, *triblāx* (hybride, cf. *τρίψω*; la finale rappelle celle de *audāx*), *-crepinus*; *ferrijodina* (Varr.).

L'origine de *ferrum* est obscure; on sait que le « fer » n'était pas connu dans le monde indo-européen et, par suite, les noms de ce métal diffèrent d'une langue à l'autre. L'usage du « fer », qui est si important chez les Celtes, avec un nom tout autre, a dû se développer après la séparation des Celtes et des Italiotes. On rapproche v. angl. *bras*, *broes* « bronze » et l'on suppose un emprunt pour le mot latin (peut-être par un intermédiaire étrusque) et le mot germanique (cf. accadien *parzillu* « fer »), phén. *barzel*, ce qui ne fournit rien de net. I

**fer(r)ūmen, -inis** n. : soudure (Plin.). Dénominatif : *fer(r)ūminō, -ās, con-fer(r)ūminō* (Plin.) « souder », d'où *fer(r)ūminatiō*. La graphie *ferūmen* est rare et ne se rencontre que dans les manuscrits de Pline, où, du reste, se trouve aussi *ferrūmen*. Cette dernière graphie est de beaucoup la plus fréquente ; elle est sans doute due à un rapprochement que les sujets parlants auraient fait avec *ferrum*, si *ferūmen* est apparenté, comme on l'a supposé, avec skr. *dhruvād* « firmus », *dharūnah* « sustinēns » et avec les composés *conferuēre*, employé par Celse au sens de *coalēscere*, en parlant des os qui se ressoudent, et *conferuēre* « conserver » (\**confervia*, M. L. 2131), plante aquatique, qui passe pour avoir la propriété de recoller les plaies, ainsi nommée *a conferūminando*, dit Pline 27, 69 ; cf. *consolida* « consoude ».

V. aussi *offerūmenta*.

La racine serait celle de skr. *dhārdyati*, av. *dārayeri* « il tient », skr. *dharā* « celui qui tient », etc., de arm. *dādarem* « je cesse » et de v. sl. *sū-dravū* « fort, bien portant », qui semble se retrouver dans lat. *frētus, firmus* (et *ferē?*). Chacun des représentants latins supposés de la racine fait quelque difficulté soit pour la forme soit pour le sens. Le rapprochement de *ferueō* n'est pas plus satisfaisant. Mot technique.

**fertilis** : v. *ferō*.

**fertum** (*ferctum, fircutum*), -ī n. : sorte de gâteau de sacrifice, qu'on offrait joint à *strūes* (v. ce mot) ; *ferctum* (*fircutum codd.*) *genus libi dictum quod crebrius ad sacra ferebatur, nec sine strue, altero genere libi, quaē qui adferebant strufertari appellabantur*, P. F. 75, 17 ; et *strufertarios dicebant qui quaedam sacrificia ad arbores fulguritas faciebant, a ferto scilicet quodam sacrificii genere*, id. 377, 2.

Mot du vieux rituel agraire (Caton, Frères Arvales) que les Latins rattachaient à *ferō* (Festus, CGL V 628, 62 ; Isid., Or. 6, 19, 24). Cf. ombr. *āfertur* « adfertor » (v. plus haut, p. 229) et peut-être *flōri-fertum* (v. *flōs*) ; osq. *fertalis*, nominatif pluriel d'un adjectif que Buck traduit par : (*ceremonies*) *celebrated with sacrificial cakes*, v. Vetter, *Hdb.*, p. 75. Mais cette étymologie ne rend pas compte de la graphie *ferctum*, qui est aussi fréquente que *fertum* (v. Thes. s. u.) : faut-il admettre que le *c* de *ferctum* est artificiel, comme dans *arctus* ; mais d'où proviendrait-il (de *ferculum*?). L'explication par *ferō* n'est peut-être qu'une étymologie populaire ; la racine \**bher-* ne fournissant pas d'adjectif en *-to-*.

**ferueō, -ēs, feruui** (*ferbuī*), -ēre et *feruō, -is, feruēre* (archaïque ; cf. Quint. 1, 6, 7) : bouillir, être bouillant ou bouillonner. De là : être brûlant, brûler » (sens physique et moral), « éumer, fermenter » ; « s'agiter fiévreusement ». Mais *feruēns* ne s'emploie guère qu'au sens de « bouillant, brûlant ». La forme *feruō* semble la plus ancienne ; cf. *fulgō* et *fulgeō*, etc. Ancien, usuel. M. L. 3265 (*fervere*).

Dérivés et composés : *feruō*, -ōris m. : bouillonnement, chaleur, ardeur (sens physique et moral) ; *feruidus*, M. L. 3265 a, et *praeferuēs* (archaïque et post-classique) ; *conferueō* (Celse), *dē-* (Vitr.), *ef-* (Lucr.), *in-* (Caton), *per-* (Mela), *re-* (Cic.), *suf-* (Ps.-Ap.) ; *feruēscō, -is et con-, dē-, ef-, in-, re-feruēscō; feruēficiō, con-, dē-, ex-, in-, per-, suf-feruēfaciō*; *feruāra* =

φλεγμονή ; *effersūra* « inflammation » (Orib.). V. *frutum* et *fermentum, fretum*.

Le celtique a le même élément radical, au même sens dans irl. *berbaim* « je bous », gall. *berwi* « bouillir » ; gaulois à *Boro* à côté de *Borno* pour désigner une source bouillonnante. La racine se trouve hors de l'italien, avec et sans élargissement *-u-* et avec des sens plus ou moins proches de celui de « bouillonner ». Dans l'Avesta récent, *ava-barante* se dit des eaux qui dévalent, *uz-barante* des eaux qui jaillissent en bouillonnant ; véd. *bhurodīyah* « agité » se dit notamment de l'eau. Le thrace a *βρύτος* ; ḥ xpłθωνς olvōς (v. *defrūtum*) ; cf. alb. *brum* « levain » (cf. all. *Brot*, de \**brau-pa* « pain au levain ») ; lit. *bridūjūs* signifie « je me pousse avec violence » ; germanique : v. h. a. *briuwan* « brauen ». Cf. aussi att. *þrēw* (de \**þrēwFap*) et arm. *albev* « source » ; πόρρη, « je me soulève en bouillonnant », en face du présent intensif véd. *járburīti*, qui indique un mouvement rapide (v. Streitberg-Festgabe, p. 258 sqq.) ; et irl. *brenn-* « jaillir », avec le causatif *bruinnim* « je fais jaillir », v. irl. *topur* « source », irl. *tipra* (même sens). Le groupe germanique de got. *brinnan* « brûler » est plus loin pour le sens.

**ferula, -ae f.** : férule, plante à longue tige qui servait à donner des verges légères, d'où le sens de « fouet » ; cf. le gr. *váphnē*. Depuis Varron. M. L. 3263. V. h. a. *ferla*.

Dérivés : *feruleus, -āceus, -āris* (bas latin) ; *ferulō* = *oxylax*.

Cf. *feriō?* Isid., Or. 17, 9, 95, -a uocata a medulla. Nam illam Varro tradit esse ferulae medullam, quam ἀρχέλων Græci uocant. Nonnulli a feriendo ferulam dicunt. Peut-être étymologie populaire. Cf. *festūca* ?

**ferus, -a, -um** : sauvage (par opposition à *mānsus-tus*), farouche ; *fera f.* (scil. *bestia*) : bête sauvage. *Ferus* emprunte son comparatif et son superlatif au composé *ferōx*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3264 ; B. W. *fer*.

Dérivés et composés : *ferīnus* : de bête sauvage (-a cardō) ; *ferītās* ; *effērīs*, -ās, sur lequel a été relatif *effērīs*, d'où *effērītās* ; *perfērīs* (Varr.) ; \**ferūmen*, M. L. 3248 a. *ferōx* : est à *ferus* comme *atrōx* à *āter* (v. ce mot) ; *f. es* *saeuus* et *indomabilis*, *translatum a ferītate*, Non. 304, 36. S'emploie aussi au sens de « intraitable, orgueilleux » et « orgueilleux de, fier de » (avec ablatif).

Dérivés : *ferōcia, -cītās, -cīter* ; *ferōciō, -īs* (archaïque et postclassique, cf. *άγριαν*) ; *ferōculus* (familier) ; *praeferōz* (latin impérial). Une forme réduite *semīferō* est dans Vg., Ae. 8, 267 ; cf. *caprīfer*, *equīfer*, *ouīfer*, calques du gr. *άλφη*, *λιναρίς* ; v. Sommer, Rh. M. 56, 636 sqq. ; sur *ferīferus* « furens », v. N. Niedermann, Glotta 1, 265.

Il y a des correspondants, mais seulement avec la forme longue, provenant sans doute du nominatif de la forme athématique attestée par gr. θήρ (éol. φήρ), lit. žvēris « bête sauvage » (fait sur acc. sg. žvēri = θήρ ; on a v. lit. žvērū [gén. plur.]) ; v. pruss. *swirins* (acc. plur.) « bêtes sauvages » ; v. sl. *zoērti*. Ici lat. *f-* repose sur *gh* suivie de *w*. La forme latine est dérivée, sans correspondant exact, mais dont le caractère secondaire semble indiqué par l'absence de comparatif et de superlatif propre ; v. Pisani, Stud. ital. di filol. class., 1935, 306.

**fescennioe** : *uocabantur qui depellere fascinum credebantur*, P. F. 76, 16. Glose obscure à corriger en *fescennioe* (nom nominatif pluriel archaïque en -oe issu de -oi) et à rapprocher sans doute de celle-ci : *Fescennini uersus, qui canebantur in nuptiis, ex urbe Fescennina dicuntur, allati, siue ideo dici, quia fascinum putabantur arcere*, P. F. 76, 6. Cf. étr. *Fescenna* et le nom de la ville falsique *Fescennia*.

*fessus* : v. *fatis*.

**festīnō, -ās, -āul, -ātūm, -ārē** : « se hâter » et « hâter » (absolu et transitif) avec une idée de précipitation, d'après Caton, Or. 11, 4 ap. Fest. 268, 2, *aliud est properare, aliud festinare* : *qui unum quicquid mature transigui, is properat; qui multa incipit neque perficit, is festinat*. Mais la distinction est loin d'être toujours observée. Ancien, usuel de tout temps. Non roman.

*festīnus* : hâtif. Premier exemple dans Salluste ; appartiennent surtout à l'époque impériale.

*festīnīs, -ē?* : un exemple de Titinius, Com. 103, cité par Non. 482, 31, *haec res me facit festinem*. La forme pourrait être, toutefois, le subjonctif de *festīnō*, cf. Thes. s. u.

*festīnīs* adv. : en hâte (d'où le grammairien Virgile a tiré un simple *festīm*). Ancien, usuel. M. L. 2123 a ? — *festīnīs* semble supposer un substantif \**festīs* « hâte », cf. *raptīm*, d'où pourrait provenir *festīnūs*, comme *canīnus, marinūs* dérivent de *canīs, mare*, et *festīnūs*. Toutefois, étant donné l'antériorité de *festīnō* sur *festīnūs*, il est possible, comme l'enseigne le Servius auctus, Ae. 9, 486, que *festīnūs* soit un postverbal de *festīnō* (comme *anhēlus de anhēlo*, etc.), et le verbe pourrait provenir d'un substantif dérivé \**festīō*, \**festīnīs* (avec alternance *-i(n)-/i-n-* dans la flexion, comme en celtique et en osc-ombrien, cf. Buck, Osc. Umbr. Gr., § 181). — De *festīnō* : *festīnībundus, -biliter; festīnītō* (classique) ; *festīnānter* (id.) ; *festīnātīm* (archaïque) ; *festīnātor* (tardif) ; *festīnātia* (id.) ; *festīnātūs, -ūs* (id.) ; *festīnātās* (Gloss.) et *af, prae, refestīnātāre* (rares, archaïques ou tardifs).

On n'a pas d'autre rapprochement que celui qu'a proposé Osthoff, IF 5, 291 sqq., avec irl. *brass* « rapide, vif » et gall. *brys* « hâte ».

*festūs* : verte employé dans une formule augurale citée par Varr., L. L. 7, 8, *templum tescumque festo in sinistrum... templum tescumque festo dextrum*. Texte très incertain ; cf. Götz-Schoell et Kent, ad l., Fay. Am. Journ. Phil. 35, 253.

*festūca*, -ae f. (*festūcum* n., Itala) ; cf. fr. *fétu* en face d'it. *festuca*) : 1<sup>o</sup> brin de paille, fétu ; folle avoine ou coquiole ; 2<sup>o</sup> baguette (dite aussi *uindicta*) dont le lieur touchait la tête de l'esclave affranchi ; 3<sup>o</sup> mouton, masse pour enfourcer les pieux, hie pour aplatiser le sol (cf. fr. « demoiselle »), ainsi nommée par antiphrase. A ce sens se rattache *festūcō*, -ās (*sōlūm, terrām*, etc.). Ancien, usuel. M. L. 3268.

Dérivés : *festūcārius, festūcula*. Sans étymologie. Cf. *ferula* ?

*festūs* : v. *feria*.

*feteō* (*fæ-*) : v. *foeteō*.

*fētialis*, -is m. : fēcial, prêtre d'un collège de vingt

membres fondé par Tullus, suivant un rite emprunté aux Éques, d'après T.-L. 1, 32, 5. Le chef du collège s'appelait *pater patratus*. Les prêtres étaient vêtus de blanc et couronnés de verveine et chargés des rites qui précédait la déclaration de guerre ou la conclusion des traités de paix, etc. ; cf. Varr., L. L. 5, 86, *fētiales, quod fidei publicae inter populos praeerant; nam per hos fiebat ut iustum conciperetur bellum et inde desitum* (?). ut foedare fides pacis constitueretur, ex his mittebantur antequam conciperetur, qui res repeteret, et per hos etiam nunc fit foedus. Ancien terme du rituel, bien qu'attesté seulement depuis Cicéron et Varron.

La racine \**dhe-* (étudiée sous *faciō*) indique en indo-iranien une règle, une loi ; av. *dātm* « loi religieuse, loi », skr. *dharma* « loi, institution », et le grec a θεμα « statut, institution, loi », avec le pluriel θεματα. Il est donc possible qu'il y ait eu en italien un mot \**fētīdī* serait le dérivé (cf. aussi *fēstus*, *fēriae*?).

\**fē-, fētūs, -a, -um* : fécondé ; d'où au féminin « [femelle] pleine, grosse de » ; et par extension, comme *effētus*, « qui a mis bas » et « qui a cessé d'enfanter ». Colombe, 7, 3, 26, oppose *agiles* et *fētae* à *tardiores* et *grauidae*. Puis « fertile ». Synonyme poétique de *plēnūs*. — Le féminin *fēta* de la langue rustique désigne spécialement la « brebis » (cf. Vg., B. 1, 49), comme irl. *birū* désigne la « truie » (v. sous *fēro*) ; de là *fētūs* = *ouillus* en bas latin.

*fētūs, -ūs* m. : grossesse, portée, action de mettre bas ; et par métonymie « petit (d'un animal) », par opposition à *partus* ; cf. Paul., Sent. 2, 17, 7, *ex die emptionis et fetus pecorum et ancillarum partus ad empotentem pertinent* ; puis « fruits, productions de la terre » ; *fētūra* : temps de la gestation (*nunc appello feturam a conceptu ad partum*, Varr., R. 2, 1, 18), reproduction, etc. De là *fētūrō, -ās, -ātūs* (tardif).

*fētō, -ās* (latin impérial) : transitif et absolu : 1<sup>o</sup> faire des petits, pondre ; 2<sup>o</sup> féconder. *Fētō* est le dénominatif de *fētus* ou l'intensif d'un verbe \**fēō* non attesté, qui a dû disparaître par suite de la concurrence que lui faisait *fērō*, et aussi de son caractère monosyllabique. Composé : *superfētō*, trad. *ἐπωτῶ* (Plin.).

Autres dérivés et composés : *fētīfērīs*, -fīcūs, -fīcō ; *fētētūs* et *fētētūs* ; effētūs ; d'où *effētō, -ās* (bas latin) ; *confētūs* : *dicēbatur quae cum omni fētu adhibebatur ad sacrificium*, P. F. 50, 19. — Les langues romanes ont conservé *fēta*, M. L. 3269 ; *fētāre*, 3270 ; \**fētō*, 3272 (fr. *faon*, v. B. W. s. u.) ; *fētūs*, 3273.

V. *fēcūndus*.

**fiber** (feber ; cf. Varr., L. L. 5, 79, s. u. feber, et Schol. Verg. Bern. G. 1, 59, castor... Latinī febros dicunt ; une autre forme, sans doute celtique, *beber* (*biber*), est dans Prisc., GLK II 150, 13 ; dans Phèdre, App. I 28, 1 (133 Havet) Cod. Vaticanus ; Schol. Iuv. 12, 34 et les glosses, cf. fr. *bievre*, ital. *bevero*, M. L. 1012 et B. W. sous *castor*, -*brī* m. : castor.

Dérivé : *fibērīnus* (*bebrīnus*) ; cf. *Fibērīnus*, nom d'une rivière du Latium qui passe près d'Arpinum.

Mot à redoublement, signifiant littéralement « brun » (cf. lit. *bēras* « brun » et v. h. a. *bero* « ours »), qui a servi en indo-européen à désigner le « castor ». Le sens de « brun » est conservé dans skr. *babbhrūh*, dont on s'est servi pour désigner l' « ichneumon » (la mangouste). Le

redoulement est de la forme \**bhe-* dans v. pruss. *be-brus*, lit. *bēbras* et *bēbrus*, gaul. *bebrinus*, *Bebronna*, corn. *befer*; de la forme \**bho-* dans russe, tchèque, polonois *bobr*; de la forme \**bhe-* ou \**bho-* dans av. *bavrā-* (cf. skr. *bahvṛ̥h*); de la forme \**bhi-* dans gaul. *Bibrax* (cf., toutefois, Vendryes, MSL 13, 395), sl. *bibrū* (d'où serbe *dabar*). L'*e/i* de v. angl. *beofor*, v. h. a. *bibar*, v. isl. *biorr* est ambigu. Les deux formes lat. *fiber* et *feber* peuvent donc être anciennes l'une et l'autre; mais les formes en *i* et en *o* du slave peuvent être récentes, et le polonois *Bierba*, nom de rivière, atteste un ancien \**bebrū-* en slave. L'*u* du type skr. *bahvṛ̥h* est ancien, car on a des dérivés d'un élargissement *-u-*, v. h. a. *brūn* « brun », gr. φρύνος φρύνη « crapaud ». Mais, le plus souvent, le mot désignant le « castor » est un dérivé en *-o-*; tel est le cas en latin.

**fibra**, -ae f. : filament des racines, fibre, veine; dans la langue augurale : « division du foie, lobe », puis le « foie » lui-même et, par extension, « entrailles ». Ancien, usuel. M. L. 3277.

Étymologies diverses et douteuses chez les anciens ; Festus rapproche *fibra* de *fimbria*, P. F. 80, 4 : et *fibras* *iocinerum* et *fibrias uestimentorum dicimus*; Varro, de *fiber*, *feber* (v. ce mot), et Servius après lui explique *fibra* par *extremitatis*, G. 1, 120. Le sens premier a pu être « fente », cf. *fibras radicum*, Cic., Tusc. 3, 13, qui doit désigner l'endroit où la racine se divise pour donner naissance à d'autres racines; ce sens de « fente » est encore dans Pline 30, 33 praef. 1, *persequimur omnes eius [sc. telluris] fibras*. Ce sens suggérerait une parenté avec *findō*, cf. Cic., Diu. 1, 16, *quid fissum in extis, quid fibra valeat*; mais on ne voit pas le moyen de joindre les deux mots phonétiquement.

Sans étymologie claire. Cf. peut-être *filum?*

**fibula**, -ae f. : agrafe, broche; boucle, fermoir. Se dit proprement de toute pointe qu'on enfonce (cf. *figere*) dans un objet pour le maintenir. Ancien (Cat.), usuel. M. L. 3278 et 3276, *fibella*. Germanique : v. angl. *fibula*, *fibel*; celtique : irl. *sibul*.

Dérivés et composés : *fibula*, -as : agrafe; *fibulatio* : cheville, crampon; *fibulatōrius*, gr. φεύγοντος *λατόποιον* « partie du vêtement attachée sur l'épaule avec une agrafe »; *affibulō*, M. L. 257; *diff.*, M. L. 2668 (\**dis-*), *ex-*, *refibulō*; et surtout *infibulō*, -as : attacher avec une agrafe, infibuler; *suffibulum* : *uestimentum album, praetextum, quadrangulum, quod in capite Vestales sacrificantes habebant, idque fibula comprehendebatur*, P. F. 475, 4. Cf. Rich. s. u. V. *figō*.

**fidēula** : v. *ficus*.

**ficus**, -i et **fleus**, -īs f. (la déclinaison *ficus*, -ī semble la plus ancienne; *fica*, Orib.) : 1<sup>o</sup> « figuier » et « figue » (il n'y a pas de neutre pour désigner le fruit, alors que le grec a οὐκέται οὐκέται et οὐκόν) ; 2<sup>o</sup> fic (sorte d'ulcère, généralement à l'anus, ou *in locis urecundioribus*, Marc., Med. 7, 82), cf. gr. στύχον « sexe de la femme », et le sens obscène de l'ital. *fica*. Ancien (cf. *Ficus Ruminalis* et Plin. 15, 77), usuel. Panroman. M. L. 3281, et germanique : v. angl. *fic*, v. h. a. *fich*, etc.; celtique : irl. *fic*, *ficulda*, etc. V. aussi *carica* et *cottāna*.

Dérivés : *ficula* f. (Plt., S. 690); *ficarius* « vendeur

de figues »; *ficaria* : plant de figuiers, cf. M. L. 3278 a, *ficulnus*, -neus (formé sur *ficus* d'après *populus/pulnus*, etc.); et même, sans doute d'après *colurnus*, issu lui-même de *corulnus*, *ficurneus*, dans la *Mulomed*. Chiron, et chez Pelagonius ; v. Glotta II, 54; *ficatum* n. (sc. *icetur*) : d'abord terme de cuisine « filet garni de figues », cf. Hor., S. 2, 8, 88, *ficus pastum icetur anseris albae*, calque du gr. οὐκωτόν de même sens, puis, dans la langue populaire, simplement « foie » (cf. la substitution de *cerebellum*, autre terme de cuisine, à *cerebrum*), e. g. Gael. Aur., Sign. Dialect. Pass. 93, *ex icore, h. e. ficate, sanguis proictus*, et passé avec ce sens dans les langues romanes, où *ficatum* a remplacé *icetur*, M. L. 8494, *sykoton, fécatum, ficatum, ficatum* (v. Ernout, *Aspects*, p. 128, et B. W. s. u. *foie, figer*); *ficetum* n. : lieu planté de figuiers; *ficior*, *ficitās*, mots de Novius, cités par Nonius 109, 21 (cf. *olus/olitor, oluitās*, etc.); *ficatiō* (cf. *oluitās, agricultiō*, etc.); *ficōsus* : couvert de figs (Marl., Priap.); *ficēdula* f. [« bec-figue »], gr. οὐκα(λ)λης, M. L. 3279, formé comme *acr-*, *mon-*, *nit-*, *querug-ēdula*. Les anciens l'expliquaient comme formé de *fic + edul-*, adjetif de la racine de *edō* « manger », mais le degré long de la racine est sans autre exemple dans les adjectifs seconds termes de composés, et il n'y a là sans doute qu'une étymologie populaire; mais la formation est inexplicable. Cf. aussi P. F. 82, 26, *Ficolea* : *palus fculneus*, sans doute nom propre; cf. *Ficulea*, nom d'une ville de Sabine sur la via Nomentana près de Fidènes, d'où *Ficulensis* (*Ficolensis*), *Ficulēates*; *Ficeliae*, -ārum, nom d'une place sur le Quirinal; *Ficiana*, petite ville du Latium sur la route d'Ostie, cf. Fest. 298, 8, et *Mars Ficānus*; *ficeum malum*, M. L. 3279 a.

Le mot ne peut être emprunté au grec : la forme grecque οὐκον (et héb. תְּמַנָּה) n'expliquerait ni *f*, ni *i*. Mais la parenté manifeste avec le mot grec oblige à supposer un emprunt de l'une et l'autre langue à un groupe de langues parlées dans le bassin méditerranéen (cf. *cupressus, rosa, uīnum*). L'arm. բար « figue » doit être emprunté à un mot de même famille. Il s'agit du nom d'un fruit obtenu par culture dans la région méditerranéenne dès avant l'extension du grec et des langues italiennes.

**fidēlia**, -ae f. : *sarium uas ad usus plurimos*, Non. 543, 25 ; pot (en terre ou en verre), jarre, etc. Attesté depuis Plaute.

Le mot est donné pour étranger, on le voit. L'élément radical rappelle celui de gr. πίθος « jarre », ion. πίθανη (lac. πίθανα, chez Hésychius), sorte de réceptacle pour le vin, et de v. isl. *būða* « pot à lait ». Le forme att. πίθανη dont le rapport avec ion. πίθανη ne s'explique pas en grec, pose un problème. D'une langue à l'autre, les formes ne concordent pas; sans doute emprunt à une langue non indo-européenne. — Le sens de lat. *ficus* est tout autre.

**fidēs**, -īum f. pl. : ancien pluriel de même origine que gr. φίδες χορδαὶ μαρτυρικαῖ (Hes.) et φίδην d'où on a tiré, à l'époque classique, un singulier *fidēs*, *fidis* : cordes de la lyre; puis « lyre, cithare » (au lieu des termes propres *lyra*, *chelys*, *cithara*). De là : *fidicula* (*fidiculae*); *fidicen*, -īna, -īnius (*fīdūdus*); *fidicinō*, -īnius, -īndrius.

Sans doute emprunt à une langue non indo-européenne.

**fidēs**, -ī f. (et -ei, -ē; datif toujours dissyllabique à l'époque classique ou archaïque; le premier exemple de la scansion *fidēi* est dans Manilius) : forme à degré zéro de la racine \**bheidh-/bhidh-*, cf. *fidō* et gr. πείθω, πίστις. Ce nom en -ē est surprenant : on attendrait *fidēs*, comme *sēdēs*, *sēdīs* (cf. toutefois, *famēs*). Étant donné que *fidēs* sert de substantif à *crēdō*, le nom est peut-être une contamination de \**bhidh-* nom racine et de \**kred-dē* (v. *crēdō*), cf. Meillet, MSL 22, 215 sqq.) : 1<sup>o</sup> « foi, croyance », au sens religieux; cf. *prō diūm fidēm*, sens qui n'est conservé que dans quelques locutions toutes faites et qui reparait seulement à l'époque du christianisme, où la langue de l'Église se sert de *fidēs* pour traduire πίστις comme de *crēdō* pour traduire πίστις, cf. Isid., Diff. 1, 486, *fidēs st credulitas qua deum confitemur*; id., Or. 8, 2, 4, *fides est qua ueraciter creditus id quod nequaquam uidere ualemus*; 2<sup>o</sup> dans la langue du droit, où le mot a pris toute son extension, « engagement solennel, garantie donnée, serment »; d'où « bonne foi, loyauté, fidélité à la parole donnée », etc. : cf. *bona fidē* « sous bonne garantie »; *fidē dare, accipere*; Enn., A. 32, *accipe dague fidēm foedusque feri bene firmum*; *fidē(i) crēdere, committere, iubēre* (d'où sont sortis les composés tardifs *fidēcomitō*, *-commissum*, *-commissariūs*, *fidē(i)promittiō*, *promissor*, *fidētēbō* et *fidētēsor*, M. L. 3282 a ; cf. encore *fidēdōtor*), *in fidē esse, in fidēm alicuius se trādere, in fidēm suam tutēlanque recipere*, etc. La notion a été divinisée, d'où *Fidēs* « la Bonne Foi » (traduisant le gr. Θεοῦ), cf. Enn., Sc. V<sup>e</sup> 403, o *Fides alma apta pinnis t iusiurandum Iouis*; et le commentaire de Cic., Off. 3, 29, 104. Dans la langue de la rhétorique a servi à traduire πίστις. Le rapport entre *fidēs* et *foedus* était senti par les anciens, comme on le voit par le vers d'Ennius cité plus haut et par la glose de Festus, P. F. 74, 3, *foedus appellatum ab... quia in foedore interponatur fides*.

Dérivés : *fidēlis* = πίστης, équivalent de *fidus*, cf. Serv., Ae. 1, 113, *fidūm, fidēlem*. *Vtrunque nomen idem significat*, quoique le Servius auctus ajoute : *quamvis quidam uelint fidūm amicum, fidēlem seruum dici*. N'a de sens religieux que dans la langue de l'Église, e. g. Lact., Inst. 4, 13, 26, *qui credunt in eum [sc. deum] auocantur fidēles*. De *fidēlis* dérivent *fidēliās* et *fidēlīter*; et les contraires *infidēlis* (ancien, classique), -ītās, -īter. *Fidēs* et ses dérivés sont bien conservés dans les langues romanes, grâce sans doute à l'Église; cf. M. L. 3285, *fidēs*; 3283, *fidēlis*; 3284, *fidēliās*; et en celtique : brit. *fydd*, irl. *fidil*.

Composés : *perfidus* (cf. *periūrus*) « perfide », que l'on explique par *qui per fidēm decipit* (Plt. Mo. 500, *per fidēm deceptrū sum*), mais où *per-* peut marquer la déivation (v. *per*). Ancien, usuel et classique. De là *perfidia* f. (pluriel concret dans Plt.), avec son dérivé *perfidiōsus* (déjà dans Plt.), dont la création a été favorisée par l'existence de *malitiōsus, insidiōsus*. M. L. 6409.

V. *fidēs et crēdō*. Cf. Fraenkel, Rh. Mus. 71, 1916, 187-199; R. Heinze, Hermes 64, 140-166.

**Fidius** : v. *Dius* et *fidēs*.

**fidē** (les graphies avec *ei*, *feido*, *difeidens* qu'on lit sur les inscriptions datent d'une époque où *ei* et *i*

étaient confondus), -īs, *fīsus sum* (? Priscien, GLK II 420, 11 enseigne qu'il y a un parfait en -īs, \**fīstī*, sans exemple; dans la langue de l'Église, on trouve souvent *fidē*, *fidēre*, verbe d'état reconstruit sur *fīsus*, et les langues romanes attestent, en outre, \**fidāre* « confier », cf. M. L. 3282, B. W. sous *fīer* (et *confidāre*, M. L. 2134), dénominal transitif, bâti également sur *fīsus* et qui devait être usité dès l'époque chrétienne, comme le montre le dérivé *fidāmen* qu'on lit dans le Carm. ad Sen. 83 attribué parfois à Tertullien, *fidēre* : avoir confiance à ou en (complément au datif ou à l'ablatif), surtout au datif de la personne : *fidēre sibi*, comme ματεῖσθαι τούτῳ; dans la langue de l'Église, *fidēre in comme crēdere in*. Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *fidūs* : digne de foi, fidèle, M. L. 3287 (avec son contraire *infidūs*); à basse époque, synonyme de *fidēns*, cf. Thes. VI 706, 21; \**fidāre, fidēre, fidāmen*, v. plus haut; *fidūcia* f. : confiance; dérivé d'un adjectif formé comme *cadūcus*? *Fidūcia* est voisine de *audācia* par le sens, cf. Cic., Inu. 2, 163 et 165; et Non. 310, 19, *fidūcia est audācia*; Serv. auct., Ae. 2, 61. De la *fidūcio*, -ās et *in-*, *of fidūciāre* (bas latin); *fidūciāris*, *fidūciālēris*, termes de la langue du droit. *Fidūcia* est conservé en espagnol et portugais, cf. M. L. 3286; *fidentia* f. : mot de la langue philosophique de Cic., Inu. 2, 163, *fidentia est per quam magnis et honestis in rebus multum ipse animus in se fidūciā certa cum spe collocauit*; 165, *fidentiae contrarium est diffidentia... audacia non contrarium, sed appositum est ac propinquum*.

*fidustus* : v. *foedus*.

Les glosses ont aussi *fidunculus* : πιστός.

L'i bref de *fidius* dans *Dius fidius*, nom du dieu de la Bonne foi, rappelle la forme de *fidēs*, *fidēlis* (v. ces mots).

Composés de *fidēs* : *confidō*, -īsus sum : avoir confiance. Souvent avec une nuance péjorative (cf. *audāx*) sensible surtout dans *confidēns*, *confidēnter*, *confidētia*. *Confidēns* « qui a trop grande confiance en soi » a pris le sens de « audacieux, insolent, impudent », θαρσόλεος, cf. Cic., Tu. 3, 14, *qui fortis est, idem est fidēns, quoniam confidēns... in uitio ponitur*.

*prāfidēns*, -īter (rare, mais dans Cicéron). *foedus*, *erīs* : v. ce mot.

La racine est la même que celle de gr. πείθω « j'ai confiance, je me fie » (avec le factif actif πείθω « je persuade »), aor. ἐπέθω (chez Homère), part. πείθουσα. L'emploi de *fīsus sum* pour le perfectum concorde avec la flexion moyenne de πείθω. A part la concordance de πείθouσα et de *fidēs*, les thèmes appartenant aux deux racines ne concordent pas en grec et en latin. En italien même, il n'y a pas de concordance sûre : ombr. *combifiato* « nuntiāto, mandatō » est loin pour le sens et pour la forme (ce serait une forme à redoublement, du type de hom. πειθεῖν « persuader »). La racine a reçu en latin et en grec un large développement, alors qu'elle s'éliminait ailleurs. On rapproche le groupe de alb. *bē* « serment ». Pour expliquer le *b-* initial de got. *bidjan* « prier », en face de la racine i.e.-e. *gʷʰedh-* « prier » de gr. θεωρεῖν, πέθω, etc., on est tenté d'admettre l'influence d'un représentant germanique non attesté

de la racine \**bheidh-* « se fier, persuader »; mais c'est une pure hypothèse.

**fifeltarēs** : mot qui se trouve seulement dans la *lex uicana Furfensi*, CIL IX 3513, où il semble désigner des magistrats municipaux. Mot dialectal, non latin, d'origine et de sens obscurs, et dont la forme même est suspecte.

**figō** (et un ancien *fiuō*, P. F. 81, 23, *offuebant* « claudébant sérés », Gloss. Latin III, p. 153), *-is, fixi, fictum* (Varr., R. R. 3, 7, 4; Lucr. 3, 4), puis *fixum, -ere* : fixer, enficher; d'où « fixer » et « transpercer » (sens physique et moral). Ancien, technique, usuel. M. L. 3289. Sur l'inscription relative aux Bacchanales se trouve l'infinitif *figier*, remarquable pour l'orthographe — *i* indiquant un ancien *t*, et non la diptongue *ei* — et pour le sens : les consuls ordonnent, en parlant de la *tabula* contenant le texte, *utei eam figier* (être fixée avec des pointes; il s'agit d'une table de bronze) *ioubeatis ubei faciliumen gnoscer potisit*. L'adjectif *fixus* s'est spécialisé dans le sens de « fixé, qui tient bien », cf. M. L. 3337, et a fourni le dénominatif *\*fixare*, M. L. 3335 (cf. *adfixō, -ās*, CGL III 400, 6), d'où sans doute *\*fixicāre* à côté de *\*figicāre*, v. B. W. sous *ficher*, M. L. 3336 et 3290. *Fixio, fixor, fixoriūs* sont rares et tardifs; de même *fixus, -ās*; *fixūra* (Tert., Vulg.) : atteinte, blessure; marque de clous; *fixula?* V. aussi *fibula* (de *\*fibula?*).

Composés : *affigō* : enficher dans; et « accrocher à, attacher à », M. L. 259 (*adfixō*, v. plus haut); *cōfigō* : attacher au moyen de clous, transpercer, M. L. 2134 a, 9651; *confixō, -ōnis* (bas latin); *confixilis*; *dēfigō* : enficher, fixer de haut en bas, fixer; dans la langue religieuse devrait déclarer d'une manière inébranlable : *quae augur uitiosa, dira defixerū, irrata sunt*, Cic., Leg. 2, 8; dans la langue de la magie *dēfigere nōmen*, cf. Ov., Am. 3, 27, 9, *defixit nomina cera* « fixer un nom sur la cire ou sur une tablette de plomb pour l'envoyer, l'immobiliser [et l'empêcher de nuire] », d'où *dēfixiō*, souvent synonyme de *dēuōtiō*; *infīgō* : fixer, fixer dans, M. L. 4402; et 4401, *\*infīctare*; *offigō*, peut-être *offimentum*; *praefigō* : fixer en avant (classique); *refigō* : déclouer, desserrer, d'où : abolir, abroger (des lois); *suffigō* : fixer en dessous ou par derrière; *suffictus*, M. L. 8429.

L'etym. ombr. *fiktu* « *figitō* », *afiktu* « *affigitō* » s'accorde avec la forme de l'inscription des Bacchanales pour indiquer un ancien *t*, qui se retrouve dans lit. *dīgstu, dīgti* « pointer », *dīgūs* « pointu », en face de lit. *dēgiū, dēgti* « fixer, planter ». On n'a aucun autre rapprochement qui semble sûr. Le *u* de l'ancienne forme *fiuō* indiquerait une labiovélaire; *figō* serait une forme récente refaite sur *fiuō*. — Sur lat. *finis*, v. ce mot.

**figulus, figura** : v. *figō*.

**filius, -i m. (voc. *filī*)** : fils; **filia, -ae f. (dat. abl. pl. filiābus** pour éviter l'ambiguïté, cf. Charisius, GLK I 129, 13, *filiābus in testamento ob discrīmen sexus aut Plinius dici consuēsse*; 54, 10, *liberatibus filiabuſus, quod iurisperiti instituerunt, ambiguitatē secernendā gratia* : fille. Attestés à toutes les époques. Ont pris dans la langue de l'Église, et comme *frāter, soror*, un sens affectif; *filii*, à basse époque, dans la langue du droit et dans la langue commune, désigne, d'une manière générale, « les descendants », cf. Thes. VI 757, 62 sqq.; 758, 75; Blaise, *Dict. s. u. Panromans*. M. L. 3295, 3303. *Filius, filia* sont apparentés à *fēlāre*; cf. Plt., Ps. 442 s. u. *fēlō*; sur l'alternance, v. Meillet, *Introd.* 8, p. 169. Toutefois, le nom est indépendant du verbe et rien n'y rappelle plus dans l'usage le sens de nourrisson qui tente. C'est le nom du père, et non celui de la mère, au génitif, qui accompagne le patronymique pour le préciser. Le nom de la mère n'est ajouté que dans les tituli étrusques, e. g. CIL I<sup>a</sup> 2023, *C. Proenis Tūiae natis*, dans les désignations d'esclaves qui n'ont pas de père légal, et dans les tituli gaulois. La descendance par la mère n'existe pas légalement; l'indication des deux parents dans les noms propres est également fort rare, et *filius*, quel qu'en soit le sens premier, est en rapport avec *pater* beaucoup plus qu'avec *māter*. La société romaine est fondée sur le régime indo-européen du patriarcat, non du matrariat. V. Funck, ALLG VII 73 sqq.

Dérivés : *filiolus, -la*, diminutifs tendres et familiers, M. L. 3302; v. h. a. *fillōl*; *filiaſter, -tri*, synonyme de *prīuignos* « beau-fils », M. L. 3297; *filiaſtra*; et, dans la langue des Pères de l'Église, *filialis, filiālius, filiāliō*; *filietas* = *ύδρης*; *filisſum* = *τεχνονοῦα* (Cael. Aur.); cf. aussi M. L. 3296, *\*filianūs*.

L'italo-celtique a perdu les noms indo-européens du « fils » (got. *sūnus*, etc.) et de la « fille » (got. *dauhtar*, etc.). Ces noms ont été remplacés par des noms nouveaux, familiers, ou fabriqués. C'est ainsi que le nom celtique de la « fille » est *\*enigenā* « née dans [la famille] », irl. *ingen*, et le nom irlandais du « fils » est de la forme familiale *\*mágros* (irl. *mac*, gen. *magi* dans les inscriptions ogamiques); l'osco-ombrrien a *puklo* « fils », v. *puer*. Le lat. *filius* est de la famille de *fēcundus*, etc. (v. ce mot); il a passé du sens de « enfant qu'on élève » au sens de « fils » parce que le vieux nom avait disparu par suite de quelque interdiction et qu'il fallait le remplacer (cf. le groupe slave de *dēva* « jeune fille », *dētē* « enfant »). Le nom ne comporte pas de dérivés anciens. La formation féminine de *filiā* est toute secondaire. Sur l'emploi de (*g)nātus, (g)nāta* comme substituts de *filius*, *filia*, v. *nāscor*.

**filix, -icis f. (forme ancienne; le doublet *felix* est sans doute dû à une dissimilation des deux *i*, favorisée par l'étymologie populaire, qui rapprochait *filix* de *feliz*, *infeliz*, cf. Caper, GLK VII 106, 2; on lit aussi dans les manuscrits *filex*, cf. *carex*; et à basse époque apparaît une forme *filica* (refaite sur *filicula?*), cf. Thes. VI 759, 35 sqq.): fougère. Attesté depuis Virgile. Cf. M. L. 3294, *filex*; 3298, *\*filicaria*; B. W. s. u.**

Dérivés : *filicula* (*filicula*), cf. Plin. 26, 58, *poly-podi, quam nostri filiculam vocant*; Marcell., Med. 25, 37, *herba pteridis*, i. e. *filiculae, quae ratis gallice dicuntur*, etc.; *filicium* (*fel-*; *filectum*), M. L. 3300; *felicata patera dicta, quod ad felicis herbae speciem sit caecata*, P. F. 76, 14; *felices mali et nullius usus, a felice dicti*, id. 76, 21; *flicina* = *radiolus (-um)*; *fliceron* (*fel-*), Dioscor., déformation de θηλυττηρικός d'après *filix*, *felix*.

On n'a proposé de rapprochement qu'avec gaul. *belovorta*, v. h. a. *bilisa*, russe *belena*, dont le sens « justiciame » est tout autre.

**filtrum, -i n. : « lana coactilis » (Gl.), *filter, centones*; *fil[is]trus*: *fimbria*. Latinisation tardive d'un mot germanique, M. L. 3305; B. W. sous *feutre*.**

**filum, -i n. : fil** De là : fil de l'épée (Ennius), fil du discours; ligne, trait et particulièrement « trait du vîsage », *oris lineamentum* dit Non. 313, 16. De ce sens dérive celui de « forme », qui a dû s'employer d'abord dans la langue des artistes : *satis scitum filum mulieris* « un beau brin de femme », Plt., Mer. 755; *filum non malum*, Lucil. 816; cf. le sens de « ligne » en français. Toutefois, il est possible que *filum*, au sens de « forme », appartenne comme *figūra* à la racine de *figō* et qu'il y ait eu à l'origine deux mots différents. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3306.

Dérivés : *filo, -ās*, substitut populaire et tardif de *nēre*, cf. *neuerant*: *flauerunt* (Gloss.), qu'il a remplacé dans la langue romane, M. L. 3293, d'où *\*filandāria*, M. L. 3292 a; *filāmentum*; *filatūra*, M. L. 3293 a; *filātim*; cf. aussi *\*filacia*, M. L. 3292, et *afilō*, M. L. 260; *exfilō* (rare).

Le rapprochement avec lit. *gýsla* (zémaite *ginsla*), v. pruss. *-gīslo*, v. sl. *žila* « veine, tendon » et avec arm. *jl* « tendon » est séduisant; le *j* arménien suppose une aspiration initiale *\*gʷʰ-* comme lat. *ſ*. — Peut-être lat. *fūnis* a-t-il le même élément radical; v. ce mot. Cf. aussi *fibra*.

**fimbriae, -ārum f. pl.** (le singulier n'apparaît qu'à très basse époque) : franges d'un vêtement. Désigne aussi les tresses d'une chevelure, les radicelles du poirreau. Attesté depuis Varron, Cicéron, usuel. M. L. 3308; B. W. sous *frange*.

Dérivé *fimbriātus*.

Il a été proposé des hypothèses diverses; aucune ne s'impose. Un mot de ce genre a chance d'être emprunté. Cf. *fibra*.

**filum, -i m. et *finum, -i n.*** (les grammairiens le donnent comme masculin et sans pluriel, cf. v. fr. *fiers*; mais le neutre est aussi employé, sans doute sous l'influence de *stercus*; dans bien des cas, le genre ne peut être discerné) : fumier (*stercus quod a uentre purgatur; stercus animalium*; etc.). Ancien, usuel. Souvent joint à *stercus*, dont il est synonyme et qui a influé sur le genre et sur la flexion; cf. M. L. 3311, *finus et femius, -oris*, d'où M. L. 3310, *\*finorārū* (à côté de *\*fimāre*, M. L. 3307); M. L. 3310 a, *\*finorārū*.

Dérivé : *finētūm, -i*, et *\*fimīta, \*femīta*, M. L. 3309.

Le fr. *fumier* suppose aussi *\*finārium*, M. L. 3307 a. Influencé, comme fr. *fumer* (une terre), par *fūmus*, en raison de la fumée qui s'échappe du fumier en fermentation. V. B. W. sous *fumer, fumier* et *fiente*.

Aucun rapprochement sûr. Cf. peut-être *suffiō* et *foetō, foetēō* (avec alternance *ae/i* comme dans *aemulus, imitor?*).

**findō, -is, fidi, fissum, findere** (parfait très rare : trois exemples, en dehors des grammairiens, Cels. 8, 4, 6; Ann. 18, 8, 12; Not. Tir. 74, 85; la forme est, du reste, anomale; car un perfectum radical est en principe caractérisé soit par une alternance vocalique, soit par le redoublement; peut-être ancienne forme à redoublément, *\*fidī*, remplacée par une forme simple tirée des composés) : fendre. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 3312.

**fidus, -a, -um** : second terme de composé, dans *bi-fidus* = δισχιθής, *tri-fidus*, etc. Le neutre de *fissus*, *fissum* est substantivé dès Plaute avec le sens de « fente »; Cicéron dit *fissum icorū*, N. D. 3, 14, et Celse *ani fissa fesse*, cf. M. L. 3329; B. W. *fesse et fesser*.

Dérivés en *fiss-* : *fissō* f. (rare); *fissilis*, M. L. 3327; *fissūra*, M. L. 3330; *fissōrius, -a*, M. L. 3328; *fissicō*, -ās, terme de la langue augurale « découper les entrailles » (cf. *fissum icorū*, plus haut); *fissipes* (Austral.) traduisant σχύζοντος. Le fr. *fente* suppose un participe *\*finditus*.

Composés : *confindō* (un exemple dans Paneg. Mess. 173); *diffindō* « faire éclater en fendant »; spécialement, dans la langue religieuse ou juridique, *diffindere diem (dē ōmine)* « séparer en deux », d'où « faire remettre » une affaire (*differe*), cf. fr. *disjoindre*; *effindō* (ec-), très rare, un exemple de Manilius, et *\*exfindicāre*, M. L. 3007; *infindō* : fendre en enfonçant (Vg., Val. Flacc., Dig.); *perfindō* (Prisc.); *\*refindicula*, M. L. 7154.

Racine bien attestée en sanskrit et en germanique. En sanskrit comme en latin, le présent est à nasale inflexie : *bhinādī* « je fends »; le passage à la forme thématique s'explique bien en partant du pluriel *fin-dunt*, cf. skr. *bhindānti* « ils fendent », du participe présent, etc. La forme en *-to*, *fissus*, est du même type que skr. *bhinnāh* (et *bhītam* « morceau »). En germanique, la formation du présent thématique got. *beitā* est normale; le verbe y a un sens limité : « je mords », all. *beissen*. Gr. πτρός « souche, pièce de bois » peut reposer sur *\*bhīd-tro-*, comme l'a vu F. de Saussure; d'autre part, le sens de gr. φέδωμαι « j'épargne » peut s'expliquer par l'idée de « se séparer »; mais ce sont de simples possibilités.

**figō, -is, fixi, fictum** (*finctus* à basse époque, cf. Thes. VI 770, 47 sqq., et fr. *feint*, etc.), -ere : proprement « modeler dans l'argile », cf. *figulus* « potier », *ficitilis* « modelé dans l'argile », -ia *uāsa*, etc., et substantif *ficulna* n. pl. « vaisselle d'argile »; puis « façonneur dans toute matière plastique, façonneur la pâte », cf. *ficō* « pâtissier » et « sculpteur »; *factores dicti* *figendis libis*, Varr., L. L. 7, 44, cf. Enn., A. 121; et *factores dictūt qui imaginēt uel signa ex aere uel cera faciunt*, Serv., Ae. 8, 634; *figūra f.* : Varr., L. L. 6, 78, *fictor cum dicit fingo, figuram imponit*; Isid., Diff. 1, 528, *figura est cum impressione formae alicuius imago exprimitur, ueluti si in cera ex anulo effigiem sumat, aut si figurā in argillam manū uoluntate aliquem exprimit, et fingendo figuram faciat*. Puis par extension : « façonneur » (d'une manière générale, sens physique et moral), d'où « presser, toucher », Ov., F. 5, 409, *saepe manus aegras manibus fingebat amicos*, et Hér. 20, 137; « reproduire les traits de, représenter »; et « imaginer, feindre, inventer »; sens particulièrement fréquent dans l'adjectif *fictus*, et qui s'est maintenu dans les langues romanes, cf. fr. *feindre*, M. L. 3313; B. W. s. u. Usité de tout temps.

Nombreux dérivés en *fig-* et en *fact-* : *figulus* m. (et tardifs *figlus*; *figel*, dialectal comme *famel* = *famulus*, « potier »); *fig(u)linus* (*fig(i)linus*) adj., d'où *fig(u)lina* (ars f.); *fig(u)linum* (*opus*) n.; *figulāris* (archaïque); *figulō, -ās* (tardif) et ses dérivés, M. L. 3290 a. *Figulus* est un cognomen fréquent dans les gentes *Marcia* et *Nigidia*.

*figmen* (rare et tardif), *figmentum* (tardif, appartient surtout à la langue de l'Église, où il traduit *πλάσμα, στήλη, πολημα, τὰ γυντά, πόλης, etc.*) : représentation figurée, statue, etc. ; *imagination* (sens concret), fable, invention.

*figūra* (formé avec le suffixe *-ūra* directement sur la racine, et non dérivé du supin comme les autres noms du même type) : proprement « plastique »; d'où figure donnée à une chose, configuration, figure ; souvent joint à *spécies*, à *forma, habitus*, etc. Lucrèce et Cicéron emploient *fōrmāe (-māi)* *figūra* « la configuration du moulé » ; au sens concret *figūra* traduit le gr. *σχῆμα* en mathématique ou en rhétorique ; sert à rendre aussi *εἰδῶλον*. Emprunt savant : irl. *figor*. Dénominatif : *figūrō, -ās* « façonner, donner figure » qui traduit *σχηματίζω*, cf. Quint. 9, 1, 13, *oratio ἐσχηματισθέντη i. e. figurata* par opposition à *ἀρχηγότως figuris carens*, et qui a donné de nombreux dérivés : *figūrātiō, figūrātiūs*, etc., tous de l'époque impériale, et des composés : *affigūrō; cōfigūrō; cōfigūrātiō; dēfigūrō*, rare et tardif, M. L. 2518 a; *exfigūrō; præfigūrō, -ratiō; refigūrō; trānsfigūrō* (= *μεταπλάσω, μεταμορφώω*), *trānsfigūrātiō*, également tardifs.

Autres dérivés : *figūrāliś, -lūās, -līer* (tardifs).

*-figiēs* : conservé dans *effigies*, v. plus bas.

*flūm* : forme (?). V. ce mot.

*fictilis*; *fictor* : v. plus haut (*finctor*, CGL III 201, 11); *fictrix* (Cic.); *fictio* : formation, création; *fictiō nōminis* = *ἐργατοτοπία*; *f. persōnārum* = *πρωτοτοπία*; en particulier dans la langue de la rhétorique « supposition, fiction »; à *fictiōne* = *καθ' ὑπόθεσιν*; terme de droit *fictiō legis*. Le nom n'apparaît pas avant l'époque impériale; surtout fréquent chez Quintilien, qui l'a peut-être inventé, cf. Inst. Or. 6, 3, 61; *ficticius* : inventé, feint (cf. *facticus*), frelaté : *oleum, uīnum ficticiūm* (époque impériale); *f(n)ictiōsus*; *fictōria* (*ars*) (tardif).

Composés : *affingō* : imaginer en outre, ajouter en inventant, attribuer (faussement); sur lequel Aulu-Gelle a fait *affigūrō; confingō*: imaginer ensemble, ou concerter; inventer de toutes pièces; *dēfingō* : façonnier (rare), M. L. 2519; *dīfingō* : transformer, refaire; *effingō* : 1° faire disparaître, d'où « essuyer », Cat., Agr. 67, 2, *fiscina spongia effingant*; Cic., Sest. 35, *e foro spongiis effingi sanguinem*; 2° *fungendo exprimere, exquidateō*, reproduire, représenter en relief; d'où *effigies* (-*gia*, archaïque) : portrait, image (généralement en relief), effigie, et *effigō, -ās* (depuis Apul.); *in-* (M. L. 4402 a); *per-, re-, trānsfigō*, rares et tardifs (en partie d'après le gr. *ἐκ-, μεταπλάσω*), qui sont doublés par les composés de *figūrō*.

La racine i.-e. *\*dheig̃-h-* fournissait un présent radical athénien dont le véd. *dēhmi* « je lute, je fixe par du mortier ; conserve la forme ancienne, et dont got. *dīgands* « *πλάσμα* » est une trace. La racine avait deux aspirées, comme on le voit, outre la forme germanique, par osq. *feihūss* « mûros » et par la comparaison de gr. *τεῖχος, τοῖχος* « mur, rempart, paroi ». Le g latin s'explique dans *figō* par l'*u* qui précède, dans *figūra* par l'*u* qui suit (cf. *liguria*); osq. *feihūss* résulte de la contamination de *\*dheig̃-hes-* et de *\*dhoig̃-ho-* (cf. les formes grecques *τεῖχος, τοῖχος, οὐ*). Le présent *figō* est du type à nasale infixée, comme *pingō, sindō*; le

latin n'ayant hérité d'aucun *perfectum*, il a été fait une forme *finxi* toute nouvelle; l'osque a une forme à redoublé *fīxīs* (« finixerit »), le falisque a *fīxīd* (« finxit », cf. *fejacid* en face de *fēci*), v. Vetter, *Hdb.*, p. 43; Lejeune, Fest. Sommer, p. 145 sqq. La gutturale finale était une prépalatale : l'*Avesta* a *-daēzayēiti* « il entasse », *pairi-daēza* « enclos » (mot que les Grecs ont hellénisé en *παράδειος*), et le vieux perse *dīdā* « mur, enceinte ». Le thème latin de type *\*dhīnghe/o-* semble se retrouver dans une partie au moins des formes de l'irlandais : *com-od-ding* « bâtrir » (*cunugim* « je bâts »), v. Pedersen, *Vergl. Gr. d. kelt. Spr.* II, p. 505 sqq. Le sens propre de la racine est « façonner (de la terre) ». Ce travail de la terre aboutit à faire un *tas*, un mur de terre : arm. *dizanim* « ἐπεθόλουμα » (verbe radical, sûrement indigène, et non emprunté à l'Iranien), *dītas* « tas », ou de la poterie, ainsi got. *daigs* signifie « argile ». Le latin a développé surtout ce second sens, et l'osque offre le premier.

*finis*, -is (abl. *fini*, Lucr. 2, 978; Plt., Men. 859; Caton, Agr. 28, 2, 113, 2, mais Varro enseigne *fine*, Roman. ap. Charis., GLK I 122, 28; acc. pl. en -*eis*, CIL I 584, 3, 28, etc.) m. et f.; le masculin est sans doute plus ancien; le féminin est dû à l'analogie des autres thèmes en -i où les féminins dominent, cf. *jūni*: 1° borne (= *ὅρος*), limite d'un champ, d'un territoire, cf. *fīnitor* « arpenteur », *fīnitius (-timus)* « limitrophe »; *confīnia, -tōrum* n. pl. « confins »; Plt., Poe. 49, *regiones, limites, confīnia determinabo* : *ei rei ego finitor factus sum*. Il est difficile de dire ce que *finis* désignait primitivement (cf. Bücheler, R. M. 60, 219), mais le caractère matériel de *finis* n'est pas douteux; c'est souvent un arbre qui sert de *finis*, ainsi Varr., L. L. 7, 9, *in hoc templo faciūndo arbores constitui fines*; Agenn., Grom. p. 31, 24 Th., [arbores] *finium causa agricolae relinquunt*; CIL III, p. 944, *domus partem dimidiā... cum suis saepibus, saepimentis, finibus, aditus... h(abere) l(iceat)*; cf. aussi *facere finem* « mettre un terme »; proprement « placer une borne », cf. gr. *τέλος δὲ θρη Ζεὺς καλώς*, Soph. Trach. 26; 2° au pl. *finēs, -ium* « frontières d'un pays » et le pays limité par elles, cf. Cés., B. G. 1, 10, 5, *finēs Vocontiorum... peruenit*. Par extension « fin » (*τελεύτη*) et « but » (*τέλος*). C'est dans ce sens que l'emploi la langue philosophique pour traduire les termes grecs correspondants : *de finib⁹ bonorum et malorum*. Par contre, dans la langue de la grammaire et de la rhétorique, *fīnitius* traduit *ὅρον*, *infīnitius*, *δόριον* et *ἄπορον*. *Finis* à l'ablatif s'emploie avec la valeur de *tenus* « jusqu'à », et comme *tenus* peut être accompagné de l'ablatif (archaïque; cf. Plt., Men. 859, *senem osse fini dedolab... uiscera*; Caton, Agr. 28, 2, [arbores] *operito terra radicibus fini*), ou, plus fréquemment, du génitif : *fine inguinum ingredīuntur mare*, Sall., Hist. frg. 3, 38. La construction avec l'ablatif est évidemment la plus ancienne, qu'on y voie un ablatif véritable comme celui qui suit *tenus* et gr. *μέχρι* ou un instrumental : *osse fini* « avec l'os pour limite ». Cf. it. *fino a*.

Ancien, usuel; bien représenté dans les langues romanes, ainsi que *finiō*, M. L. 3314, 3315; et en celtique: irl. *finid*, britt. *fin*.

Dérivés : *finiālis* (tardif; surtout terme de gram-

maire traduisant *τέλος* et de philosophie traduisant *τέλος*, que Cicéron transcrit en grec sans oser le traduire, Fin. 3, 55, [bona] *ad illud ultimum pertinēta; sic enim appello quae τέλον dicuntur; nam hoc ipsum instituamus, ut placuit, pluribus uerbis dicere, quod uno non' poterimus, ut res intellegatur*; *finālitās*, *finītūm, -tūmus* (cf. *marītūm*): limitrophe, voisin; *finītūm, -ōrum*: les voisins; *finītima, -ōrum* n. pl. : les pays limitrophes.

*finiō, -is* : limiter, délimiter (= *ὅρις*, cf. Cic., Diu. 2, 92), borner (sens physique et moral); par suite « finir » (absolu et transitif) et « déterminer, définir ». — De là : *finitor*, *finītūs, finītūs, infīnitūs et infīnitī* (Cic., Fin. 7, 21 = *ἀπειρός*), *infīnitūs* (sc. *modus*), *infīnitūs, infīnitib⁹*, tous termes savants (irl. *infīnit*). Composés : *circumfiniō* : limiter tout autour; *confīniō* (un exemple d'Iréne glōsīs δρόμοι) : *defīniō* = *ὅρις* (= délimiter, définir, déterminer) « (sens physique et moral) ; *defīniō* = *ὅριος*, *defīniō* : délimiter, définir, déterminer (sens abstrait et concret); *confīniō* (uni à *comprobō*) et « affirmer »; *præfiniō* : délimiter par avance, fixer, régler.

Composés de *finis* : *adfinis* (*af-, ar-* d'après Prisc., GLK II 35, 4) : 1° -*es in agris uicini, siue consanguinei coniuncti*, P. F. 10, 15; cf. Modestin, Dig. 38, 10, 4, 3, *adfinēs sunt uiri et uxoris cognati, dicti ab eo quod duae cognationes, quae diuersae inter se sunt, per nuptias copulantur et alteri ad alterius cognitionis finem accedit...*; 2° qui participe à, complice. (généralement péjoratif a. *culpae, uitii*); *adfiniātūs, confīniātūs* (cf. *conterminus*); qui possède les mêmes frontières, limitrophe, *οὐν, δρ- ὁρος*; *confīne* n., sur le pluriel duquel ont été formés *confīniūs, -a, -um*, et *confīniūm* n., passé en gallois *cyffin*; *confīniātūs* -.

Aucun rapprochement sûr. Le rapprochement avec *figō* est possible si l'on admet que *finis* aurait indiqué une marque, sur un arbre par exemple, v. Tesnière, BSL 30, p. 176 sqq., sur les dénominations slaves; on partira de *\*fig-in-sis*. Simple hypothèse. M. V. Bertoldi, Mus. Helv. 1948, p. 69 sqq., rapproche *finis* et *fūnis* et y voit deux aspects d'un mot méditerranéen ; la limite d'un terrain ayant d'abord été marquée par une corde. Ce rapprochement, déjà indiqué par Isid., Or. 15, 14, 1, et repris par Bréal, MSL 15, 137, et Niedermann, Gl. 19, 7, ne va pas non plus sans difficultés.

*fīō* : v. *faciō*.

*fīscus*, -a, -um (*firmis*, Ital., d'après *fortis* ou d'après *infirmis*?): ferme (sens physique et moral comme gr. *βέλαιος*), d'où « solide, fort (souvent opposé à *imbēcillus*), durable ». Ancien, usuel. M. L. 3320. *L'i longa* qu'en trouve dans les inscriptions, CIL IV 175; VI 1248 et 5230, est contredit par les langues romaines, qui attestent *fīscus* (it. *fermo*, fr. *ferme*; cf. toutefois esp. *firme*). Le sens de *ferme*, qui s'est développé dans le v. fr. *ferm* et surtout dans *fermer* rappelle des emplois comme Ov., Rem. 623, *uolnus in antiquum reddit male firma cicatrix*; Tib. 1, 2, 6, *firma ianua* (cf. Thes. VI 815, 21 sqq.); Ov., Pont. 1, 2, 24, *firma sera*. V. J. Fahrnschon, *Firmus. Gesch. d. Bedeutungen dieses Wortes*, Munich, 1938; B. W. sous fermer.

Dérivés : *firmiter*; *firmātūs* f. : fermeté, solidité, autorité (trad. *ἀσφαλεία*), M. L. 3319, v. fr. ferté; *firmātūdō* f. (même sens que *firmātūs*, mais plus rare, tombe en désuétude après Tacite); *firmō, -ās* : affirmer, for-

tifier; affirmer, confirmer, M. L. 3318 (a supplié en français le verbe *clore*), a fourni le v. angl. *firmian*; *firmātō*, -*tiō* (rares et tous deux d'époque impériale); *firmāmēn* (très rare et poétique, Ov., Sén. trag.) et *firmāmentum* : appui, renfort; terme de rhétorique « démonstration, argumentation » (cf. *confirmātiō*); dans la l. de l'Église traduit *στρέπερα* « firmament » (d'où irl. *firmaint*, britt. *ffurfafen*). Cf. peut-être aussi les noms propres *Fermus* et *Hirmio* (falisque); *affirmō, -ās* = *διαβεβαῖω*, affirmer. Seul le sens abstrait est attesté; le Thesaurus n'a que deux exemples de *affirmāre* au sens concret « affirmer », et tous deux d'Apulée; M. L. 260 a. De là, dans la langue de la rhétorique, *affirmātō* (= *διαβεβαῖωσις*); *affirmātūs* (contraires de *negātiō, negātiūs*), et, dans la langue du droit, *affirmātor*; *circumfirmō* (Col. c. uitēm); *firmō*: consolider, fortifier, affirmer (sens abstrait et concret); confirmer (uni à *comprobō*) et « affirmer »; *praefiniō*: délimiter par avance, fixer, régler.

Le rapprochement de *firmus* avec le groupe de skr. *dhāryāt* (il tient) (v. sous *fer(r)ūmēn* et *frētūs*) est d'autant plus séduisant que le sanskrit a des mots importants à suffixe en -m- : *dhārma* et *dhārākā* « chose posée, loi ». On peut aussi penser au groupe de lit. *dīržī* « se durcir ». Dans les deux hypothèses, l'i n'est pas expliquée; s'il n'est pas dialectal (cf. *stircus* à Lucré, en face de *stercus*, et, à Préneste, *Mirqurios*), il s'agit d'un vocalisme « populaire ».

*fīscus*, -i-m. : panier ou corbeille d'osier, employé surtout dans le pressage du raisin ou des olives (cf. *fīscina*, *fīscella* « moule à fromage blanc », *fīscellus*, P. F. 80, 2, *fīscella casei mollis appetitor, ut catillones catillorum ligurritores*); puis « corbeille à serrer l'argent »; de là, sous l'Empire, « partie du revenu de l'État destinée à l'entretien du prince », par opposition à sa fortune personnelle (*rēs priuato principis, ratiō Caesaris*) et au trésor de l'État (*aerarium*). Cf. Pseud. Ascon., Verr. 212, 9 Stangl, *fīsci*, *fīscina*, *fīscella spartea sunt utensilia ad maioris summae pecunias capiendas*. *Vnde, quia maior summa est pecuniae publicae quam priuatae, ut pro censu priuato, *aerarium* dicitur pro loculis et arca thesauri, pro sacello *fīscus**. *Inde « fīscus » pecunia publica, et « confīscare » dici solet*. Ancien : Plt. (*fīscina*) et Caton (*fīscella*), Lucil. (*fīscus*). Le sens de « corbeille » (à olives, à fromages) s'est conservé dans les langues romaines, surtout dans les dialectes italiens; cf. M. L. 3326, *fīscus*; 3324, *fīscina*; 3323, *fīscella*; 3325, *\*fīscula* (cf. *fīsc(u)lum* dans Isid., Or. 20, 14, 13). Sur une confusion entre *fīscina* et *pīscina*, v. Keller, *Lat. Volksetym.*, 44. Composé : *suffīscus*; — *fīllīculus testūm arietinorū, quo uestebantur pro marsupio, a fīsci similitudine dictus*, P. F. 403, 11.

Au sens de *fiscus* « trésor impérial » se rattachent *fiscalis* (-lia n. pl. « tributa »), *fiscarius* et *confiscō*, -ās, dont a été tiré *fisco* (Lex Sal.).

On a rapproché *fidelia*, qui se laisse expliquer par \**fides-l-* ; on poserait \**fid-s-co*. Mais les sens divergent trop. Terme technique, sans doute emprunté.

*fissa* : v. *findo*.

*fistula*, -ae f. : conduit, tuyau, canal ; puis « chalumeau, flûte » (= σύριγξ) ; dans la langue médicale, « fistule », peut-être à l'imitation du grec ; cf. Cass., Fel. 20, *fistulas Graeci syringas appellant et sunt ulcera pendiginoſa et intrinſecus callosa neque in cisticarem uenientia*. Ancien, technique. M. L. 3332. Diminutif : *fistella* (Pélagon.), M. L. 3331.

Dérivés : *fistulatus*, M. L. 3334 ; *fistularis* ; *fistulōsus* ; *fistulō*, -ās (*fistulor*) = οὐρός, ital. *fischiare*, M. L. 3333 ; *fistulātor* ; *fistulēscō* (Fulg.).

Cf. peut-être les noms propres osques : *Fistelū* « Fistelā », *Fistelus* « Fisteli ».

Aucun rapprochement net. Terme technique.

*fitilla*, -ae f. : sorte de gâteau usité dans les sacrifices. Sans doute terme rituel d'origine dialectale, pour \**fictilla* ; cf. Ernout, Élém. Dial. s. u. L'ombrien à *fikla* « *fitillam* ».

*fluo* : v. *figō*.

*flaccus*, -a, -um : pendant, mou, flasque. Surnom fréquent ; par exemple du poète Horace ; osq. Flakis. Se dit, entre autres, des oreilles, cf. *auriflaccus*, CGL III 330, 46. Attesté depuis Varron. Rare, populaire ; M. L. 3343, it. *flacco*. V. B. W sous *flaque*, *flasque*.

Dérivés : *flaceō*, -ēs ; *flaccēscō*, -is ; *con-flaccēscō* ; *flaccidus*, M. L. 3342 (v. fr. *flaſtre*, d'où *flétrir*) ; *flaccor* m. (tardif) ; peut-être *flacculum* (-lus?), mot de sens obscur, cf. Thes. s. u. ; *Flaccilla* (Martial, etc.).

*flaccus* à la géménée caractéristique des adjectifs marquant une disformité physique : cf. *broccus*, *lippus*, etc., et le vocalisme populaire a. Si *ml-* peut aboutir à lat. *fl-*, on rapprocherait gr. dor. βλάχος (βλάχος) « mou, paresseux, sot et le groupe de irl. *mláith* (d'où *bláith*) « tendre, mou », skr. *mláthā*, av. *mrātō* « amollir par le tannage » et, de plus, gr. βλάχηρός « faible », plus loin, gr. μαλαχός, etc. Etymologie séduisante, mais douteuse.

*fladō*, -ōnis m. : flan, sorte de gâteau. Mot germanique qu'on lit dans Venantius Fortunatus, Vita Radeg. 15, 35. M. L. 3444.

*flagitō*, -ās, -āui, -ātum, -āre : acriter interpellare, Isid., Diff. 1, 230 ; cum clamore et pertinacia petere, Dif. fer. ed. Beck 58, 25.

Dérivés et composés : *flagitātor*, cf. Plt., Mo. 768, sol... quasi *flagitātor astat usque ad ostium* ; *flagitatiō*, dif., ef., *reflagitō* (Catul. d'après *repetō*).

*flagitiūm*, -i n. : charivari fait à la porte de quelqu'un pour protester contre sa conduite, réclamation bruyante et scandaleuse, scandale ; cf. Plt., Mer. 417, neque... quicquam euuenit nostris foribus flagitiū ; Ps. 556, si non dabis, clamore magno et multo flagitabere (cf. *conuictum*) ; et, par extension, l'action elle-même qui provoque le scandale, « chose scandaleuse, honte » (sens concret ; cf. *flagitiūtus*, qui se dit des *pathici* ; v. Thes. VI 841, 49 ;

843, 67), « faute » (sens fréquent dans la langue militaire v. Donat ad Ter. Eu. 382). Cf. Usener, Rh. Mus. 56 (1901) 5 sqq. ; M. Reichenbecher, *De uocum quae sunt scelerum flagitiū, facinus apud priscos scriptores usu*, Iéna, 1913. — Ancien, usuel ; *flagitiōs* : scandaleux, honteux, déshonorant et déshonoré (non attesté avant Cicéron). Peut-être dérivé directement de *flagitō* comme *gaudium de gaudeō, iurgium de iurgo* ; *flagitō* est un fréquentatif intensif ; tous deux ramènent à une forme \**flāg-* « faire du bruit » de \**bhlāg-*, qui est peut-être en alternance avec \**bhlāg-* qu'on a dans *flagrum*, *flagellum*.

Comme gr. φλότερος « bruit sourd », appartient à un groupe mal déterminable de mots expressifs (cf. *fleo* et plus loin, *plangō*).

*flagrō*, -ās, -āui (*flagrātus sum*, cf. CGL II 72, 29) ; -ātum, -āre : flamber, être en flammes (*flagrat ignis*) ; être enflammé (sens propre et figuré) : *flagrant oculi flagrare irā* ; brûler (de ou pour). On trouve dans le cod. Justinien 1, 2, 53 (54), 1 et 9, 13, 1, 1 (an 533) l'expression *flagrante criminē*. Ancien, usuel, classique. Conservé partiellement en roman, cf. M. L. 3348 et 3348 a, \**flagror*. Souvent confondu avec *fragrāre* dans les manuscrits ou dissimilé en *fraglāre*, cf. Thes. VI 846 l. 30 sqq.

Dérivés et composés : *flagranter*, *flagrantia* f. ; *flagrō* : être embrasé ; s'enflammer, brûler, se consumer (*incendio conflagrare*) ; *conflagrātus* : consumé, d'où un à tire à basse époque *conflagrare transitū* ; *conflagratiō* ; *deflagrō* : 1<sup>e</sup> détruire par l'incendie, 2<sup>e</sup> s'éteindre (= *dēferuēscō*), cesser de brûler (T. L. Tac.) ; *deflagratiō*. Tardifs : *circum*, *in*-*flagrō*.

V. sous *fulgō*. Le sens de *flagius* épithète de Jupiter dans osq. Iuveī Flagiū est contesté ; v. Vetter, Hdb., p. 85.

*flagrum*, -i n. : sorte de fouet, ou plutôt de martinet, composé de plusieurs lanières garnies de boutons de métal ou d'os et qui donnait des coups pesants plutôt qu'il ne cinglait ; de là *pinsetur flagro*, Plt., Mer. 416. *Flagrum* a tendu à être remplacé de bonne heure par son diminutif *flagellum* (*fragillum* dans l'Appendix Probi, cf. W. A. Baehrens, p. 68), qui désigne un fouet plus léger, cinglant et coupant : *sectus flagellis*, dit Hor., Epop. 4, 11. *Flagellūm* désigne toute espèce d'objet semblable au fouet ; le sens de « *flāu* » est attesté par St Jérôme, Is. 28, 33, p. 385, *gith et cynamum uirga excutiantur et baculo quae uulgo flagella dicuntur*. Ancien, usuel. M. L. 3346-3347. V. h. a. *flegil*, etc., « *Flegel* ; celtique : iirl. *srogell*, britt. *flangell*, *frewyll*, gr. mod. φραγέλλων.

Dérivés : *flagriō*, -ōnis (l. *flagrōt*), nom donné aux esclaves ; formation de type populaire comme *uerberō* ; *flagrātō* : -es *dicebantur genus hominum, quod mercede flagris caedebantur*, P. F. 79, 9. Composés : *flagrifer* (Auson.) ; *flagritrābō*, hybride formé par Plt., Ps. 137, de *flagrum* et *trōbō* ; cf. *ulmi-triba*, *ferribāz*. Il n'y a pas de verbe *flagrō* donner du fouet, (malgré *flagrātō*), sans doute à cause de l'homonymie de *flagrō* « flamber », à laquelle semble penser Plt., Am. 1030, *quem... faciam feruentem* (synonyme de *fragrātem*) *flagris* ; *flagellō*, -ās (depuis Ov.) ; *flagellō*-ōnis (Gloss.) ; *flagellātō* (tardif), etc. V. B. W. sous *feler*.

On ne rapproche que v. isl. *blaka* et *blakra* « frapper de côté et d'autre ». Terme technique, de formation expressive, comme *flāgiō*, *plangō*, etc. Sans rapport avec *flagrō* ; l'homonymie est secondaire.

*flamen*, -inis m. : flamme, titre donné au prêtre attaché au culte d'une divinité particulière, f. *Dialis*, *Fūrīalis*, *Martialis*, *Volcānalis*, etc., cf. Varr., L. I. 5, 84 ; 7, 45. Le *flamen* est distinct du *pontifex* et de *l'antistes*. Il est caractérisé par l'apex de laine qui surmonte son bonnet ; aussi les Latins, faute de mieux, dérivaient-ils son nom de *flāmen*, cf. Varr., L. I. 5, 84, et Thes. VI 849, 21 sqq. Usité de tout temps. La forme du mot contraste avec le genre, comme dans *augur* ; cf., toutefois, *rouvij*. Certains ont supposé l'existence de \**flāmō*, qu'ils tirent de *flāmōniū*, -i « dignité de flamme. », cf. *stāmen* et *stāmōn*, mais *flāmōniū* peut être issu par haplographie de \**flāmīmōniū* (cf. pour le suffixe *caeri-mōniā*, -niūm) ; du reste, les dérivés de *flāmen* sont en *flāmin* : *flāminica* : femme du *flamen* Diālis et prêtresse de Junon ; *flāminius* « du flamme », *flāminātis*, *flāmī-nātus*, *flāminicus*, etc. Cf. les noms propres *Flāminius*, *Flāminīnus*.

On ne peut donner une étymologie sûre. On rapproche souvent le v. isl. *blōta* « sacrifier », *blōt* « sacrifice », got. *blōtan* « honorer ». D'autre part, on ne saurait tenir pour exclu le rapprochement souvent fait avec le terme religieux skr. *brahma* indiquant la « prière », *brahmā* « prêtre », quoique l'a latin fasse quelque difficulté et que l'a de *brahmā* puisse être ancien ; mais le rapprochement de ces mots sanskrits avec v. isl. *bragr* « poésie » qu'a proposé Osthoff est loin de s'imposer. Ce qui engage à ne pas abandonner le rapprochement séduisant de *flāmen* avec skr. *brahmā*-m., *brāhma*-n., c'est la concordance fréquente des termes religieux entre l'italo-celtique et l'indo-iranien. V. Dumézil, *Flamen-brāhma*, 1935.

*flamma*, -ae f. : flamme (sens propre et figuré). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 3350. V. b. all. *Flamma*, britt. *flamm*.

Dérivés : *flammula* : 1<sup>e</sup> petite flamme ; 2<sup>e</sup> flamme, bannière, ainsi nommée de sa couleur jaune (I. yd. mag. 1, 8) ou de sa forme, M. L. 3353 ; *flammēus* : de flamme, enflammé ; couleur de flamme (épithète de diverses fleurs, *phloz*, pensée, cf. φλότυνος) ; *flammēum* n. : voile jaune de flamme que portaient l'uxor *flāmī-Diālis* et toute mariée le jour de ses noces : *flammeo amicitur nu'ens omnis boni causa, quod eo assidue uebatu flaminica*, i. e. *flaminis uxor, cui non licebat facere diuortu*, P. F. 79, 23 ; de *flameolus*, *flammeolūm* ; *flammeāriūs*, -i : -i *infectorē flammēi coloris*, P. F. 79, 19 ; *flammō*, -ās : transitif et absolu, sens propre et figuré, « enflammer » et « flamber », M. L. 3352 ; *flamīnus* sans doute antérieur à *flammō* ; *flamībundus*, M. L. 3354 ; *flamīscō*, -is : s'enflammer ; *flamīnidus* (Apul., d'après *fulgidus*) ; *flamīnō*, -ās (Gell.), formé comme *fūmīgō* ; *flamīnōs* (rare et tardif).

Composés : *inflammō*, ancien, usuel et classique, M. L. 4405, d'où *inflammātō* ; *con-*, *dē-*, *suf*-*flammō*, tous tardifs.

Composés en *flammi-*, tous poétiques et pour la plupart récents, sauf *flamīnifer*, et sans doute faits sur le

type grec φλογοειδής : *flammi-comāns*, -ōremus, -ōfer (= πυρφόρος), *flūus*, -gena, -ger (d'où *flamīnigerō*, -ās), -pes, -potēns, -uomus.

V. sous *fulgō*. Le -mm- indique une formation « populaire » expressive.

*flasca*, -ae f. et *flascō*, -ōnis m. : flacon. Mot de très basse latinité, emprunté sans doute au germanique (la glose d'Hésychius φλάσκων εἰδὸς ποτηρίου, n'indique rien sur l'origine) ; sur *flasca*, v. Isid. 20, 6, 2, et Sofer, p. 132 ; cf. M. L. 3355, *flaska*, -kun.

*flāuus*, -a, -um : *color uidetur e uiridi et rufo et albo concretus*, Gell. 2, 26, 12 ; traduit gr. ξανθός « jaune (doré) », blond ». Épithète des cheveux ; de là le gentilice *Flāuīs*, osq. *Flāuīes* « Flāuī ». Attesté depuis Ennius. Surtout poétique. Fr. *flou*, v. B. W. s. u. Pour le suffixe, cf. *furus*, *fulius*, *gilius*, *heluu*. Sur un croisement avec *blāuus*, v. Sofer, p. 108.

Dérivés : *flāuēō*, -ēs ; *flāuidus*, M. L. 3361 (conservé dans un dialecte italien du territoire des Hirpini) ; *flāuēscō*, -is. Composés tardifs : *flāuicomāns*, -ōmus, poétiques (= ξανθοχόμης).

Adjectif sûrement ancien, mais aucun rapprochement net : l'adjectif poétique *flōrus* ne se laisse rapprocher que si l'on admet le passage de \*-ōwos à -āuus, comme dans *octāuus* — si l'a de *octāuus* ne provient pas d'une dissimilation. Le rapprochement de *fel* « fiel » et de *lit. gelās* « jaune », etc., se heurte au fait que la racine, ici monosyllabique, ne rend pas compte du vocalisme de *flāuus*. La racine de lit. *želti* « verdir » et de gr. χλωρός (v. *holus*) semble dissyllabique, ce qui irait avec *flāuus* (de \**bhl-wō-s*), mais ne concorde pas avec le f initial. On pourrait rapprocher aussi v. isl. *blār* « bleu sombre », v. h. a. *blāo*, qui ont aussi le suffixe -wo- usuel pour les adjectifs désignant les couleurs : la racine occidentale serait \**bhlē*, \**bhlō* (dans lat. *flōrus* ; *flāuus* est ambigu). Enfin, M. Niedermann, I. F. 15, 121, a mentionné lit. *dułsas* « grisâtre », qui expliquerait *f*, mais va médiocrement pour le sens (v. *fulius*). On ne peut rien décider, quoique la parenté de ces mots soit vraisemblable.

*flazzus* (*flazius*) : épithète de Jupiter, CIL X 1, 1571 (inscription de Pouzoles), sans doute identique à *flāuus*, avec palatalisation. V. *flagrō*, in fine.

*flēbotomus* : v. *phle-*.

*flectō*, -is, *flexi*, *flexum*, *flectere* : courber, fléchir, infécher (sens propre et figuré comme le gr. κάμπτω). Par extension « faire tourner, diriger la marche de, diriger » ; et aussi « détourner, changer » ; cf. Enn., A. 203, *quo nobis mentes, recte que stare solebant* | *antehac dementes sessē flexere uia<ī>*? Dans la langue de la grammaire : « fléchir » (κάμπτω) et « dériver » ; *flexus* a le sens de περιπτόμενος. Ancien, usuel ; mais peu représenté en roman. M. L. 3365, B. W. sous *flancher* et M. L. 3369 a *flexūs*. Irl. *shechtain*.

Dérivés : *flexus*, -ūs m. : inflexion, détour, etc., d'où *flexuōsus* ; *flexuōsus* ; *flexiō* ; *flexūra* : courbure ; *flexō*, -ās (Caton), M. L. 3368 ; *flexilis*, *flexibilis* et *inflexibilis* = *ἐκαρπτός*. Composés poétiques en *flex(i)-* : *flexanīmus*, *flexiloquīs*, *flexipedes* (*hederae*), cf. *χαρψίτων*, dont le sens est d'ailleurs différent. Certaines formes romanes supposent aussi \**flecti-*

*cāre* (?), cf. M. L. 3366 ; mais \**conflexire*, ibid. 2136, est dès plus douteux.

Composés : *adflexio* (rare), M. L. 262 ; *circumflexo* ; *dēflexio* : détourner et « se détourner » ; *dēflexus*, -ūs m. ; *inflexio* : inflechir ; *reflexio* : courber, détourner en arrière, retourner ; *reflexio* ; *reflexus*, -ūs m. (Mācr., *Alph.*), calques du grec.

La formation est la même que celle de *plectō*, *nectō* ; la racine ne se retrouve pas ailleurs. Si *f* peut représenter *ph*, comme on l'a supposé sous *falō*, on pourrait envisager que la forme *flec-* supposerait une forme populaire à côté de *plectō* ; un \**phlek-* aurait existé à côté de \**plek-*. Mais il n'y a aucun témoignage à ce sujet.

1) **flemina**, -ūm n. pl. (le singulier est mal attesté) : -a dicuntur cum ex labore uiae sanguis defuit circa talos, P. F. 79, 14 ; 2<sup>e</sup> **flemon** : -est feruor stomachi, Isid. 4, 7, 7. Déformations du gr. φλέγμων sous l'influence du type en -men, -minis (cf. *tormina*, *uermina*) (devenu *flegmōn*, -ōnem dans Végèce) ; avec -γυ- > -um-, cf. *flēuma* = φλέγμα (Cael. Aur.) ; *peuma* non *peuma*, App. Pr. 85 ; *sauma* < *sagma*. — *Flemina* est attesté depuis Plaute et usuel dans la langue médicale au sens de « inflammation des jambes » ; le *flemon* d'Isidore est un autre emploi du grec.

Dérivé : *fleminosus* (Chir.).

**fleo**, *fleō*, *fleūl*, *fletum*, *flēre* : -re est cum uoce lacrimare, Serv., Ae. 11, 59 ; = ḥδόποιαι « pleurer, verser des larmes ; pleurer sur » (transitif et absolu ; sens propre et figuré). Ancien et usuel, comme *fletus* « fait de pleurer » ; mais appartient surtout à la langue écrite (dans la Vulgate, κάλα est le plus souvent traduit par *plōrō* ; cf. W. Baehrens, *Skizze d. lat. Volksspr.*, p. 52). Les grammairiens le différencient de *lacrimāre*, *plōrāre*, cf. Differ. ed. Beck, p. 66 : *lacrimare leuis strictura cordis est*, *flēre grauioris affectus est*, *plorare violentioris* ; mais la différence n'est pas observée pratiquement, cf. Serv., Ae. 6, 427, *sane ploratus tantum lacrimarum est*, *plancetus, tantum uocum, fletus ad utrumque pertinet, quae plerumque confundunt poetae*. Il est joint à *lacrimare* par Ennius, A. 103, sans que le sens diffère beaucoup : *mærentes, flentes, lacrimantes* ; cf. Ov., M. 7, 683, *flebitibus haec lacrimans heros memorabat*, à côté de 14, 305, *fletem flentes amplectimur*. On comprend que le verbe n'a pas survécu dans les langues romanes, où il faisait double emploi avec *lacrimare*, qui avait l'avantage d'être plus plein, plus régulier et d'être associé à un nom, *lacrina* ; et avec *plangere*, *plōrāre*, de sens plus expressif. Cf. v. Löftstedt, *Philol. Comment. z. Peregr.* p. 320 sqq.

Dérivés et composés : *fletus*, -ūs m. ; *flēbilis*, qui, appliqué à une voix plaintive, douloreuse, brisée par les larmes, a pris le sens dérivé de « faible » qu'il a conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 3362, B. W. s. u. : *exclusus flebile cantat amans*. Ov., Rem. Am. 36 ; *daemones flebilis ululant*, Paul. Nol., Carm. 20, 57. Dans certains parlers de France, un *affigé* est un infirme ; *flēifer* (Aus.) ; *af-fleo* (Plt., d'après *arrīdeo*) ; *dēfleo* et, tardifs et rares, *circum-con-*, *ef-fleo*.

Appartient à un groupe de mots expressifs dont les formes varient d'une langue à l'autre ; cf., en latin même, *flāgiō*, *flīgō*, et, en dehors, v. isl. *belia* « mugir »

et *bylia* « résonner fortement », v. h. a. *bellan* « aboyer » ; lit. *bilōti* « parler » et lette *bilut* « pleurer », lit. *balsi* « voix », skr. *bhasati* « il aboie » et *bhāsate* « il parle », gr. φλήναρχος « havardage ». Le sens original du verbe s'étant tenu que par la tradition littéraire.

**flemon** : v. *flemina*.

**flexuntē** (*flexunte*, Varr. ap. Serv., Ae. 9, 603) *equitum nomen saepe uariatum est... Celeres sub Romulo regibusque appellati sunt, deinde flexuntē, postea tros-suli*, Plin. 32, 35. Sur les diverses formes du mot dans les manuscrits, v. Thes. s. u. ; dans Hesychius 248, 599 on lit φλεξντης.

M. Vendryes, Rev. Celt., 40 (1923), p. 430, en fait le participe d'un verbe \**flexō* de \*dhlegh-s-e/o-, désideratif de la racine occidentale \*dhlegh- qui marque l'obligation. Le mot aurait désigné ceux qui « étaient obligés » au service par le fait qu'un cheval leur était donné par l'Etat (*equitiē equō pūblicō*), soit ceux qui, après la *recognitiō equitū*, étaient reconnus comme ayant droit à un cheval. Mais le mot peut être étrusque, comme *trossulī*, et la formation est en faveur de cette dernière hypothèse (cf. *Accheruns*, *Arruns*, etc.).

**flīgō**, -is, -īxi, -ītūm, -īre : battre. Très rare et archaïque (Liv. Andr., Acc.) ; *fletus*, -ūs m. « choc, coup, également rare, a été repris aux archaïques par Virgile Silius, Ausone ; cf. Serv., Ae. 9, 664. Par contre, les composés à préverbier sont usuels :

*af-flīgō* : abattre (sens physique et moral), M. L. 263 ; *afflictus*, -ūs, *afflictō* (tous deux rares et tardifs) ; *afflītor* ; *afflīctō*, -īs intensif de *afflīgō* ; *configō* (transitif et absolu) : « heurter » et « se heurter » fréquent dans la langue militaire : « se rencontrer avec » ; d'ou *conflictus*, -ūs (irl. *conflict*), -ītō, rares tous deux ; *configūm* (tardif) ; *conflictō*, -īs et *conflictōr*, -āris (transitif et absolu) ; *conflictātō* ; *afflīgō* : abattre ; *efflīctum* adv. archaïque, toujours avec *amāre*, *dēperire*, etc. ; *afflīctō*, -īs (Plt.) ; *inflīgō* : synonyme fort de *iniciō* : heurter contre, lancer contre, infliger à ; *inflictus*, -ūs, -ītō, tous deux rares et tardifs ; *proflīgō* (*proflīctus* dans Aulu-Gelle 15, 5, 2).

Un intensif-duratif en -ā- est attesté par le composé *proflīgō*, -ās : abattre, achever, ruiner (ancien, classique), d'où *proflīgātor*, -ītō. Cf. aussi *conflictātō*.

N'est pas représenté dans les langues romanes.

Appartient à un groupe de mots expressifs qui divergent entre eux ; cf. lette *blīzō* « battre » (et *blatō*) v. sl. *blīznd* « cicatrice », gr. θλίξω et φλίξω « je serre, j'écrase ». Le germanique a, avec -u-, got. *blīggwān*, v. h. a. *blīwan* « frapper », et le grec a une autre forme dans φλάω « je meurtre, je broie » et φλαδεῖν « déchirer avec bruit ». Cf. les autres mots expressifs à fl- initial : *flō*, *flō*, *flāgiō*, *flāgitum*, *flagrum*.

**flō**, -ās, -āui, -ātūm, -āre : souffler (transitif et absolu) ; technique « fondre » (le métal pour la monnaie, *flātūm*, etc.). Ancien, usuel.

Dérivés : \*-*flō*, -ōnis dans *ciniflō* ; *flātor*, -ōris m. « souffleur, fondeur » et « joueur de flûte » ; *flātūm*, -ūs m. : souffle, vent ; *flātūra* (tardif, ainsi que ses dérivés *flātūrālis*, *flātūriāris*) ; *flāmen*, -īnis n. équivalent poétique de πνεῦμα, usité surtout au plu-

riel ; *inflāmen* (Fulg.) ; *flābrum* (surtout au pluriel) ; *flābra* (poétique) « souffles du vent », M. L. 3340 a ; *flābilis* « de souffle, d'air » = πνευματώδης, πνευματικός et *inflābilis* (rare et tardif) ; *flābellūm* « éventail, soufflet », M. L. 3338 et \**flābiolum*, 3339, B. W. sous *flageolet* ; *flābiārē*, M. L. 3341 ; *flābellijera* (Plt.) ; *flābello*, -as ; *inflābellātūs* (Tert.).

A flō, à l'époque impériale, tend à se substituer une forme plus pleine *flātō* (cf. *nātō* et *nō*), -ās attestée depuis Arnobe (avec un composé *reflātō* dans Oribase), qui seule a passé en roman : it. *flatare*, prov. *flazar*, M. L. 3357. Le roman a conservé aussi *flātūs* et \**flātor* (abs-trait contamination de *flātūs* et de *foetor*) ; cf. M. L. 3358 et 3359 ; B. W. sous *flēuer*.

Composés : *af-flō* : souffler vers ou contre, insuffler, inspirer (= ἀπνίνεσθαι, καταπνέω) ; *afflātūs*, -ūs m., M. L. 261, et \**inflātō*, 4331 ; *circumflō* ; *conflō* : réunir ou former en soufflant, fondre (une statue, etc.), d'où, sens figuré, « former, forger, réunir », etc., employé souvent par image sans que le sens étymologique apparaisse. Apparaît à basse époque comme synonyme de *inflāre* « gonfler », sens technique, peut-être ancien dans les langues romaines : ital. *gonfiare*, etc., cf. M. L. 2135 ; *deflō* (rare) : souffler sur et « faire fi de » ; *difflō* : souffler en tous sens ; *efflō* : exhaler ; *inflō* : souffler dans ou sur, enfler, gonfler, souffler (sens physique et moral, cf. *tumeō*), enfler le ton ; M. L. 4406, *inflātūs*, -ūs m. ; *inflātō* : enflure, gonflement ; flatulence et « inflammation » ; M. L. 4407, *perfłō* : souffler à travers ; *perfłātūs*, -ūs ; *perfłābilis* : perméable à l'air, et aussi « capable de vibrer aux souffles » ; *proflō* ; *reflō* : souffler en arrière, M. L. 7455 ; *suflō* : souffler, gonfler, M. L. 8430. A remplacé flō dans tout le domaine roman ; *suflātūs* et *exsuflō* et ses dérivés qui dans la langue de l'Eglise ont pris le sens de « exorciser, exorciseur », d'après gr. ἀπνίνεσθαι, « exorciste » ?).

Il n'y a aucun correspondant exact. Mais il y a des mots expressifs présentant la même initiale : v. h. a. *blāen*, v. angl. *blāwan* « souffler », et aussi v. h. a. *blāsan* (même sens), avec -ē- en face de la forme latine en -ā-. Les autres mots à fl- initial sont aussi à rapprocher ; v. *flē*, *flū*, et surtout le groupe de *follis*.

**flōcēs** (*flōcēs*) : — ... *prisca uoce significare uini faciem et uinaceis expressam, sicut fraces oleis*, Gell. 11, 7, 6. Attesté depuis Caecilius ; rare, technique. *Flōcēs* semble confirmé par le lucquois *flogia*, M. L. 3376. Comme *fraces* et *faccēs*, mot technique de la viticulture, non indo-européen.

**flōcēs**, -īm : flocon de laine ; duvet. Le génitif s'emploie dans la langue familiale avec les verbes d'estime : *flōcē faciō*, *pendō* dans le sens de « faire peu de cas de », comme notre « pas un fétu ». Cf. *naucus*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3375 ; B. W. *floche* et *floccon*, et passé en germanique : v. h. a. *floccho*.

Dérivés : *flōcculus*, M. L. 3374 ; *flōccōs*, M. L. 3373 ; peut-être *flōcē*, -ās, cf. Thes. s. u. ; *flōccim* : *foruitū*, i. e. *subitanēo casu* (Gloss., où il y a peut-être confusion de deux gloses).

Composé : *deflōcē*, -ās « dégarnir de sa laine » (mot de Plt., Cas. 967) ; *deflōccātūs* : dégarni de sa laine, c'est-à-dire de ses cheveux, Plt., Ep. 616. Mot expressif qui n'a pas de correspondant exact.

**flōrus**, -a, -ūm : blond (se dit des cheveux ; de là son emploi comme cognomen). Adjectif de la poésie archaïque, synonyme de *flāus* d'après Servius, Ae. 12, 605, qui l'attribue au *sermo Ennianus*. Rare, souvent confondu avec *flōreus*, dont il n'est pas parent, au moins immédiatement.

V. *flāus*. Même suffixe que dans χλωρός, ἐρυθρός.

**flōs**, -ōris m. (trace isolée de neutre dans Tér., Eu. 319, où A<sup>1</sup> a *flos ipsum*? Le témoignage est plus que suspect ; sur d'autres traces de neutre à basse époque, v. Thes. VI 927, 61 sqq. ; sur des traces de féminin, ibid. 70) : fleur, puis, par image, 1<sup>re</sup> la fleur apparaissant comme la partie la plus belle de la plante, dont elle se détache par sa place comme par son aspect : *flō salis* (= ὄλος ἔνθος), f. *nūri*, *aeris*, *derāminis*, *plumbi* ; f. *farinae* ; puis f. *poētāriū*, f. *iūuentūs* (= ἔγχης ἔνθος) f. *Italiae*, etc. ; 2<sup>re</sup> la floraison étant considérée comme la plus belle époque de la plante, f. *actātis* « la fleur de l'âge » ; 3<sup>re</sup> en considérant l'odeur, f. *uīnī* « le bouquet du vin ». La première barbe étant comme la fleur des joues, Virgile dira, Ae. 8, 160, *prima gena uestibat flore iūuentas* en songeant sans doute au gr. ἀνθέω (v. λ. 320). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 3382.

Dérivés et composés : *flōres* ; *Flōra* « Flore » ; *flōrālis*, cf. *vest-* *mense Flusare* « mense Flōrāli », et *roum. florar* « avril », M. L. 3378 ; *flōrē*, -ēs [\**flōrē*] dans les langues romanes, cf. M. L. 3380) : céltique : hritt. *flūr*, *Fflur* ; *deflōrē* (Osl.) ; *praeflōrē* (Plin.) ; *flōridus*, M. L. 3379 ; *flōrētūm* (Gloss. d'après *dūmētūm*, etc.) ; *flōrārium* (cf. *uiridiārium* ; tardif et rare) ; *flōrēscō*, -ēs ; dē-, ef., *in-flōrēscō*, M. L. 4408 ; *re-flōrēscō*, *flōrulentus* (tardif, d'après *rōrulentus*) ; *flōrus* (Ven. Fort.) ; *flōculus* ; *flōcellus* (Apul.) ; *flōcellāriūs* et *\*flōriscellus*, M. L. 3381 ; *deflōrō*, -ās ; *desflōrātiō* (tardif, langue ecclésiastique, cf. gr. ἀνθοφέω, ἀνθοφίω) ; *praeflōrō* ; *praeflōrātūs* (époque impériale = προανθέω) ; *flōrifertūm* : *dictum quod eu die spicæ feruntur ad sacrarium*, P. F. 81, 5 = ἀνθοφοπά sans doute forme récente bâtie sur *flōrifēr* ; *flōri-color*, -comus ; *flōrifēr* (= ἀνθοφόρος), -ger, -genus, -legus (= ἀνθολόγος), -parus, tous poétiques.

Le mot est italien commun ; on le voit par les dérivés osq. *flōvōtō* « Flōrō », *Flūusa* et *Flōrēa*, *Fiuus* et *asia* et *Flōrālibus*, *sabin Flusare* « Flōrāli ». Élargissement par -s- (suffixe nominal -es- ou suffixe de désideratif ?), qui a un pendant en germanique : m. néerl. *blōsen* « fleurir », v. angl. *blōstma* « fleur ». L'élément radical n'est connu que sous la forme \**blō*, dont le céltique et le germanique ont des dérivés divers : irl. *blāth*, gall. *blāwd* « floraison » et got. *blōma* (masculin) « fleur », v. isl. *blōm* « fleur » (neutre) ; v. h. a. *blōt* et v. angl. *blāed* « floraison » ; v. sax. *blōian* « fleur ». V. *folium* et peut-être *flātūs*.

**flō** (graphie *flou-* dans *conflo*, *conflo*, Sent. Minuc., 117 av. J.-C. ; sur la valeur de cette graphie, v. Niedermann, Mélanges F. de Saussure, p. 58 sqq., et L. Havet, *Man. de crit. verb.*, § 914), -is, -īxi, -ītūm, -īre : couler (= πέω) ; par extension « s'écouler, couler uniformément, tomber mollement ; se laisser aller sans retenue » ; cf. *flēns*, *fluxus*. Ancien, usuel. Non roman (v. *colāre*). Dérivés et composés : *flōr*, -ōris m. : écoulement,

flux, diarrhée (cf. φεῦμα, φεῦσις) ; en particulier au pluriel « flux menstruel », sens conservé en roman, cf. fr. *fleurs*, M. L. 3390 ; B. W. sous *fleur* ; *Fluōnia*, surnom de Junon : *m. Iunon mulieres celebrant quod eam sanguinis fluorem in conceptu retinere putabant*, P. F. 82, 4; *fluidus* (*fluuidus*, Lucr. 2, 464, 466, d'après *ūuidus*) : fluide, mou ; *fluidō*, -ās (Cael. Aurel.) ; *fluentum* (neutre d'un adjectif *fluentus*, cf. *cruor-cruentus* ; ou plutôt tiré d'un ancien nominatif pluriel de *fluens*, *fluenta*? Cf. Leumann, dans Stolz-Schmalz, *Lat. Gramm.*, 5<sup>e</sup> éd., p. 196 a, a), attesté surtout au pluriel *fluenta*, -ōrum « flot, courant » ; *fluentisonis* (Catulle ; cf. *clāri*, *raucisonis*, trad. de πολύφρονος sans doute d'après Ennius) ; *fluentō*, -ās (Ven. Fort.) ; *fluentia*, -ae (Amm. Marc.) ; *fluibundus* (Mart. Cap.) ; *flēscō*, -īs : devenir liquide ou fluide (Aug.) ; *fluō* (*fluō*, Lucr.), -ās : flotter ; *fluō* « qui coule ». Sert de second terme à de nombreux adjectifs composés, comme gr. ποὸς ; d'abord aux adjectifs correspondant aux composés de *fluō* : *prōfluōs*, *perfluōs*, *superfluōs*, *confluōs*, etc. (auxquels correspondent souvent des noms en -*fluuum*, *prōfluuum*, *confluuum*, etc.), ensuite à des composés artificiels et poétiques : *tābifluōs*, *dulcifluōs*, *blandi*, *splendi*-*fluōs*, etc. ; cf. le type grec καλληρόος.

*flēmen*, -īnis n. (cf. φένμα) : courant, eau qui coule (sens conservé en poésie, *fluuius* désignant plutôt le fleuve) ; cf. Varr., L. 5, 27, *fluuius, quod fluīt, ītem flēmen : a quo legē praeidorum urbanorum scribūr* : « *stillicida fluminaque ut ita cadant fluantque* » ; puis « fleuve, rivière » (sens propre et figuré). M. L. 3388.

Dérivés : *flūmineus* (poétique) ; *flūminālis* (bas latin) et *trānsflūminālis* (Gloss.) : *Flumentana porta Romae appellata quod Tiberis partem ex fluuisse adfirmant*, P. F. 79, 21. *Flumentāna* est sans doute fait d'après *Nōmentāna* *porta* la porte de Nomentum ; cf. Keller, *Lat. Volksetym.* 23.

*fluuius*, -ī (flouius, Sent. Minuc.) m. (*fluua* f. dans Accius et dans Sisenna d'après Non. 207, 6) : fleuve. Ancien adjectif ; cf. *fluō* *pluuiā* ; classique, mais moins fréquent que *flēmen* et évité par César. M. L. 3391 (formes savantes). Noter le genre animé en face de *flēmen*. *Fluuius* a désigné d'abord le fleuve, personnifié et divinisé ; cf. gr. Ποταμός « le dieu Fleuve ».

Dérivés : *flūniālis* (et *trānsflūniālis*, langue de l'Église, hébreïsme) ; *trānsfluuiō*, -ās ; *fluuiāticus* ; *fluuiātilis* ; *fluuiātus* « trempé dans l'eau courante » (Plin.) ; *fluuiōs*.

Composés : *diffluuiō*, -ās : diviser en deux courants ; terme technique, cf. Colum., *d. uītem* ; *quadrifluuum* : qui coule (ou se sépare) en quatre directions (terme technique, Vitr.), cf. *quadrifluūs* (Prud.).

Dérivés en *fluct-*, *flux-* : *fluctō* : mot de Pline et de Caelius Aurelianus traduisant φένως et φένματαιμός et synonyme de *fluxus*, -īo, *prōfluuum*.

*fluctus*, -īs (et aussi *flucti*, *fluctuis*, cf. Thes. VI 945, 15 sqq.) m. : courant, flot ; spécialement « flot de la mer » (surtout au pluriel dans ce sens) ; et par suite « agitation, tempête ». Cf. gr. κύμα. M. L. 3385.

Dérivés : *fluctuō*, -ās et *fluctuōn* (T.-L., Sén., Plin.) : être agité par les flots, s'enfler, se soulever (= κύμα), flotter ; *fluctuāre*, M. L. 3384) ; *fluctuātiō* (langue impériale, rare) ; *fluctuātim* (archaïque), *fluctuōsus* = κυ-

ματίας, κυματόεις. Nombreux composés poétiques *flucti-cola*, *color*, *-fragus* (= κυματοσάγχης, κυματοπάγη-*gena*, -*ger*, -*sonus*, -*ugus*, etc.

*fluxus*, -ā, -um : qui coule, d'où « flottant, fluid, lâche, mou » (sens physique et moral), d'où *fluō*, *lāche, mou* (sens physique et moral) ; *fluxus*, -īs m. : écoulement (inscription chrétienne) ; *fluxus*, -īs m. : écoulement flux. Non attesté avant Pline, M. L. 3394 ; *fluxiō* (bas latin) ; *fluxūra* (Colum.) : liquor musti, jus de raisin moût ; *fluxilis*, -ībilis (bas latin) ; *fluxuātiō* (Ital.) *fluxuōsus* (Gloss.) ; \**fluxina* ; \**fluxināre*, M. L. 3393. Pour la formation, cf. le type, sans doute anciennement désidératif, de *luxus*, *noxa*, etc.

Composé de *fluō* : *afluō* : couler vers, affluer (sens propre et figuré, cf. Cic., Diu. 1, 61, *sive deest natura quippiam, siue abundat aqua affluit*), d'où « être abondamment pourvu de », *affluēta*.

*āfluō?* : verbe qui semble avoir été inventé pour traduire le gr. ἀπόρρειν, sur le modèle de *abundō*. Le plus souvent confondu avec *affluō* ; cf. Thes. s. u. ; Havel. *Man. de crit. verb.*, §§ 155 et 938.

*confluō* : se réunir en coulant, confluer (sens propre et figuré), dont le participe *Confluentus* et son dérivé *Confluentus* ont joué un grand rôle dans la toponymie ; cf. P. W., IV 871 sqq., et fr. *Confleus*, *Confians*, *Confolens*, *Confoulens*, all. *Coblenz*, M. L. 2136 a ; *confusus* ; *confluuum* (Varr.), cf. *compluuum* ; *confusus* (bas latin) ; *confuges*, -ūm (scil. *aquaæ*), archaïque confluent de plusieurs cours d'eau ; *dēfluō* : couler de haut en bas ; dériver de (sens propre et figuré) et aussi « se perdre en coulant, s'écouler entièrement s'évanouir ». Tardifs : *dēfluus*, *dēfluuum* (Plin.) ; *fluō*, -īo ; *diffluō* : s'écouler de toutes parts (sens propre et figuré) ; *effluō* ; *influō* : couler dans ou sur se glisser, s'insinuer dans ; *influus*, -īxus, -īo, tardifs *interfluō* ; *praefluō* (époque impériale) = προπόρεω ; *prerfluō* (Caton) ; *prōfluō* : couler en avant, prendre source dans ; *prōfluuum*, etc. ; *refluō* ; *subter*, *superfluō* ; *trānsfluō*.

Ce groupe de mots remplace le groupe indo-européen de skr. *sāvati* « il coule », gr. πέω, etc. qui n'est pas représenté en latin, alors que le celtique en a plusieurs formes nominales ; ainsi irl. *srúaim* « cours d'eau » et face de lat. *flēmen*. L'élimination de \**sreu-* a pu être favorisée en latin par l'homonymie qui se serait produite avec le groupe de *fruor*. — Avec *fruor*, le groupe de *fluō* a en commun d'avoir des formes avec et sans gutturale : *fluō*, *fluuius*, *-fluus* et *fluxi*, *confluges*, *fluō*. Le cas est d'autant plus embarrassant que, après *u*, le *gʷ* semble s'être réduit à *g* dès l'indo-européen. Peut-être y a-t-il eu contamination du groupe indo-européen de \**sreu-* « couler », qui aboutissait en latin \**frou*, et d'un groupe \**bhleu-* qui indique l'émission d'un liquide (influence de *pluō*?). Le groupe slave de sl. *bljuž* « je crache » (serb. *bljužem* « je vomis ») semble indiquer un ancien \**bhleu-*. Le grec *o* φλών « je sourds je coule en abondance », ἀπρόφλευθει · ἀπερέγενθε. Hés., à quoi se rattachent des noms d'êtres divins indiquant ce qui sort en abondance : Φλόιος, Φλόιτ, surnom de Dionysos et de Korè, en tant que dieux de la végétation, et Φλεύς (éphés. Φλεως), autre épithète de Dionysos. Ce serait le substantif actif *fluōus*/*fluuius* qui aurait entraîné le groupe. — A côté de *φλών*, le grec aussi des formes élargies par -*g* : φλώξ « je sourds

μελόφλωξ (-φλωγος) « ivre de vin » qui rappelle lat. *fluō*. Originairement, ce groupe diffère essentiellement de celui de \**sreu-*. Le groupe de \**sreu-* se rattache à une racine simple signifiant « aller, glisser ». Le groupe de \**bhleu-* se rattache à une racine simple signifiant « se gonfler ». Le présent φλών signifie « je déborde », φλόχτων « ampoule », πομφόλων « bulle d'eau » et φλόω « je suis gonflé, je suis en fleur ». Ce serait de la notion de « se gonfler, sortir en coulant » que serait venu le sens de *fluō*, sous l'influence de \**sreu-* que remplaçait ce groupe en latin. On ne peut qu'entrevoir ici une histoire compliquée.

*flustra*, -ōrum n. pl. (singulier mal attesté) : — *dicuntur cum in mari fluctus non mouentur, quam Graeci μαλακῶν vocant*, P. F. 79, 11 ; Suét. ap. Isid. Nat. 44, *flustrum* (*flustra sunt Gloss.*) *motus maris sine tempestate fluctuantis, unde Naeuius Bello Punico (frg. 51) sic ait : onerariae onusiae stabant in flistris, ut si diceret, in salo*. Mot sans doute archaïque (repris par Tert., pall. 2) de sens mal fixé. Apparenté à *fluō*?

*flūta*, -āe f. : sorte de murène, originaire de Sicile ; cf. Varr., R. R. 2, 6, 2 ; Macr. Sat. 3, 15, 7. Peut-être emprunt au gr. πλωτή (cf. *plouta*), par un intermédiaire osque, d'où l'ū rendant un ā, et influencé par un faux rapprochement avec *fluō*.

*fōcāle* : v. *faux*.

*fōcōlō* : v. *fouēō*.

*focus*, -ī m. : foyer (domestique, demeure des dieux Lares, Pénates), par opposition à *āra* ; de là *pro āris et focus*. Ancien, usuel. Sens propre et figuré. Signifie aussi « feu, habitation ». Le sens de « foyer » est voisin de celui de « feu » et, dans la langue populaire, *focus* s'est substitué à *ignis*, cf. *focum facere*. Dans la langue des traducteurs de la Bible et dans celle des médecins, *focus* traduit déjà le gr. πῦ. Aussi est-ce *focus* et non *ignis* qui est représenté dans les langues romanes. Panroman. M. L. 3400 ; et celtique : britt. *foc*.

Dérivés : *foculus*, -ī m. : petit foyer (de l'autel) (cf. *fōculum*, sous *fouēō*) ; *foculāre* n. ; *focārius*, -ā : esclave, garçon ou fille de cuisine ; *focārius* « concubinus », Cod. Just. 5, 16, 2 ; *focācius*, depuis l'Italia (f. pānis, *focācea* « fourace », M. L. 3396 ; et germanique : v. h. a. *fōhanza*) ; *focāris* (*petra*) « pierre à feu », Isid. 16, 4, 5 ; cf. M. L. 3398 et 3399, \**focilis*. Pour \**affocō*, v. B. W. sous *affouage*.

Une racine de forme \**bhok-* n'est pas normale en indo-européen. Il n'y a donc pas lieu de rapprocher le mot arménien, également isolé, *boç* « flamme », dont la forme ne répond du reste pas exactement à celle de *focus*. Mais les Latins ont rapproché *focus* de *fouēō*, comme il est naturel.

*fōdiō*, -īs, *fōdi*, *fōssum*, -īre (un doublet *fōdire* est attesté également dans Caton, Plaute (*efodirī*, Mi. 315, 374) et, dans la latinité impériale, chez Columelle, Ulpian, Ammien, Gromatī, Dioscoride ; Ennius emploie d'après *fōdere* un participe *fōdētēs*, A. 504 ; l'abrégié de Festus, 74, 13, signale un infinitif d'un intensif-duratif en -ā, *fōdāre*) : fouir, fouiller, creuser, percer ; = σφάντω, σφάντων. Ancien, usuel. M. L. 3401, *fōdere* (et *fōdire*, cf. *fōur*).

Dérivés en *fōd-* et en *fōss-* : *fōdīcō*, -ās, formation populaire ; cf. *fōrīcō*, *uellīcō* (à côté de *fōrīō*, *uellīō*) : fouir, percer, M. L. 3403 ; \**fōdīculō*, -ās, M. L. 3404 ; fr. *fouger* et *fouillier*.

*fōdīna* f. : mine, M. L. 3404 a (*argentī*, *aurī-fōdīna*) ; *fōssa* f. : fosse, M. L. 3460, britt. *fōs* ; *fōssō*, -ās (et *confōssō*) ; *fōssātūm* n. (langue des arpenteurs et des militaires comme *vallātūm*) : fossé, M. L. 3461 ; *fōssula*, M. L. 3462 a ; *fōssiō* (terme technique de la langue rurale) ; *fōssor* (item) ; *fōssilīs* « qui effodi po-test » ; *fōssīrūs* ; *fōssōrīum* n. « bêche », M. L. 3462 ; *fōssūra* (Vitr., Colum.) ; *fōssicius* (Varr., Vitr.) ; *fōssātīs* m. (bas latin) : fossoyeur ; *fōssibilis* (Arn.).

Composés de *fōdīō* : *confōdīō* : creuser, et spécialement « percer d'un trait, transpercer » (aspect déterminé ; sens physique et moral) ; *circum-* (v. B. W. *serfōur*) ; *dē*, *ef* (ec-) et *pēf*, *in*, M. L. 4409 ; *inter*, M. L. 4489 a ; *per*, *prae*, *re*, *suf*, *trāns-fōdīō* ; *refōssus*, M. L. 2157.

Le présent *fōdīō* suppose un présent radical athématique à vocalisme *e/o* qui, comme la plupart des formes de ce type, a disparu presque partout, mais dont le balto-slave et le slave ont aussi des restes importants sous des formes diverses : v. sl. *bōdo* « je pique » (aor. *basū*, lit. *bedū* « je pique, je creuse ») et *bādaū*, *badītī* « piquer, heurter », lette *bedu* et *bežu* « je creuse », v. pruss. *embaddusisi* « plongés » (au figuré, dans le malheur). Pour le sens, cf. letté *bedre* « fosse », v. pruss. *bōadis* traduisant all. *stich*, et, en celtique, gall. *bedd* « tombeau » ; got. *badi* n., all. *Bett*.

*fōedus*, -ēris n. (ancien \**bhōdō-o-e-s* ; cf. *fōideratei*, SCB ; *fōidere*, abl. Lex Iul. mun. ; v. Thes. s. u. 1001, 81 sqq.) : traité (public ou privé). Usité de tout temps. Non roman.

Dérivé : *fōederātūs*, qui a sans doute remplacé un ancien *fōedustūs* (cf. *onustus* et *onerātūs*, *scelestus* et *sclerātūs*) ou plutôt \**fēdustūs* dérivé de \**fēdōs*, forme de neutre ancienne à diptongue *-ē-i* ; cf. Varr., L. L. 5, 36 : *fōedus quod fidūs Ennius scribū dictum* ; et *fōedustūs* dans P. F. 79, 26 : *fōdusta a fide denominata*

*līquae maxime fidei erant*. — De *fōedustūs* les gloses ont conservé le composé *confōedustūs* (à côté de *confōdītūs*), non attesté dans les textes. — De *fōederātūs* a été tiré à basse époque le verbe *fōederō*, -ās (depuis Min. Fel.), sur lequel a été créé *cofōederō*, *cofōederātīo*.

Dans le composé archaïque et poétique *fōedi-fragūs*, le thème \**bhōdō-* survit peut-être ; mais, en composition, le latin a souvent des formes de ce genre en face du thème en -*es*- : ainsi *uulnī-fōcūs* en face de *uulnus* ; cf. *homicida* de \**homō(n)-*.

*Fōedus* résulte de la contamination d'un thème en -*o-* masculin \**bhōdō-* et d'un thème neutre \**bhēdīh-*/es (cf. *pondus* et *modus*). Même racine \**bhēdīh-* que dans *fōdīō*. Le genre neutre s'explique parce que *fōedus* a dû désigner à l'origine un acte engageant la foi (cf. *ferīre fōedūs*) : cf. le sacrifice d'un porc par les fétiaux lors de la conclusion du traité ; v. les citations de Festus, sous *Fētrīus*, et de Varro, sous *fētīālis*. La conservation de la diptongue *e/o* fait difficulté : maintien d'une graphie archaïsante dans un mot de la langue juridique (cf. *poena*, *moenia?*). Mais ceci ne vaut pas pour l'adjectif

*foedus*. Essai d'explication dans Lejeune, RÉL XXIX, 1951, 97 sqq.

*foedus*, -a, -um : 1<sup>e</sup> affreux, repoussant ; 2<sup>e</sup> qui enlaidit, outrageant. Souvent joint à *taeter*. Se dit de la forme, *foeda species*, de la saveur, *foedus sapor*, de l'odeur, *herba odoris foedi*. Assez fréquent dans ce sens : *cimices foedissimum animal*, Plin. 24, 17 ; *multae bestiae insectantes odoris intolerabili foeditate depellunt*, Cic., N. D. 2, 127. Conservé en corse, en logudorien et dans les langues hispaniques ; cf. M. L. 3406.

Dérivés : *foedō*, -ās (poétique) ; *foeditās*.

Aucun rapprochement net comme pour *taeter*, *turpis*, etc., le sens précis étant indéterminable. Pour la diptongue, cf. le suivant.

*foeteō*, -ēs (*faeteō*, *feteō*) : puer. Attesté seulement au présent. Usité de tout temps. Conservé en espagnol et en portugais, comme *foetor*, \**foetibundus*, et dans quelques dialectes italiens, M. L. 3407-3410 (avec é ouvert?).

Dérivés : *foetor*, -ōris m. : puanteur ; *foetōsos* (tar-dif) ; *foetidus* ; *foetidō*, -ās (tar-dif) ; *foetēscō*, -is ; et à basse époque *foetus*, *foetulentus* ; peut-être aussi *foetūtinae* « r̄es foedae » (rare, depuis Apul.), que M. Leumann dérive toutefois de *fetus*.

Le groupement qui a été proposé de *foeteō* avec *fimus* et avec *foedus* est incertain, la forme du mot n'étant elle-même pas sûre (v. Thes. VI 1008, 9 sqq. ; le palimpseste de Plaute a *foeta*, Cas. 727 ; la leçon *fetet*, Ps. 422, est une restitution conjecturale ; les manuscrits palatins ont généralement *fetet* ou *feteō*). Et l'on n'a aucun autre rapprochement précis. Le sens du mot inclinerait à le ranger parmi les mots à diptongue *ae*, indiquant une infirmité, *aeger*, *caecus*, *taeter*, *paedor*, etc., donc à préférer la graphie *faeteō* ; cf. toutefois *foedus*.

*folium*, -i n. (*folia* f. en bas latin, Oribase, Diosc., cf. Thes. VI 1011, 48 sqq.) : feuille ; puis, comme la Sibylle inscrivait ses prédictions sur des feuilles de palmier : feuille d'écriture, feuille de papier (= *charta*). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3415 ; B. W. s. u.

Dérivés : *foliolum* (époque impériale, cf. M. L. 3413, \**foliosus*, M. L. 3414 ; *foliaceus* « en forme de feuille ») ; *foliatus*, M. L. 3413 a ; *exfoliō*, -ās (Apic.), M. L. 3007 a ; *foliatūra* (Vitr.) ; *foliātilis* (Ven. Fort.), M. L. 3412.

Composés : *aguifolium* ; *quinquefolius* (= πεντάφυλλος) ; n. *quinquefolium* ; *centifolia* (*rosa*) ; cf. *trifolium* (et \**trifolium* d'après τριφύλλον) : trèfle, M. L. 8899 ; *caerefolium*, 1469.

Il y a deux rapprochements possibles, mais qui s'excluent. On peut rapprocher gr. φύλλον « feuille » de \*bh<sup>1</sup>lyo- et gaé. *bile* « petite feuille, fleur », gaul. *Bledeuovrtē* (nom de plante chez Dioscoride), et, de plus loin, v. isl. *blad*, v. h. a. *blat*, etc. « feuille » ; on poserait un thème \*bhel-, qui serait représenté par des dérivés divers ; lat. *folium* reposera sur une forme \*bhōl-. Mais, d'autre part, le celtique a un mot \*dal-, \*dul- (avec d-ambigu) : ancien d ou dh? et des vocalismes -al-, -ul-reposant sur -ol-, -ul- dans gaul. πεντέδουνα « quinquefolium », irl. *duille*, *duillen* « feuille », gall. *dail* « feuilles » ; cette seconde possibilité ôte le droit d'affirmer le rapprochement d'abord séduisant avec gr. φύλλον, etc. (le

fait que φύλλον a été rendu par *folium* dans *caerifolium* n'en signifie rien). V. *flōs*.

*follis*, -is m. : sac ou ballon de cuir gonflé d'air ; ballon à jouer ; soufflet de forge (φύσα) ; bourse de cuir. Ancien, usuel. Panroman, dans des sens divers, M. L. 3422 ; en celtique : britt. *ffall* « gros, corpulent »?

Dérivés : *folloē*, -ēs (St Jérôme) ; *follescō*, -is (Gloss., bas latin) ; *folliculus* m. : petit sac ; balle ; gousse, coquie, cocon ; poche, vessie, vésicule, scrotum, M. L. 3419 et 3418 ; \**follicellus* ; *follicularis*, -lōsus, -lātus (Gloss.) ; *follicō*, -ās : respirer comme un soufflet, M. L. 3417 (cf. *fodicō*, etc.) ; *folliāris* adj. (bas latin) : Marcell., Chron. II, p. 95, 498, 3, *nummis quos Romani Terentianos uocant, Graeci fallares...* ; *fallinus*, Prisc., cf. M. L. 3420 ; *fallitus*, Plt., Epid. 351. Cf. aussi M. L. 3421, \**folliolus* ; 4408 a, *infoliare* ; 3432, \**suffollicare*.

*folis* : fou (cf. CGL V 568, 58 ; 624, 24) est sans doute le même mot que *folli* « soufflet ». Ce sens a pu se développer dans des emplois comme Aug., Serm. 127, 1, *adhuc tumes, follis inflatus?* et *vacuus follis* (Gloss.). Toutefois, il semble y avoir eu une forme *follis* ; cf. Vita Caes. Arel. 2, 42, *folle homo, quid mentiris?* V. B. W. sous *fou*.

Avec d'autres formations, le germanique a des mots voisins pour le sens et pour la forme ; aussi avec -ll- expressif, notamment v. isl. *boldr* et v. h. a. *ballo* « balle », *bolda* bulle d'eau ». Ces mots font partie d'un groupe étendu dont le sens est « se gonfler, être gonflé par le souffle », etc., et auquel appartiennent *flare*, d'une part, peut-être *fluō*, de l'autre. Avec un élargissement -gh-, on a got. *balgs* « soufflet » et gaul. *bulga* « sac de cuir » emprunté par le latin, irl. *bolg* « sac, ventre », avec un verbe v. isl. *belgia* « gonfler », un participe v. isl. *bolgen* « gonflé ». Il y a des formes multiples et quasi insaisissables de ce groupe de mots. On notera, entre autres, gr. παφλάξω « je bouillonne, je suis en ébullition ».

*fōmentum* : v. *fouēs*.

*fōmes*, -itis m. : — sunt assulde ex arboribus, dum coeduntur, excussae... *Fomites alii uocari putant scintillas, quae ex ferro candenti malleis excutientur; dictas autem ita, quia igni sunt confotae. Pari modo assulae, quae sunt securibus excussae*, P. F. 75, 1 ; « bois sec, copeaux pour allumer ou pour nourrir le feu » ; au sens moral : ce qui flamme ou excite, foyer, etc. N'est guère employé dans ce sens que par les auteurs chrétiens.

De ce sens de « matière, aliment » s'est développé le sens de *materies*, *surculus*, *truncus*, dans lequel le mot est employé à basse époque. Attesté depuis Salluste ; non roman. Rattaché par les anciens à *fouēs*, sans doute avec raison. Pour la forme, cf. *tarmes*, *caespes*, *limes*, *stipes*, tous mots du vocabulaire rustique. Les glosses ont aussi : *fōmēō* : πελεκῶ, *dolō*; *fōmīō*, -ās (Carm. Priap.) ; *fomita* : *fomitibus exassulat; defomitatum: a fomitibus succisum, quibus conforueri erat solitum*, P. F. 66, 9.

*Fōnēs* : v. *Faunus*.

*fōns*, *fontis* m. (féminin en bas latin, cf. Thes. VI 1022, 38 sqq., fr. *la font* ; thème en -i : le génitif pluriel est *fontium* ; ablatif singulier en -i- ou en -e (*fonte* et *fonte* dans la Sent. Minuciorum), accusatif pluriel en -is

ou en -ēs, cf. Varr., L. L. 8, 66 ; 9, 112 : source, fontaine ; = gr. πηγή, κρήνη. Sens propre et figuré ; dans la langue de l'Église s'emploie pour désigner l'eau du baptême : *fōns baptismi*, *baptismatis*, et l'endroit où l'on baptise, cf. fr. *fons*. Panroman, sauf roumain. Usité de tout temps. M. L. 3425.

Dérivés : *fontānus*, d'où *fontāna* f. (sc. aqua), v. B. W. *fontaine* ; M. L. 3426 ; et en celtique : gall. *fynnon*, etc. ; *fontāneus* ; *Fontānlia*, -ium ; *fontālis* ; *fonticulus* m. ; *fontānlis* ; *Fontānlia* (cf. *Quirinālis*, -lia) ; *Fontētus* ; *fontius* (Gramm.) ; *fontiūs* (Orib.), d'après *nātūus* ?

Composés savants : *fonti-cola*, -gena.

Rattaché par les anciens à *fundō*, cf. P. F. 74, 28, sans doute à cause de la prononciation avec o fermé, notée *funtes*, signalée par Prisc., GLK II 27, 1, *uetustissimi... preferentes funtes pro fontes ... quae tamen iunioribus repudiata sunt quasi rusticō more dicta*, et qu'on retrouve sur un cachet d'oculiste, cf. Thes. VI 1028, 31. Sur cette prononciation, v. Baehrens, *Sprach. Komm. z. App. Probi*, p. 54, et cf. *frōns*, *fruns*.

Ombr. *Funtlere*, *Fondlire* « in Fontulis (?) » est un nom propre sur lequel on ne peut rien appuyer. On rapproche skr. *dhanvai*, *dhanayati* « il court, il coule ». Le vocalisme -o- indique un ancien nom-racine ; la forme en -i- ne peut être que secondaire ; cf. *mōns*. Sans doute vieux mot religieux (cf. les noms de vieilles divinités *Fōns*, *Fontus*), qui ne se retrouve nulle part ailleurs.

*for*, *fāris*, *fātus sum*, *fāri* (*for* n'est pas employé, cf. Macr., exc. gramm. V 654, 25, *nec dor nec for admittit auctoritas* ; *fāris*, *fāmūr*, *fāminī* n'existent que chez les grammairiens ; ne sont employés que *fātūr*, *fāntūr*, l'imperatif *fārē* [un exemple de *fāminō* dans P. F. 77, 20], l'infinitif *fārt*, *fārēr* [Vg., Ae. 11, 242], le participe *fāns*, le géronfif et le participe en -ndus, le supin *fātu*, le futur *fābor*, *fābitur*, *fābinur* et les temps composés du passé) : parler. *Fatūr is qui primum homo significabilem ore mitū vocem. Ab eo ante quam ita faciunt, pueri dicuntur infantes; quom id faciunt iam fari* », Varr., L. L. 6, 52. En dehors de ce sens, le mot a une couleur poétique et archaïque ; cf. Enn., A. 19, *quem Venus... fata docet fari* (v. *fari donavit*, *diuinum pectus habere* ; Vg., Ae. 1, 261, *fabor...* et *fatorum arcana moebo*). Il apparaît déjà désuet à Cic., de Or. 3, 153 ; à partir du 1<sup>e</sup> siècle après J.-C., il ne se trouve plus que dans la langue littéraire et dans certaines formules.

Ses participes s'emploient avec le sens passif : *fātūs*, d'où *fātūm*, -i (v. ce mot), *fātārī* attesté par Prisc. III, 486, 12 et P. F. 78, 22, *fātārī, multa fāntūr* ; *fāndus* avec ses contraires *infāndus* (= δεκτός, ἀρρέπτος, puis δέκτυος) et *nefāndus* (peut-être plus récent que *infāndus* et influencé par *nefās*), cf. Catulle 64, 406, *omnia fāndā, nefānda malo permixta furore* ; d'où *nefāndārius* (Not. Tir.). Cf. aussi *nefāns*, employé au pluriel neutre *nefāntia* avec le sens de *nefāndā* par Lucilius et Varro Non. 489, 14 ; de même *nefāns facinus* dans Accius.

Dérivés et composés : *fācundus* (v. pour la formation *fācundus*) : disert ; Varr., L. L. 6, 32, *qui facile fāntūr facundi; dicti* ; d'où *fācundia* f. : facilité de parole, puis éloquence ». Mots anciens, évités par la prose classique (ne se trouvent ni dans Cicéron, ni dans César, ni dans la Rhétorique à Hérennius, etc. ; cf. Thes. s. u.) et même par la poésie soignée. Repris à l'époque impériale par affectation d'archaïsme. Il en est de même pour les composés *infācundus*, *per-fācundus*.

*fāmen*, -inis n. : parole. Tardif, sans doute d'après φῆμα, φῆμα ; *affāmen* est déjà dans Apul., Met. 11, 7.

*fābula* : conversation, d'où « sujet (ou objet) de conversation, récit » ; en particulier : 1<sup>e</sup> récit dialogué et mis sur la scène, f. *scenaica*, f. *ad actum scenarum composita*, pièce de théâtre ou fable ; 2<sup>e</sup> *fābula* comme *verbūm* s'opposant à *rēs*, *fācta* désigne un récit mensonger ou fictif, cf. *a fabulis ad facta uenire*, Cic., Rep. 2, 3 fin ; Plt., Cap. II Pro. 52, *haec res agetur nobis, ubiſ fabula; d'ō fābulae!* « Chansons ! ou « Histoires ! » ; *fābulōsus*, *fābulōsē*, *fābulōsitas* (Plin.) = μοθότα ; *fābulāris* (f. *historia*), synonyme récent de *fābulōsus*. M. L. 3124 ; irl. *fāball* et *babbler*? Déminutif : *fābulōr*, *ārīs* (avec un doublet *fābulōb*) : converser, causer avec ; et simplement « parler », sens déjà attesté dans Plt., Tri. 480 : *rem fabulare* (à côté de *rem hercle loquere*, Ep. 285) ; « raconter, inventer », cf. l'emploi de gr. μῦθος, μῦθοι, μῦθοια. Un supplément *loquī* dans certaines langues romanes, notamment dans les langues hispaniques. M. L. 3125. Composé : *confābulōr* (= *colloquor*, familier), *confābulātiō* (Ital.). Dérivé : *fābella* : fable, petite pièce. D'où *fābellāre* (-ri), attesté dans les Gloses et confirmé par les langues romanes, M. L. 3119 ; *fābellātiō*, *-tor* = μοθόλγος (Ital.). *Fābulūnus*, -i m. : Varro ap. Non. 532, 20, ... *cum primo fāri incipiebant fabellābant diuō Fabulino*.

*adfōr*, *af* : rare, archaïque et poétique ; usité à l'indicatif présent (mais non à la 1<sup>e</sup> personne du singulier), au participe passé, à l'impératif singulier, à l'infinitif : parler à = *adloqui*. Sur l'emploi dans la langue augurale, v. *ecfor*.

*confor* : synonyme tardif et artificiel de *conloquor* (Casiod.).

*ecfor* (ef) : synonyme de *eloquor*, qui appartient au vocabulaire religieux ; cf. dans la langue augurale (avec sens passif) : *effārī tempila dicuntur* : *ab auguribus effāntur qui in his fines sunt*, Varr., L. L. 6, 53, et les références de Goetz-Schoell, ad loc. En dehors de cet emploi, le verbe a un caractère solennel et appartient surtout à la langue poétique. Dans la langue de la dialectique, *effārī* signifie « établir une proposition, un axiome » ; d'où *effātūm* (et aussi *prōfātūm*) dans le sens de *deξιώza*.

*praefor* : appeler ou invoquer d'abord. Terme religieux, synonyme de *praeire* ; cf. Caton, Agr. 141, 2, *Ianum Iouemque uino praefamino* ; T.-L. 22, 1, 16, *cetera, cum decimū libros* [scil. *Sibyllinos*] *inspexissent, ut ita fierent quemadmodum cordi esse diuis* (e) *carminibus prae-farentur* ; *praefundus* « quoniam dobit nominer in s'excusant, deshonête ». Dans la langue commune a le sens de « dire tout d'abord ; commencer par dire » ; *praejātiō* ; *prae-fatiūcula* ; *praeftūs*, -ūs, -men (tardifs).

*profōr* : synonyme archaïque et poétique de *prōloquī* ; a aussi le sens de *praedicere*. A l'époque impériale apparaît *profātūs*, -ūs « parole, prononciation ».

Le grec a un présent correspondant à *fātūr*, à savoir dor. φῆμι, ion.-att. φῆμι. Le présent *hom. φέτω* a des désinences moyennes comme lat. *fātūr*. La racine se retrouve, en outre, dans v. angl. *bōian* « se vanter », v.

*baju* « je raconte », *basnū* « récit », arm. *bay* « dit-il », *van* « discours » et *bay* « parole » (cf. gr. φάτις, φάσις). Une valeur religieuse apparaît notamment dans v. sl. *baliji* « sorcier » (d'où « médecins »). Le sens de « raconter » ou « énoncer, déclarer » domine dans la racine.

Le lat. *fātum* appartient à ce groupe ; le *fātum* serait une « énonciation » divine. Quant à *fās*, qui est plus éloigné, v. ce mot.

V. aussi *fāma* et *fator*.

**forāgō** : v. *forō*.

**forās** : v. *forēs*.

**forbea**, -ae f. : -m antiqui omne genus cibi appellabant quam Graeci φορέων uocant, P. F. 74, 7; cf. CGL V 457, 44, *fordea* (sic codd.) : *omnis herba*. Sans autre exemple. Peut-être création de grammairien pour rapprocher *herba* de φορέη.

**forceps**, -ipis m. (f. dans Ov., M. 12, 277) : pince, tenailles de forgeron ; pince de dentiste. Dans la langue militaire : troupe disposée en forme de tenaille ou de V pour recevoir l'ennemi qui avance en forme de coin (*cuneus*) ; se confond dans ce sens avec *forfex*, q. u. Ancien, usuel. Une forme étymologique *formucapēs* est dans l'abrév. de Festus, 81, 10, *formucapes foriceps dictae quod forma capiant i. e. Ieruentia* ; v. Thes. VI 1049, 79 sqq., qui est peut-être une reconstruction faite d'après le grec πυράχτα. On trouve aussi *forpez* (sans d'autre d'après *irpezi*) ; par contre, *forfex* semble être un autre mot, malgré Charisius.

V. *formus* et *forfex*.

**foreo** : *quam nunc falliscum appellamus, nunc cultur, alias securis qua pontifices in sacris utuntur*, CGL V 22, 2; cf. 501, 35 : *foreo* : *falliscum uel culturum uel securum*. Sans autre exemple, et sans explication.

**forecis** (-tus) : v. *fortis*.

**forda** : v. *ferō*.

**forem** : v. *sum* et *fui*.

**forēs**, -ium et **foris**, -is f. : porte (de maison, particulièrement celle qui s'ouvriraient au dehors, Serv., Ae. 1, 449). Un nominatif singulier *forēs* est attesté par Donat, Ad. 264 ; les manuscrits de Plaute ont parfois la leçon *forēs*, cf. Thes. IV 1057, 70 ; mais *foris* est la graphie courante et correcte ; l'ablatif est toujours *fore*, non *fori*, mais il est attesté dans des groupes métriques tels que *in fore*, là où *in fori* serait amétrique et à une époque où l'ablatif en -i tendait à disparaître (Hor., Ov.). Il est donc impossible d'en rien conclure en faveur de l'existence en latin d'un thème consonantique semblable à celui qu'atteste le pluriel skr. द्वाराः. Le génitif pluriel est à peine attesté ; on lit une fois dans Plt., Cu. 158 (troch. sept.), *placide egredere et sonitum prohibe for(i)um et crepitum cardinum* (B a *forum* et *cardium* ; la correction *forium* est exigée par le mètre et semble sûre) ; dans Vitr. 6, 3, 6, *forium* est une correction de Rose, aujourd'hui abandonnée pour *ostiorum* de Iocundus ; les manuscrits ont *erorum* ou *earum*. Le singulier est employé (Plt., Mi. 154), mais beaucoup plus rare que le pluriel, au point que les grammairiens rangent *forēs* parmi les noms sans singulier ; cf. Thes. VI 1058, 23. Ancien, usuel, classique. Diminutif : *foricula* f. (rare), *foriculā-*

*rius* (Inscr.). Pas d'autres dérivés : pour désigner le « portier », Plaute dit *iānitor*, Varron *ōstīarius*, et on lit dans la Vulgate *portarius*. Pour *forēnsis*, v. *forum*.

Composé : *biforis* (-rus, Vitr.), sans doute calque de δίφυος.

A un doublet \**fora* se rattachent les adverbes *foris* (ablatif locatif pluriel), *forās* (accusatif pluriel) « dehors, au dehors » (sans mouvement et avec mouvement), attestés dès les plus anciens textes et renforcés à basse époque, d'où *ā forās, ā foris*; *dē forās, dē foris* ; employés aussi dans la langue vulgaire comme prépositions, e. g. Apul., Apol. 50, *foras corporis* (avec le génitif d'après gr. ἔξω); Met. 1, 21, *foris urbē*, où ils ont concurrence extrā ; cf. *forās mūrāneus* (d'après *intrā*), Greg. Tur.). *Forūs* s'oppose à *intus*, de là *forinsecus* formé sur *intrin-*, *extrin-* secus. Cf. aussi *forum*, *forus*, *afforēs* (*oculi*), Orib.

*Foris*, *forēs* « porte » n'est pas représenté dans les langues romanes, où ont survécu *ōstium* et *porta* ; mais les adverbes *forās*, *foris* y sont bien attestés, M. L. 3431, v. B. W. sous *hors*, de même que *a et de foras, foris* (esp. *afuora*, ital. *affuori*, fr. *dehors*, etc., M. L. 265), les dérivés de la basse époque : *forānus* (-neus) « étranger », M. L. 3428-3429 ; *forasticus* « farouche », M. L. 3432 ; *foreatis* (Diplom. de Childebert, Mon. Germ. Dipl. imp. I n° 5, p. 7, 42). Cf. F. Brall, Lat. *foris, foras* im Romano-deutschen, bes. im Französischen, Breslau, 1918, et B. W. sous *forēt*.

Le thème \**dhauer-* « porte » s'employait essentiellement au pluriel, ainsi qu'on le voit par v. sl. *dōri*, lit. *dūrys* (gén. pl. *durū*), v. h. a. *turi* (et v. angl. *duru*, de *dhurn-s*, acc. pl.) et skr. द्वाराः (avec *d*, par suite d'une altération secondaire), acc. *durāh*. Le latin *forēs* peut être issu de \**dhawer-* comme *bonus* de *duenos*, etc., ou représenter une forme \**dhawor-*, avec le vocalisme du pluriel. Le singulier n'apparaît que secondairement, ainsi dans v. sl. *dōri*, lat. *foris* ou arm. *dūri* (passé aux thèmes en -n-).

Le dérivé en -a- a le vocalisme radical zéro : hom. θύραι (et postérieurement un singulier θύρε), gall. *dor*, arm. *durk'* (pluriel, avec valeur de singulier) ; gén. abl. dat. *drac*. Lat. *forās* doit son vocalisme à *forēs*. — Le germanique a un dérivé en -o- : got. *daur* « porte » (neutre) ; le céltique un dérivé de forme complexe : irl. *dorus* (neutre) « porte » ; le grec a θύρετον, l'albanais a *dere* « porte ».

La notion de « dehors » est souvent exprimée par des formes signifiant « à la porte » : outre lat. *forās, foris*, on a arm. *durs* (locatif et accusatif) « dehors », gr. θύρας (c'est-à-dire \*θύρας-δε) « dehors » et θύρα έξω, Hes. En grec, *faura-dauri* traduit πλατεῖα. La « porte » clôt non la maison, mais l'« enclos » au point de vue indo-européen ; de là le dérivé \**dhaworo-* désignant l'enclos qui, aujourd'hui encore, dans l'Europe orientale, entoure la maison : v. sl. *dorū* ; mais v. perse *duwarayā* signifie « à la porte » ; ainsi s'explique lat. *forum, forus* (le vocalisme de ombr. *furu, furō*, même sens, est incertain) ; v. ce mot. Qui est hors de l'enclos est dans la campagne : v. *peregrē sous ager*. Mais l'opposé propre de *foris*, *forās*, c'est *domi*, *domum* ; de même que *domus* indique moins la bâtie (ordinairement nommée *adēs*) que le siège de la famille à laquelle préside le *dominus*, le mot *forēs* désigne l'accès de la *domus* plutôt qu'un objet matériel ; c'est sans doute la raison pour laquelle

le mot a été éliminé, dans le sens de « porte », au profit de formes de sens plus concret, tandis qu'il est demeuré comme adverb.

**forfex**, -icis, f. (usité surtout au pluriel *forficēs, -um*) : ciseaux, cisailles ; forces pour tondre. Souvent confondu avec *forceps*, mais désigne un instrument différent ; cf. App. Prob. GLK IV 202, 14, *inter forfices et forceps hoc interest, quod forfices incisorias esse designat, forceps uero tenaces esse demonstrat*. Les glosses distinguent *forceps* : πυράχτα et *forfex* : φαλάξ. Diminutif : *foricula* ; dénominatif : *foricō, -ās* (Chir. 66). Rare et technique. M. L. 3435-3437.

Le *f* intérieur de *forfex* n'est pas conforme à la phonétique romaine. Si une forme dialectale a prévalu, c'est sans doute sous l'influence de composés tels que *artifex*, *opifex*, etc. — La racine pourrait être celle de skr. *hardhakāt* « coupant » et « charpentier », v. h. a. *baria* « hache » et gr. πέρθω « je détruis ». Mais il est imprudent de rien affirmer sur l'origine de mots techniques comme *forceps*, *forfex*, qui peuvent être empruntés et déformés par l'étymologie populaire.

**foria**, -ae f. (et *foria, -ōrum?*) : foire, diarrhée. Mot vulgaire, rapproché de *foris* par étymologie populaire. M. L. 3438, qui note *foria* avec ô.

Dérivés : *foriō, -īs* (*conforiō*, roumain *cufuri*, M. L. 2137) ; *foriolus*, -i m., M. L. 3440 ; *foricae* f. pl. « cabinets publics » ; *foricariūs*.

Il a été proposé des rapprochements divers dont aucun ne s'impose. Isl. *gor* « pus » et v. angl. *gor* « fumier » ont des sens assez différents.

**forma**, -ae f. (attesté par l'apex dans les inscriptions et par les langues romanes) : forme (sens concret), moule, cf. Lex Rubria, CIL I<sup>2</sup> 592, 2, 2, *pecunia... signata forma p[ublica] P[opuli] R[oman]i* ; Colum. 7, 8, 7, *caseus uel manū figuratur, uel buzeis formis exprimitur* ; de là « objet fait à la forme » ; Cic., Mil. 86, *clarissimum urorum formas (= imagines cereas Claudiorum)*, en particulier *forma appellatur puls miliacia ex melle*, P. F. 73, 26, cf. le fr. *fromage*, anciennement *formage*, de \**formāticū* ; puis « forme donnée à un objet matériel ou abstrait » (= ομόρφος, τύπος) ; dans ce sens, souvent joint à *facies, figura, speciēs*, dont il ne se différencie guère ; en particulier, « belle forme, beauté (physique) » (cf. gr. Μορφή, nom d'Aphrodite à Sparte), d'où *formōsus*, prennent « fait au moule », par suite « bien fait, beau » au sens concret (cf. gr. εὐμορφός, μορφής, de même sens) ; v. Ernout, Philologica II, 78 sqq. Dans la langue philosophique, *forma* correspond à *speciēs*, εἶδος, cf. Quint. 5, 10, 62 ; dans la langue de la rhétorique, traduit le gr. χαρακτῆρι. Ancien, usuel. M. L. 3441. Cela : irl. *forim*, brit. *furf* et bret. *fourondec* « fromage ». Dérivés : *formō, -ās* : proprement « mettre en forme » (*materia forma* s'opposant à *materia rūdis*), puis « former, façonnier », M. L. 3443 ; *formātor, -rix, -tūra* ; *formāmentum* (Lucr.). Composés : *confōrmā* : façonnier, conformer ; *defōrmā* : 1<sup>e</sup> ébaucher, décrire (cf. *describō, dēpingō*) ; 2<sup>e</sup> défigurer, déformer ; *efōrmā* (tardif, d'après *effingō*) ; *infōrmā*, *praefōrmā* (époque impériale) ; *refōrmā* ; *trānsfōrmā* (d'où brit. *transffur*), qui presque tous ont des dérivés en -tor ou en -tiō.

Dérivés : *formātū, -ās* : proprement « mettre en forme » (*materia formāta* s'opposant à *materia rūdis*), puis « former, façonnier ; défigurer, déformer ; effacer, détruire » ; cf. *μορφητίζω* ; M. L. 3446, d'où *formā(bi)lis* ; *formicoleōn*, Isid., Or. 12, 3, 10, déformation de *myrmēcoleōn* ; *formicāria* (Gloss.) = μορφητόργηλη.

Les noms, divergents d'une langue à l'autre, de la « fourmi » commencent par -m ou par une forme dissimilée de m-. On a ainsi irl. *moirb*, v. isl. *maurr*, v. sl. *mraviti*, arm. *mrjāw* (gén. *mrjman*), av. *maoiriš*. Le lat. *formica* doit résulter d'une dissimilation de \**mormē* (cf. *formidō*), forme à redoublement qui rappelle gr. μόρμητε, avec dissimilation, βόρμαξ, βόρμαξ, δρμακας ; le

**formālis** : qui sert de type, de moule (terme technique, usité en grammaire, en droit, en arpantage, etc.) ; *formābilis* (tardif) ; *conformālis*.

**formāceus** (Plin.) : moulé, fait à la forme. Plin. 35, 169, in *Africa Hispaniæ et terra parietes, quos formaceos appellant*, emploi conservé en espagnol, cf. M. L. 3442, emprunté en germanique : v. h. a. *formizzi*.

\***formāticus** : v. plus haut.

**formārius**, -i, **formāria**, -ae (très basse époque) : qui sert d'exemple (terme de la langue monastique) ; *formāster* (joint à *luculentāster*, Titin.) ; *formāstrum* n. : *opus pistiūrum* (Gloss.).

**formōsus** : v. plus haut. A subsisté en roumain, en vieux vénitien, en espagnol et en portugais, M. L. 3450 ; tandis que les autres langues romanes ont conservé le diminutif affectif *bellus*, la forme espagnole suppose une forme dissimilée \**formōsus*, cf. Meyer-Lübke, Einf.<sup>3</sup>, p. 159. Dérivés : *formō(n)sulus* ; *-stās* ; *-sō*.

**formula** f. : 1<sup>e</sup> forme délicate ; 2<sup>e</sup> forme, règle, système ; spécialement dans la langue du droit « modèle juridique » (primitive « loi rédigée et publiée in formā ») ; « formule », de là : *formulā cadere* « être mis hors de cause » ; *formulārius*.

**formella** (tardif) : petit moule ; conservé dans l'ital. *formella*, M. L. 3444 ; *formellus* : sorte de fromage.

Composés en *formis*, correspondant souvent à des types grecs en -μορφος :

**informis** (= ομορφος) : informe (sur lequel ont été faits *confōrmis* (= συμμόρφος) ; *dēfōrmis* (-mus) « laid, hideux », contraire de *formōsus* ; *trānsfōrmis*, d'après *con-, dē-, trāns-* + *fōrmis*) ; *bi-, tri-, multi-fōrmis* ; *tauri-fōrmis* (Hor. = ταυρόμορφος).

Les anciens (cf. Don. ad Ter., Ph. 107-108) rattachent *forma* à *formus* « chaud », *forus, fornāx* ; ce n'est qu'une étymologie populaire, malgré Müller-Graupa, Gl. 31, 129.

Aucun rapprochement satisfaisant : l'*o* fait une difficulté particulière. Sans doute emprunté. La fermeture de l'*o* devant *r* + consonne rappelle le passage de *e* à *i* dans les formes dialectales *stircus*, *Mirqurios*, osq. *amirkatud*. Un emprunt à gr. μορφή est possible, par un intermédiaire étrusque. Il s'agit d'un terme technique, concernant une industrie florissante chez les Étrusques. M. Benveniste envisage la possibilité d'un \**mōrma* avec une dissimilation comme dans *formica*. V. Ernout, Aspects, p. 66.

**formīca** (*formīca*, App. Prob., GLK IV 197, 27), -ae f. : *fourmi*. Ancien. Panroman. M. L. 3445 ; B. W. s. u.

Dérivés : *formicula*, M. L. 3448 (*formiculōsus*) ; *formīcinus* ; *formīcosus*, M. L. 3447 ; *formicō, -ās* : chaotiquer, démanger ; avoir des fourmis ; cf. *μορφητίζω* ; M. L. 3446, d'où *formicā(bi)lis* ; *formicoleōn*, Isid., Or. 12, 3, 10, déformation de *myrmēcoleōn* ; *formicāria* (Gloss.) = μορφητόργηλη.

BDD-B178-F © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck  
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.19 (2026-02-17 00:37:13 UTC)

skr. *vamrah*, *vamri* a aussi une dissimilation et, en outre, des altérations ultérieures. Le -ur- de *furnica* peut donc être ancien. — Les noms d'insectes, n'appartenant pas au fonds noble du vocabulaire, sont sujets à toutes sortes d'altérations populaires ; cf. *pūlex* et *uermis*. *Furnica* en face de *μύρης* rappelle *lōrica* en face de *θέραξ*, *seneca* en face de *senex*. M. Niedermann fait remarquer qu'une formation parallèle à lat. *formica*, à savoir skr. *valmikah*, signifie « fourmilière » et non « fourmi ».

**formidō**, -inis f. : 1<sup>e</sup> sens concret « épouvantail », terme de la langue des chasseurs ; Sén., Dial. 4, 11, 5, *cum mazimos ferarum greges linea pinnis distincta contineat et in insidiis agat, ob ipso effectu dicta formido* ; objet d'épouvante ; 2<sup>e</sup> sens abstrait : effroi, épouvante ; l'Épouvante personnifiée et divinisée. Ancien, usuel et classique. Conservé seulement dans un dérivé du vieil espagnol, M. L. 3449.

*formidō*, -ās (*formidōr*, Itala, d'après *ueror?*) : 1<sup>e</sup> absolument « avoir peur, s'épouvanter » ; 2<sup>e</sup> transitif « redouter ; s'éloigner avec effroi de » (= ἀφορᾶν dans Sén., cf. Thes. VI 1094, 76 sqq.) ; composés : *reformidō*; *praeformidō*. Dérivés : *formidāmen* (Apul.); *formidābilis* (non attesté avant Ovide et Sénèque); *formidatiō*, -tor (bas latin, rares); *formidulōsus* (cl. *meticulōsus*, fait, du reste, d'après *periculōsus*) : 1<sup>e</sup> sens actif « qui remplit d'effroi » ; 2<sup>e</sup> sens passif « qui est plein d'effroi » (ancien, classique); *formidōsus* (Itala).

Le sens de *formidō* incline à le rapprocher de gr. μορφά « épouvantail ». C'est une forme à redoublement, avec même dissimilation que dans *formica*, et dont la dérivation est la même que dans *cupido*, *libidō*, qui désignent aussi des états d'âmes violents ou des forces déterminant ces états d'âme. Le rapprochement avec *fōrma* au sens de all. « Gespenst », d'où serait issu *formidō* « Gespensterfurcht », suggéré par Norden, ad Aen. 6, 290, p. 215, est à rejeter, le sens de « fantôme » étant évidemment secondaire dans *fōrma*. Mais l'étymologie populaire a pu associer les deux mots.

**formus**, -a, -um : chaud. L'adjectif n'est plus conservé que chez les grammairiens pour expliquer *forceps* et *fornāz*. Il a été remplacé par *calidus* ; cf. P. F. 74, 6, *formus dicuntur quod his forma, i. e. calida, capiuntur*.

Dérivé : *formidus* (adjectif créé par Caton, Inc. 23, d'après *frigidus* ; cf. P. F. 73, 24, ... *Cato ait de quodam aedificio : aestate frigido, hieme formido*). Cf. aussi : *dēformus* dans P. F. 73, 24, ... *exta quae dantur deforma appellantur*.

La forme ancienne de l'adjectif avait le vocalisme *e* conservé dans gr. θερός, arm. *jerm*. Le vocalisme *o* est celui du substantif : skr. *ghṛṇāḥ* « chaleur », v. pruss. *gorma* « chaleur », lett. *garne* ; il a été transporté dans l'adjectif, d'où av. *garamō* « chaud » qui concorde avec lat. *formus*. La racine fournit un présent radical athématisé dont le slave conserve le participe nom. plur. *gorošte* « brûlant » ; les formes verbales sont dérivées de manières diverses : v. sl. *goriū* « il brûle », *gorēti* « brûler », lit. *garīu*, *garēti* « brûler », irl. *guirid* et *fo-geir* « il chauffe », gr. θέρπου « je me chauffe » ; le présent en \*-nu- est secondaire dans skr. *ghṛṇati* « il brille » (chez les grammairiens) et arm. *jernum* « je me chauffe ». Le latin n'a pas conservé le thème en -es- attesté par skr. *hāruḥ* « ardeur » et gr. θέρος « été ». — A la même

racine appartiennent sans doute lat. *furnus*, *fornāz* (ces mots), avec les correspondants slaves \**gūrnū* (v. sl. *grūničarjī* « crepare », r. *gorn* « foyer », tch. *krnec* « pot » et skr. *ghṛṇāḥ* « chaleur »). L'-ur- de *furnus* peut reposer sur \**gwhornos* ou \**gwhrṇos* ; cf. v. isl. *gorn* « feu » et skr. *ghṛṇāḥ*, v. sl. *grūnū*.

**fornāx** (*furnāx*; inscription du 1<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.), -ācis f. et m. : fourneau, four. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 3451 ; v. h. a. *furnāche*; irl. *uirneis*. Souvent usité au pluriel.

Dérivés : *fornācula* : petit four; *fornācālis*; *Fornācāliu*, -ium n. pl. : sacra erant cum far in fornācula torreabant. P. F. 73, 19; cf. 82, 30. Tardifs : *fornācius*, M. L. 3450 a; *fornācātor*.

**furnus**, -i m. (*fornus*; *fornum* n. dans Varr. cité par Non. 531, 28, *fornum et fornaces dicuntur a forma...*) : four. Panroman, M. L. 3602 ; et celtique : irl. *sorn*, britt. *furn*.

Dérivés et composés : *furnāceus*; *furnārius*, M. L. 3604 ; *Furnius*; *praeifornium* (Cat., Vitr. = προφυλετόν).

Les deux mots ont été différenciés dans l'usage : *furnus* désigne le four à pain (*furnārius*, le boulanger); *fornāz*, le four industriel (four à poterie, à métal, à chaux, four de bain). *Furnus* correspond à *λίνως*, *fornāz* à *χάμινος* (que, du reste, le latin a emprunté au grec).

*Fornāz*, *furnus* ont été expliqués ci-dessus sous *fornus*. Mais on peut aussi rapprocher *fornix* « voûte, arc » ; le grec *χάμινος* à côté de *χωράπα*, le four étant en forme de voûte, cf. Rich, s. u. *Fornāz* serait à *fornix* comme \**cornax* que suppose \**cornacula*, ital. *cornacchia*, est à *cornīz*. On ne peut rien affirmer sur l'origine d'un mot technique comme *fornix*.

**fornix**, -ieis (*fur-*) m. : arc, arche, voûte. Attesté depuis Ennius. A l'époque impériale, *fornix* dans le sens d' « arc triomphal » a tendu à être remplacé par *arcus* (P. Fabianus, dit Cic., Verr. 1, 7, 9, mais *Arcus F.*, Sén., Const. Sap. 1), cf. Rich, s. u. ; et *fornix* s'est spécialisé dans le sens de « voûte (souterraine), poterne voûtée » et spécialement « chambre voûtée » comme en habitaient le bas peuple, et notamment les prostituées (Hor., S. 1, 2, 30 ; Juv. 11, 173, etc.). De là le sens pris dans la langue populaire et spécialement chez les chrétiens par *fornicor*, -āris (*fornicō*; *exfornicor* [Ital.]) et ses dérivés *fornicārius*, -tor, -trix, -tiō, sens qui a seul survécu dans quelques dialectes romans ; cf. M. L. 3452, *fornicāre*; 3453, *\*fornicūm* (tous deux avec *i?*) — Pline, Vitruve n'emploient *fornicatiō*, *fornicātus*, etc., que dans le sens architectural.

V. *furnus*.

**forō**, -ās, -āre : percer, trouer, forer. Ancien, technique. M. L. 3430 ; B. W. sous *forer*.

Dérivés et composés : *forāmen* : trou, M. L. 3421 (d'où *forāminō*; *forāminārius* : προγλύτης, *forāmentum* (Gloss.); *forābilis*; *forātus*, -ās m., -tūra f., tous deux tardifs ; *forātum* et sans doute *forāgo* « filum quo textrices diurnum opus distinguunt, a forando dicatum », P. F. 80, 16 ; *efforō*, *inforō* (Pline, Pl., Curr. 40, cf. *forum*), *perforō*, -ās et ses dérivés, *trānsforō*.

La racine se retrouve dans : v. h. a. *borōn* « percer », gr. ἄριποστος « ils labourent » (Callimaque), φάρος « terre labourée », arm. *brem* « je déterre, je creuse » (*erka-bir* « qui creuse la terre »), alb. *bire* « trou ».

Sans doute de \**bhorō*, formation en -ā, à valeur durable, comme *ducō*, -ās, etc. V. *feriō*.

**fors**, -tis f. (en tant que nom commun, n'est usité qu'au nominatif singulier *fors* et à l'ablatif *forte* [on n'a jamais \**forti*, peut-être pour éviter des confusions avec *fortis*] ; les autres cas sont fournis par *fortūna* ; en tant que nom propre, joint à *Fortūna*, *Fors Fortūna* s'emploie à tous les cas du singulier ; cf. Thes. VI 1129, 73 sqq. ; sur l'épignion *forte* « fortunae » ? gén., v. Vetter, Hdb., n° 214) : hasard, chance. Souvent divinisé et associé à *Fortūna* ; opposé à *cōsilium*, *fātūm*, etc. *Fors* est issu d'un ancien \**fortis*, cf. *sors*, etc. Un rapport — réel ou imaginaire — avec *ferō* était établi et a donné lieu à de nombreuses figures étymologiques ; cf. Enn., A. 197, *Quid... ferat fors uitrite experiamur*; Cic., Att. 7, 14, 3, ut *fors tulerit*, etc. A côté de *fors* a existé un thème en -u- \**fortu-*, attesté par les dérivés *Fortūna* (cf. *portus*/*Portūnus*, *fortuitus*). *Fors* a dû son triomphe à l'apogée de *sors*, avec lequel il faisait couple.

*Fors* s'emploie adverbialement, au nominatif absolu formant une sorte de phrase nominale : Vg., Ae. 5, 232, et *fors aquatis cepissent præmia rostris/n.r.*, ou avec si : *forsit* (= *fors sit*), Hor., S. 1, 6, 49. *Fors*, *forsit* peuvent être renforcés de an : *forsan*, *forsitan* « peut-être », accompagnés généralement du subjonctif à l'époque républicaine ; à l'époque impériale on trouve aussi l'indicatif. A côté du nominatif s'emploie aussi l'ablatif *forte* (fréquent dans *sī*, *nisi forte*), qui a fourni des dérivés de formation obscure *fortasse*, *fortassis* (plus récent, semble-t-il, et plus rare que *fortasse*), qui peuvent être aussi accompagnés de la proposition infinitive (e. g. Pl., Most. 782) ou de an et du subjonctif (e. g. Acc. Trag. 121 ; v. Thes., s. u.). *Forsit* a survécu en italien *forsa*, *forsi*, M. L. 3454.

Dérivés de \**fortu-* : *fortuitus* (i dans Hor., Od. 2, 15, 17 ; dans Juv. 13, 225, etc., il faut scander non pas *fortūtus*, mais *fortuitus*, avec u consonne (comme i dans *abies*, *omnia*, etc. ; cf. *gratuitus*), ce qui permettait au mot d'entrer dans l'hexamètre) : *fortuit*. Un adverbe *fortuitū* est attesté à côté de *fortuitū* ; cf. *similitū*.

*forsan*, *fortasse* : v. *fors*.

**fortax**, -acis m. : mot de sens incertain « base, fondation » qu'on lit dans Caton, Agr. 31, 1. Du gr. φόρ-va? V. Thes., s. u.

**Fortūna**, -ae f. (féminin substantivé d'un adjectif *fortūnus*; *Fortūna dea*) : 1<sup>e</sup> la Fortune, divinité = Τύχη ; 2<sup>e</sup> la fortune, bonne ou mauvaise (f. *secunda*, *prospera*, *adversa*), opposée à *ratiō*, jointe à *cāsus*. S'emploie au singulier comme au pluriel, cf. Pl., Ru. 674, *sese ut ferunt res fortunaque nostrae*. Comme c'est plutôt la bonne Fortune que l'on invoque, ou à laquelle on pense, *fortūna* sans épithète a tendu à signifier seulement la « bonne fortune » et *fortūnatūs* « favorisé de la fortune » (cf. les contraires *infortūnūm*, *infortūnatūs*). De là le sens pris par le pluriel concret *fortūnae*, *ārum* « dons de la fortune » et en particulier « richesses ». Le singulier s'est même employé dans ce sens à partir d'Horace,

Ep. 1, 5, 12, *quo mihi fortunam, si non conceditur uti?* Usité de tout temps ; emprunté en-irl. *fortán*. — Dans certaines langues romanes, italien, roumain, vieux provençal, à le sens particulier de « tempête » non attesté dans les textes latins, mais qui devait être usité comme euphémisme dans la langue des marins. M. L. 3458 ; B. W. s. u.

De *fortūnatūs* ont été tirés *fortūnō*, -ās, du reste peu usité et qui ne semble pas avoir vécu longtemps dans la langue impériale ; *fortūnatūm* (Ennius) ; *infortūnūm* n. : substantif dérivé d'un adjectif \**infortūnūs* non attesté (cf. *leiūnūs/leiūnūm*) et remplacé par *infortūnūtūs*. Mot archaïque, de la langue comique, souvent en litote pour désigner le châtiment qui menace l'esclave ; repris par les archaïsants de l'époque impériale, Apulée, Macrobius, et sur lequel a été refait *fortūnūm*. *Infortūnūtūs* « infortuné » a eu le même sort. Autres dérivés tardifs : *infortūnūtūs*, -niōsus.

On rapproche d'ordinaire le groupe de *ferō*, cf. *fors* ; mais skr. *bhṛtiḥ* « acte de porter », arm. *bard* « fardeau », got. *ga-baurþs* « naissance » sont loin pour le sens. Le sens de gr. ομφόρα « rencontre » tient avant tout au préverbe, et le préverbe est aussi pour beaucoup dans le sens des verbes germaniques tels que v. sax. *giburian* « arriver, se rencontrer » (all. *gebühren*). On n'ose affirmer aucune étymologie.

**fortis**, -e : *frugi* et *bonus*, *sive ualidus*, P. F. 74, 14 ; *fort* (physiquement et moralement), f. *equus* (Ennius, repris par Lucr. et Vg.), *fortissima ligna* (César), *fortis familiā*, Plt., Tri. 1123 (où le sens est voisin de *diuīs*, *locuplets*, cf. Pe. 845), *fortissimus uir* ; « bien fait » (et par suite « beau », en parlant d'une femme, cf. Plt., Mi. 1106, *ecquid fortis uisasti?*) ; de là « courageux, brave », cf. gr. ἀνδρεῖος. Mais ce dernier sens est secondaire, de même que le sens de « courage » pour *fortūnūdū* ; et c'est le sens de « fort » qu'ont conservé les langues romaines ; de même que l'adverbe *fortiter* est dans la langue parlée l'équivalent de *uadū* (= *multum*), cf. Thes. VI 1165, 80 sqq. ; J.-B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 76. Usité de tout temps. Panroman, M. L. 3457. Le pluriel neutre *fortia* s'emploie poétiquement au sens de « actes de force ou de courage », cf. Vg., Ae. 8, 509, *seraque ad fortia uires* ; de là l'emploi, dans la langue de l'Église, de *fortia* au sens de « force », cf. Prud., Apoth. 1061, *ne maiestas sua fortia perdat*; Comm., Apol. 40, [deus] *demonauit fortia Pharaone decepto*, qui a passé comme féminin dans les langues romanes, M. L. 3455, avec un dénominalisat \**fortiāre*, M. L. 3456, tous deux panromans (sauf roumain).

Dérivés et composés : *fortiēr*; *fortūtūdō* (*fortitūda*) n'existe pas ; *fortūtūs* n'est que dans les gloses ; *fortūculūs* et *fortūtūculūs* (tardif et rare) ; *fortēscō*, -is (un exemple de Laevius) ; *fortificō*, -ās (tardif) ; *fortiōsūs* (Virg. gramm.) ; composé : *confortō*, -ās (-fortiō, d'après *confirmō*, etc.), utilisé comme synonyme de *rōborō* dans l'Itala et conservé dans les langues romanes, M. L. 2138 ; *præfortis* (Tert.). L'explication de *fortasse*, -sīs par un optatif en -ss- de \**fortō* (non attesté) est de pure fantaisie.

L'abrégé de Festus a les gloses : *horūtūm* et *forūtūm* pro bono dicebant, 91, 14 ; *forētēs* (l. -tis?) *frugi* et *bonus* *sive ualidus*, 74, 14 ; et dans le texte de Festus on lit,

474, 26, *itaque in XII (1, 5) cautum est ut idem iuris esset Sanatibus quam Forcibus, i. e. bonis* (cf. 426, 28). On interprétait généralement *forctis* (et le dialectal *horctus*) comme un doublet de *fortis*, ancienne forme de *fortis*; mais *forctis, fortus* sont peut-être des noms d'une peuplade latine, cf. Thes. s. u.

Si la glose de Festus est exacte, ce qui est contestable, il faudrait partir d'un ancien *forctis*, donc d'une racine terminée par gutturale; cf. toutefois osq. *fortis* « *fortis* » de la Tab. Bant., I. 12. La racine \**dher-*, qui figure dans *firmus*, etc., a, d'ailleurs, une autre nuance de sens. D'autre part, le rapprochement avec skr. *dṝmhati* « il affermit », *dṝdhāk* « ferme », av. *darzayaiti* « il attache fortement », *drezrō* « ferme, solide », lit. *diržas* « courroie » n'est possible que si l'on sépare gr. *δέρασσομαι* « je saisir », v. h. a. *zarga* « clôture » et si l'on pose \**dhergh-*. Le rapprochement le plus plausible serait dès lors avec av. *drazaite* « il tient », v. sl. *držati* « tenir », gr. *τρέφομαι* « je me coagule » (fut. *θρέψομαι*); pour le sens, cf. gr. *τρόφος* « épais », *τρόφικ* « gros, bien nourri »; mais il n'y a pas évidence, tant s'en faut. Le rapprochement avec skr. *barhāyati* causatif « il augmente », d'une racine \**bhergh-* n'est pas meilleur.

**forum**, -I n. (*forus* m. vulg.) : a dû désigner à l'origine l'enclos qui entoure la maison (cf. *forēs, forus*), l'enclos devant la tombe (*forum antiqui appellabant quod nunc uestibulum sepulcri dicari solet*, P. F. 74, 21; cf. Cic., Leg. 2, 24, 61). Dans la langue rustique, il le sens technique de « partie du pressoir où l'on disposait les grappes ou les olives à écraser ». Le mot a eu une fortune particulière dans le sens de « place de marché » : *f. boarium, oltorium, etc.*; cf. Varr., L. L. 5, 145 sqq., qui le distingue de *macellum* « marché couvert »; et il a servi à désigner nombre de villes : *Forum Alieni*, *F. Appi*, *F. Aurélium*, *F. Cornelium*, etc. En raison de l'affluence de citoyens, urbains et campagnards, qui s'y rencontraient, le Forum devint le centre des affaires publiques et privées, le lieu où se réglaien les contestations, les procès, et c'est autour de cette place que s'élevaient les monuments publics les plus importants : tribunaux, curies, temples, etc. De là, *attīngere forum* « toucher aux affaires publiques », *forum agere* : *cum is qui prouinciae praestet... ciuitates uocat et de controuersiis eorum cognoscit*, P. F. 74, 20. Cicéron oppose *forum* et *iurisdictionem* à *ferro et armis*, Verr. 2, 4, 54. *Forum* en est venu ainsi à désigner le barreau, la tribune »; *forēnsis, -e* à signifier « qui concerne l'éloquence politique ou judiciaire ». Mais, d'assez bonne heure, peut-être déjà dans Varro et Cicéron, *forēnsis*, faussement rapproché de *foras, foris*, et opposé à *domesticus*, pris le sens de « étranger, extérieur », e. g. *forēnsēs uitēs*, Plin. 14, 42; cf. M. L. 3434.

Conservé partiellement dans les langues romanes avec des sens divers et dérivés. M. L. 3459; B. W. *fur*. Cf. les adjectifs *assi-, circum-, con-, infrā-foraneus (-foranus)*, tous rares.

*inforō, -ās* : mot de Plaute, Cu. 401, qui équivoque avec *inforō* « mettre en perce », fait d'après *incomitio*.

V. *forēs*. Ombr. *furo, furū* « *forum* » est sans doute emprunté au latin.

**forus**, -I m (usité surtout au pluriel *forī*, et peut-être *fora?*; cf. Charis., GLK I 71, 29, *masculina autem tabu-*

*lata nauium... quamuis Cellius (hist. frg. 32) *fora nauium neutraliter dixerit** : sens général « espace libre ménagé ou réservé », qui prend des acceptations spéciales dans les langues techniques : 1<sup>o</sup> passage dans un vaisseau, tablier du pont, espace entre les bancs des rameurs, etc.; 2<sup>o</sup> places réservées à certaines personnes dans un spectacle (T.-L. 1, 35, 8); 3<sup>o</sup> planchers superposés dans une ruche (Vg., G. 4, 250), d'où *forulus* : *i. e. armarium uel locus librorum*, CGL V 653, 15, cf. Juv. 3, 219; 4<sup>o</sup> sillons ou allées tracées dans un champ ou dans un jardin, planche (Colum. 10, 92).

Peut-être même mot que *forum*; la différence de genre s'est accompagnée d'une différenciation de sens. V. *fores*.

**fossa** : v. *fodiō*.

**fouea**, -ae f. : fosse ; spécialement « fosse où l'on prend les animaux » (sens le plus fréquent); « trou du serpent, tanière, terrier »; « trou, lacune ». Ancien, usuel. Conservé dans quelques dialectes italiens du Nord, M. L. 3463; celtique : britt. *fau*. Cl. *fauissa*, et P. F. 77, 15, *Fou, qui nunc Fau appellavit, dicti quod principes eius ex ea natus sit, cum qua Hercules in fouea concubui. Alii putant eum primum ostendisse quemadmodum ursi et lupi foueis caperentur*. Dérivé : *foueālis* (Gassiod.). Formation comme *cauea*.

Le rapprochement avec hom. *χεύη* « trou du serpent », médiocre pour le sens, n'explique pas *f* initiale du latin. *Foueis* est peut-être à rapprocher de *fauissa*; étrusque? V. Ernout, Philologica, I, p. 35.

**fouēc, -ēs, fōui, fōtum, -ēre** : 1<sup>o</sup> chauffer, réchauffer (sens physique et moral); par suite « soutenir, favoriser », etc., voisin, dans ce sens, de *fauēc*, avec lequel il est souvent confondu ou il allié : C. E., p. 492, 22, *fauēas... ac... foueas*; 2<sup>o</sup> dans la langue médicale « faire des lotions », chaudes d'abord, puis indifféremment chaudes ou froides; cf. Celse 4, 2, 4, *multa aqua prius calida, post egelida fouendum os caputque*; 1, 5, *os quoque multa frigida aqua fouendum est*; et *praefōtūs*, Cael. Aur., Tard. 4, 2. Usité de tout temps. Non roman.

Dérivés et composés : *fōtūs, -ūs m.* (époque impériale) : *fōtōr* (St Aug.); *fōtrix?* cf. Thes. s. u.; *fōutiō* (Chir.); *fōculum* (attesté seulement au pluriel); l'*ō* est assuré par Plt., Pe. 104; le mot est donc distinct de *fōculus* qu'on lit dans Juv. 3, 262, et *bucca fōculum excitat* (où *fōculum* est l'accusatif du diminutif de *focus* au sens de « brasier ») : réchaud; *fōculō, -ās (fōci(l)ō, -or)* « réchauffer » et *refōciō*; *fōciātū*, P. F. 75, 10; *fōmentū* (*fōmen*, tardif) : ce qui sert à réchauffer ou à rallumer; dans la langue de la médecine « cataplasme chaud, fommentation », puis toute espèce de remède calmant ou lénitif; d'où : *fōmentō, -ās; fōmentātō; con-, refōueō*. V. aussi *fōmes*; pour *fauōnius*, v. ce mot.

Causatif (du type *moneō*) de la racine qui fournit skr. *dāhati* (causatif *dāhāyatī*), av. *dažāti* « il brûle » (*dh* initial dans véd. *dhāhāk* « il a brûlé »), lit. *degū*, alb. *djek* « je brûle ». V. tch. *dahnēti* « brûler » a un ancien *ō*. Les sens de « cendre », qui apparaît dans gr. *τέρπē* « cendre brûlante », se retrouve dans lat. *fauilla*; le vocalisme *\*dhōgwh-*, attesté par ce mot latin, est celui de irl. *daig* « feu ». Le grec a aussi θεττανός· ἀπτομενος·

Hes. On rapproche v. pruss. *dagis* « été » (pour le sens, cf. lat. *aestas*) et got. *dags* « jour » (simplement possible).

**fracēs, -um** f. pl. (un singulier *frax* est dans le glossaire de Philoxène) : marc d'olives = gr. στέμφυλα. Attesté depuis Caton. Rare, technique.

Dérivés : *fraceō, -ēs* (attesté par l'abrégié de Festus et Plaïde); *fracēscō, -is* (*fraccēscō*, avec *c* géminé dans Non. 62, 2, comme *flacceō, flaccēscō*, formes populaires à gemination de consonnes) « se décomposer, rancir »; *fracidus*, conservé dans les dialectes italiens, cf. M. L. 3465.

On a rapproché des mots comme v. isl. *dregg* « levain, lie », v. pr. *dragios*, v. lit. *dragēs*, qui reposent sur \**drehg-* (lie, dépôt); et, d'autre part, v. irl. *mraich*, d'où *braich*, gall. *brag* « malt » (que Pedersen rapproche de lat. *marcēre* (v. ce mot) dans *V. Gr. d. kelt. Spr.*, I, p. 162). Mais peut-être mot d'emprunt, comme *jaex*.

**fragilis, fragor** : v. *frangō*.

**fragrō, -ās, -āui, -āre** (ā dans Catulle 6, 8, où le manuscrit présente la forme dissimilée *flagrans*, qu'on retrouve en bas latin *flagrō, efflagrō* et *fraglō*) : exhaler une odeur forte ou agréable.

Dérivés : *fragrantia, -ae f.*; *fragratō* (bas latin).

Mot poétique et de la langue impériale, qui semble inconnu à la langue archaïque; non attesté avant Catulle; en tant que terme expressif a pénétré dans la langue populaire et de là dans les langues romanes, M. L. 3476 (*fra-* et *flagrare*; v. B. W. sous *flaire*); et en celtique : britt. *flair* « pet », *fleirio* « puer », etc.; et M. L. 3477, \**fragritāre*.

Rapprochement avec skr. *gr̄hātī* et *jīgr̄hatī* « il sent » est séduisant pour le sens; mais il ne rend pas compte de la forme du redoublement, ni de *f* initial. On rapproche, d'autre part, v. h. a. *bracko* « chien de chasse »; simple possibilité.

**frāgum, -īn.** (n'est guère employé qu'au pluriel *frāga, -ōrum*, d'où le singulier féminin *frāga, -ae* dans Pseud-Apul., Herb. 37) : fraise(s). Attesté depuis Virgile. M. L. 3480, *fragum* et 3478, *\*fragula*.

Sans doute emprunt au même mot, d'origine inconnue, \**srāg-* qui a fourni le nom *þāξ, þāγō* du « raisin » en grec. Mais un rapprochement (secondaire) avec *fragrō* n'est pas exclu.

\***frāgūs** : *recurratio populiis quae et suffraginatio* (Gloss.). Sans doute création de grammairien pour expliquer *suffrāgō*.

**framea, -ae f.** : framée, mot germanique; cf. Tac., Germ. 6.1'

**frangō, -is, frēgī, frāctūm, frangere** : briser, abattre (sens physique et moral). Voisin de *rumpō*, qui semble, toutefois, signifier plutôt « rompre par éclatement, déchirer ». Aussi dit-on *frangere trām*, mais non *rumpere trām*; la différence est la même qu'entre « briser » et « rompre » en français, où l'on dit « mes espérances sont brisées », et non « sont rompues », mais indifféremment « j'ai la tête brisée » ou « cassée » ou « rompue », comme en latin on trouve *si membrum rupit* (l. *rupsit?*) dans la loi des XII Tables et *frangere bracchium*, Cic., De Or. 2,

62, 253. Usité de tout temps. — Au rebours de *rumpō*, *frangō* a une nombreuse famille.

Formes nominales et dérivées : *frāgūs, -a, -um, adjectif* second terme de composés : *con-frāgūs*, cf. *confraγa* « fourrés »; *nau-frāgūs* « qui brise son navire, qui fait naufrage », d'où *naufraγō* et ses dérivés, *naufraγūm n.* (d'après gr. *ναυράγος*, -*τα*, -*γον*, -*γω*); *foedi-* (archaïque et poétique), *osſr-, sazi-, silufrāgūs* (Lucr.); *lumbifrāgūm* (mot plautinien, comme *crūrifrāgūs*, Poe. 386; *crūrifrāgūm*, dont Apulée, Met. 9, 23, a tiré un simple *frāgūm*: *crūram frāgūm*).

**frāgor** : 1<sup>o</sup> fait de briser, brisure, fracture; 2<sup>o</sup> bruit produit par l'objet qui se brise, fracas; sens dans lequel *frāgor* s'est spécialisé, tandis que le sens de « brisure » passait à *frāctūra* et, dans la langue impériale, à *frāctō*, sans doute de création récente. *Frāgōs* : cassé, brisé; âpre, raboteux, et « bruyant »; et *con-frāgōs* : pierreux, rocallieux, rude, âpre, raboteux; *fragilis* : fragile, frêle, d'où *fragilītās* et *infragilis*; *frāgēscō, -is* (Acc., Gloss.); *fragmēn* n. (usité surtout au pluriel *fragmīna*): fragment, débris. Archaïque et poétique, suppléé par le dérivé *fragmentum*.

Dérivés en *frāctō* : *frāctō, -or* et *confraγtō* (tardif), *-tōrium* (langue de l'Eglise); *frāctāmentū* (id., Gloss.); *frāctāriūs* (Pline); *frāctīllūm* (Gloss.); *frāctūra* (depuis Caton); *frāctūriāris* (Itala); *frāctūs, -ās m.* (Gramm.), et *confraγtūs, infrāctūs, refrāctūs* (Prob. App., GLK IV 193, 9). Sur *fractum* > fr. *frāis*, v. B. W. s. u.

Composés : *con-*, M. L. 2139; *dif-, ef- (ec-)*, *in-*, M. L. 4412 (et *infrāctō*); *of-* (*offringi terra dicitur cum itērum transuerso sulco aratur*, P. F. 217, 7), *per-, pre-, suf-* *frāngō* avec des doubles en *-frāngō* refaits sur le simple *of-*, *con-, dē-, dis-, ef-, in-, re-, sub-* *frāngō*, M. L. 266 et 266 a, 4412, 8634. Cf. aussi *refrāctāriūs* (Sén., Ep. 73, 1), *refrāctāriōlus* (Cic., Att. 2, 1, 3), qui, par le sens, sont plus proches de *refrāgor* que de *refrāngō*.

Il semble qu'il faille rattacher à la racine de *frangō* les formes avec ā du type *suf-frāgor*, *-giūm* et *refrāgor*. Peut-être y a-t-il là une image semblable à celle qu'on a dans *supplōdō*.

NOMBREUX représentants dans les langues romanes : M. L. 3482, *frangere* (cf. fr. *freindre* et *enfreindre*), pan-roman; 3466, *fracta* « rupture », ital. *fratta* « clôture » (faite de branches brisées?), etc.; 3468, *fractūm*, *fractūra*; 3468 a, *fractūra*; 3469, *\*fragilārc*, ital. *sfragillārc*; 3470, *\*frāgūcā* (dial. nord-ital.); 3471, *fragilis*; 3472, *fragūm* (napol., sarde); 3473, *\*fragmentāre* (roumain); 3474, *fragor*, v. fr. *freour, frayer*; 3475, *fragōs*, esp. *port. fragoso*; 3479, *fragulāre* (sarde); v. fr. *frailier*; 3481, *\*fragūm* (prov. galic., port.); 6113, *ossifragā*, fr. *orfraie*; 7160, *refringere, refrangere*; 7158, *refrāgūm*, v. fr. *refrai*; 8434, *suffrāgēra*, \**sūfrāngēra*, v. fr. *soufrāndre*; d'où 8433, *suffrāctē* (*soufrāte* et par dérivation *soufrēteux*, B. W. s. u.). Cf. aussi en celtique : br. *freua*, de \**frāctō*.

La racine se retrouve dans got. *brikan* « briser », etc.; c'est une racine en -e- dont *frēgī* conserve la forme longue qui a son correspondant en germanique dans les formes en *brēk-* du présent; *frangō* est donc le présent à nasalé inflexé avec une forme \**bhrōg-* de la racine, cf. got. *ga-bruka* « fragment ». — Il y a une racine

\*bhēg-, de même sens aussi avec présent à nasale inscrite : skr. *bhanakti* « il brise », v. irl. *com-boing* « il brise »; cf. arm. *bekanem* « je brise » (aor. *beki*) et skr. *bhātī*, av. *bažatī* « il partage ». Cf. *suffrāgor*.

**frâter**, -tris m. : 1<sup>e</sup> frère par le sang, la parenté étant précisée par une épithète ; f. *germānus*, *geminus*, *uterinus*; 2<sup>e</sup> frère par alliance ; f. *patruēlis* ou *frâter* seul « cousin german » du côté paternel ; beau-frère = *lēiūr*; 3<sup>e</sup> membre d'une confrérie (sens qu'on retrouve en ombr.): *frâtres Aruālēs*, cf. gr. φράτρα, φράτρια. Comme gr. ἀδελφός, le pluriel *frâtrēs* peut désigner le frère et la sœur. *Frâter*s s'emploie souvent comme terme d'amitié, e. g. : *quam copiose laudavt Apronius a Timarchide...* *Volo, mi frater, fraterculo tuo credas : consorti quidem in lucris atque in fortis, gemino et simillimo nequitia, improbitate, audacia*, Cic., Verr. 2, 3, 66, 155. De là le sens spécial qu'il a pris dans la langue érotique : « amant, mignon ». Enfin, comme ἀδελφός, *frâter* se dit aussi d'objets de même nature et rapprochés ; de là *frâtrâre* : *puerorum mammae dicuntur, cum primum tumescunt, quod uetus fratres pares oriuntur, quod etiam in frumento spica facere dicuntur*, P. F. 80, 24; cf. l'emploi de *soror*, *sororiare*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 3485.

Dérivés et composés : *frâtria* (et *frâtrissa*, Isid.) f. : *uxor frâtris*; *frâterculus* et *frâtellus* (Seaurus, GLK VII 13, 13; cf. M. L. 3484, it. *fratello*); *frâternus*; d'où dans la langue impériale *frâternitâs*, généralisé par la langue de l'Église ; *frâtrœlis* (formé d'après *patruus/patrûelis*) « fils du frère, cousin german », M. L. 3486 (logoud. *frâtile*); *frâtrō*, -as (d'où *frâtrabiliter*, Inscr. de Pompéi) et *frâterculo*, v. plus haut; *frâtrîmônium* (Not. Tir.); *frâtri-cida*, *cidiūm*, faits sur *pâricida*.

L'un des grands noms de parenté indo-européens, désignant les membres de la famille qui sont au même niveau par rapport au chef, le \**pater*, ce qui n'implique sans doute pas qu'ils étaient tous ses enfants (de même *soror*) ; en grec, φράτηρ, φράτωρ ne s'est conservé qu'au sens de « membre de la même φρâtrplâ ». Le mot se retrouve dans osq. *fratrum* (génitif pluriel), ombr. *frater*, *frater* « frâtrés », irl. *brâthir*, got. *broþar*, arm. *եղբայր*, skr. *bhrâtâ* (thème *bhrâtar*). Le slave et le Baltique ont des dérivés : v. sl. *bratru* (*bratû*), lit. *broter-ēlis*, etc.

Pour l'u de *frâtrœlis*, cf. skr. *bhrâtvayah*, av. *brâtu-*ryō « fils de frère ». Pour la forme, cf. *patruus* sous *pater*. Le génitif tardif *fratrum* (Ital., GIL VIII, 4202) est, comme *patruum*, analogique de *nuruum*, *socrum*.

\**fratillī* : *uilli sordidi in tapetis*, P. F. 80, 14. Cf. *fratel-* *lis* : *sordium glomusculis*, CGL V 70, 17.

**fraus**, -dis f. (ancien thème consonantique, comme *laus*; l'ablatif est en -e; le génitif pluriel est tantôt en -um, tantôt en -ium dans les bons manuscrits, mais la poésie dactylique n'emploie que *fraudum*; quelques traces d'une graphie *frus* refaite peut-être dans des expressions comme *sé frûde* (cf. *sédule*); cf. toutefois *frus-trâ* : tort fait à quelqu'un ; dommage, perte résultant d'une erreur ou d'une ignorance personnelle ou d'une tromperie ; et par suite « fraude, tromperie » : *mala fraus* comme *dolus malus*. Dans l'ancienne langue, *sé fraude*, *sine fraude* = *sine damnō*, *sine nozâ*; cf. aussi *facere* [dare] *fraudem* « faire tort à, causer un dommage à »,

*fraudare algm algā rē* « faire tort à, frustrer quelqu'un de quelque chose », *esse fraudi* « être une cause de dommage », e. g. Lex Rubr. 2, 20, CIL I<sup>2</sup> 592, *id ei fraudi poenae ne esto* (sur la différence entre *fraus* et *poena* v. Dig. 50, 16, 131), etc.; ce sens de « dommage » est encore conservé par la langue du droit, cf. Ulp., Dig. 38, 5, 1, 15, *fraus... in damno accipitur pecuniario*. Comme le dommage s'accompagne généralement de manœuvres dolosives, *fraus* est arrivé à signifier « ruse, tromperie, fourberie » et même « piège » dans la langue familière, cf. Plt., Mi. 1435; Tri., 658; Cic., Att. 11, 16, 1; Verr. II 4, 101; il s'oppose à *uis* et est uni à *dolus*, *fallacia*, etc.; cf. Dig. 1, 3, 29 et 50, *contra legem facit qui id facit quod lex prohibet : in fraudem uero legis qui salutis uebilis legis sententiam eius circumuenit*. *Fraus enim legi fit ubi quod fieri noluit, fieri autem non uetus, id fit...* Finalement, on arrive à employer *fraus* au sens indéterminé de « crime, forfait ». Peut-être représenté dans un dialecte italien. M. L. 3487 a; en celtique : gall. *frau*.

Dérivés : *fraudō*, -as (à côté est signalé un parfait déponent *frausus sum* attesté chez Plaute, As. 286) et par l'abrév. de Festus, 81, 2; cf. sans doute ombr. *frosetom* de \**frausso*) : faire tort à, frustrer. Ancien usuel. M. L. 3487; B. W. *flouer*.

De *fraudō* dérivent *fraudâtor*, -tiō et le composé *frâdu-* ; *fraudulentus* : qui fait tort à, trompeur, frauduleux ; *fraudulenter*, -tia ; *fraudulōsus* (Paul. Dig. 47, 2, 1, 3).

Cf. aussi *fraudiger*, *sociofraudus* (= προδοστραπός Plt.).

Etymologie inconnue, comme celle de *laus*, dont la formation est la même. Le vocalisme a de *fraus* indique une forme « populaire », tandis que *frustrâ* a un vocalisme de type normal !

\**fraxâre* : *uigiliam circuire*, P. F. 81, 4; cf. CGL V 569, 9, *flaxare uigilias circumire*. Pas d'autre exemple.

**fraxinus**, -i (frâ-? ; *fraxus* tardif) f. : frêne. Ancien Panroman. M. L. 3489.

Dérivés : *fraxineus*; *fraxinus*, -a, -um, Ov., Ep. 41, 76 (metri causa); *fraxinétum*, M. L. 3488. Pour la forme, cf. *tazus* et *carpinus*.

Cf. *farnus*. — On rapproche souvent le nom du bouleau », skr. *bhürjah*, russe *beréza*, lit. *béržas*, v. h. a. *bîrîha*. Mais ceci ne va pas sans difficulté soit de sens soit de forme.

**frediānus** : mot du Cod. Theod. 16, 20, 20, 2 (415 ap. J.-C.) ; dérivé du germ. *fredum* « aes collatum ».

\**frementum*, -i n. : mot de l'Itala (Lev. 14, 54 cod. Luggd.) correspondant à gr. θραύσαι, à Vulg. *percussum*. Forme vulgaire pour \**fragimentum*? Cf. M. Leumann, *Gnomon* 13 (1937), p. 32.

**fremō**, -is, -ui, -itum, -ere : gronder (se dit de tout bruit grave et violent ; du rugissement des feuves, du hennissement des chevaux, d'une foule émuue ou irritée du vent, de la mer, etc.). Ancien, usuel. M. L. 3492.

Formes nominales et dérivées : *fremor*, -ōris m. (poétique), M. L. 3494; *fremitus*, -ās m., M. L. 3493; *fremēs* (archaïque); *fremidus* (Ov.?) ; *fremisō*, *frēndus* (archaïque). Composés : *confremō* : retentir de toutes

parts; *infremō* : gronder dans, frémir ; et aussi, rarement, *af*, *dē*, *per-fremō*, tous poétiques.

Mot expressif déjà expliqué comme une onomatopée par Varr., L. L. 6, 67; 7, 104. On ne saurait dire à coup sûr si l'on faut le rattacher au groupe de v. h. a. *brenam* « gronder », *bremo* « frelon » et de skr. *bhrāmarā* « abeille », pol. *brzmiec* « résonner, bourdonner », ce qui semble probable ; le rapprochement avec lat. *murmurare*, en partant de \**mrem-*, est vague. Le grec a βρέμω, de même sens, avec un autre groupe initial. Cf. *premō*, *trempō*.

**frendō**, -is, *frē(n)sum*, -ere (et *frendēō*, *frendui*) ? dans Pac. cité par Non. 447, 19, *frendere noctes misera quas perpessa sum*; cf. *fulgō/fulgeō*, etc.) : *frendere* est frangere ; *unde et faba fresa* (conservé dans les langues romanes; cf. M. L. 3498, *frēsum*, *faba frēsa*, et 3497, *frendē*; fr. *fraise*, *fraiser*, B. W. s. u.); *unde et dentibus dicimus frendere*, P. F. 81, 8; et Varr., R. R. 2, 4, 17, *parci dicuntur nefrēnes ab eo quod nondum fabam frendere possunt*, i. e. *frangere* : broyer (avec la meule, avec les dents) ; d'où, absolument, « grincer des dents ». Ancien, usuel. M. L. 3495; it. *frendire*.

Dérivés et composés : *frendē*, -ōris (rare et tardif); *frendēsō* (id); *frēnum* (v. ce mot). Le participe *fresa* désigne aussi la farine, *similāgo* (Ital.).

Composés : \**defrendō*, cf. P. F. 65, 22; *defrensam*, *defrētum atque detunsam*; *infrendō* : grincer des dents ; *infrens* ou *infrendis*, -e : *infantes sine dentibus infredes dicuntur*, Lact. ad Stat. Theb. 5, 663; *nefrēns* ou *nefrēndis*, -e, cf. plus haut.

Cf. v. angl. *grindan* « frotter, broyer », lit. *grēndu* « je frotte violemment ». L'intonation du verbe lituanien donne lieu de croire que le primitif comportait une forme \**gwhrēndh-* athématische.

**frēnum**, -i n. (pluriel *frēna* et *frēni* plus fréquent, v. Thes. s. u.); le pluriel semble plus ancien, ce qui est normal, le mot étant un collectif ; le singulier n'est attesté qu'à partir de Cicéron) : bride de cheval, comprenant le mors, la têtière et les rénes ; au singulier « mors, frein » (ʃ. *mordere*), cf. χαλυνός et χαλωτό, -ών. S'emploie souvent au figuré et s'oppose à *calcâria*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3296; et celtique : m. irl. *srian*, gall. *ffrey*.

Dérivés et composés : *frēnarius* (Gl.) « fabricant de freins »; *frēnō*, -as (usuel), *frēndr*, -tiō (rares, tardifs) et ses composés : *infrenō* « brider » (panroman, M. L. 4415); *infrenātus* « tenu en bride »; *infrenātō* (Tert.); *refrenō* « ramener en arrière avec la bride, réfréner »; *refrenātō*.

*infrenō*, -nis (poétique) « sans frein »; *infrenātus* « qui monte sans bride »; *effrenō*, -nis « effréné », -natus, d'où Sil. Ital. a tiré *effrēnō*, -ās, 9, 496; *frēnōs* (Ps.-Aug.); *frēngēr* (Stace); *frēnusculi* (var. *frēniculus*) : *i ulcera circa rictum oris, similia iis que sunt iumentis asperitate frenorum* (Isid.).

Le rattachement de *frēnum* à *frendō* est enseigné depuis Varro; cf. Serv., Aen. 8, 230, *frendere... Varro frēnos hinc putat ductos*; cf. Ov., A. am. 1, 20; et c'est l'étymologie la meilleure pour le sens et pour la forme : *frēnum* de \**freds-no-m*, cf. *frēsa*. L'explication par *frētus*

« soutenu, garni » proposée par Curtius, cf. W.-H., est peu vraisemblable.

**frequēns**, -entis adj. : terme d'agriculture, s'oppose à *rârus* et s'emploie, avec valeur active ou passive, comme synonyme de *densus*, cf. Cat., Agr. 3, 5, *oleum bonum beneque frequens* (scil. *arboribus*); Varr., R. R. 3, 16, 2, *pabulumque sū frequens* (scil. *herbis*); Ov., M. 8, 329, *silua frequens trabis*. Le sens premier a dû être « bien garni, abondant en », « serré », cf. Varr. R. R. 2, 5, 8, *inferiorē partem [codae] frequentibus pilis subcrispam*. De la langue rustique, le mot est passé dans la langue commune, où il a pris le sens de « qui fréquente un endroit, assidu, fréquent » (cf. le développement de sens de *saepe* et de *it. spesso*) : *erat illa Romae frequens*, Cic., Rosc. Am. 6, 16; *cum illis una aderat frequens*, Tér., Andr. 107; et « fréquenté, peuplé, populeux », *frequentissimum theatrum*, Cic., Diu. 1, 28 fin., et par suite « nombreux » : *uidet multos equites Romanos, frequentes praeterea ciues atque socios*, Cic., Verr. 1, 3, 7; *frequēns senātūs* « le Sénat en nombre », expression technique, cf. Thes. VI 1297, 70 sqq.

Dérivés et composés : *frequent*; *frequentia*; *frequentū*, -ās, M. L. 3496 a, avec ses dérivés, dont le terme de grammaire *frequentatiūs*, synonyme de *ite-ratiūs*, gr. οὐεχής; *infrequent* « peu assidu » et « peu nombreux »; *infrequentia*; *infrequentatiūs* (Sid.).

Le rapprochement souvent fait avec *farcīō* (cf. *theatrum furtum* comme *t. frequēns*) présente plusieurs difficultés de forme.

\***fretâle**, -is n. : sorte de poêle à frire (Apicius).

**fretum**, -i n. (*fretus*, -i m., Varr., frg. Non. 205, 34; Lucr. 6, 364; T.-L. 41, 23, 16?; Iord. Got. 157; Enn., Sc. 382?; Naev., Trag. 53; *fretus*, -ūs, Lucil. 939; Messalla ap. Char., GLK I 129, 7; Cell. 10, 26, 6; cf. Prisc., GLK II 27, 4, « o » *aliquot Italiae ciuitates... non habebant, sed loco eius ponebant u... Lucretius* (I 720...)... *fretu... pro freto. Quae tamea i junioribus repudiata sunt, quasi rustic more dicta* : détroit, bras de mer, caractérisé par l'agitation de ses vagues, d'où le rapprochement avec *feruere* établi par les Latins; cf. Varr., L. L. 7, 22, *dictum ab similitudine feruentis aquae, quod in fretum sqaepē concurrat < adestus atque effervescat*; Serv. Dan., Ae. 1, 557, *sane quidam a feruore dici putant*, et la figura etymologica de Lucr. 6, 427, *freta circum/feruescent*, imitée par Vg., G. 1, 327. De là les deux sens du mot : 1<sup>e</sup> agitation, effervescence (cf. Lucr. 4, 1030); 2<sup>e</sup> limite, fossé. Enfin, la langue poétique emploie par métonymie *fretum* pour désigner la mer. Ancien ; conservé en catal. *freu*, M. L. 3499 (qui note *fretum* avec ?).

Dérivés : *fretētus* : usité dans *Fretētēse mare* « le détroit de Sicile »; *fretālis* : *Fretālis Oceanus* (Amm.).

Composés (d'époque impériale) : *trānsfretō*, -ās, d'où a été tiré, semble-t-il, *fretō* (Ital.), mal attesté ; *trānsfretān(e)us* (Tert., d'après *trānsmarīnus*).

Aucune étymologie claire.

**frētum**, -i n. : paix. Mot germanique (Greg. Tur., Mart. 4, 26).

**frētus**, -a, -um : qui s'appuie sur, fort de. *Frētus* est régulièrement suivi d'un ablatif : *frētus conscientiā*, Cic.,

Fam. 3, 7, 6 ; l'emploi absolu est très rare (trois exemples dont un de Properce, les deux autres tardifs) ; la construction avec le datif (qu'on trouve, par exemple, dans T.-L. 6, 13, 1, *multitudo hostium nulli rei praeterquam numero freta*) est analogue de *fidēns*. Ancien, usuel, non roman.

*fretus*, -ūs m. (Gloss. : f., θάρσος; et Symmaque). Cf. peut-être ombr. *frite* qu'en interprète ordinairement par *fretū*, *fidēs*.

Le sens rappelle skr. *dhārdyati* « il tient », etc.; v. sous *fer(r)ūmen* et sous *firmus*. — La racine étant monosyllabique, l'-ē serait un élément de formation indiquant l'état (type *sedēre*), ce qui convient pour le sens.

*frigus*, -ōris, -ūi, -ētūm, (et *fricāui*, *fricātūm*), -āre : frotter. Ne s'emploie qu'au sens concret, contrairement à *terere*, qui admet aussi le sens moral (*tempus terere*), et appartient sans doute à la langue populaire. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3501; B. W. *frayer*.

Dérivés, presque tous techniques : *frictiō* (Celse), -or, -trix (rares, tardifs); *frictus*, -ūs m. (Mart. Cap.); *frictūra* (Ps.-Apul.); *fricātiō* (Celse), -or; *fricātūs* (Plin.); *fricāmentum*, M. L. 3500; *fricātūra*, M. L. 3502; *perfriktiō* « écorchure » (Plin.), tous de la langue impériale. Les langues romanes attestent aussi \**fricācāre*, M. L. 3503; \**frictiāre* et \**frictiāre*, M. L. 3505, 3506; -*fricūm*, usité surtout dans *dentifricūm*.

Composés : *af-*, *circum-*, *con-* (c. *genua sensu obsceno*), *dē-*, M. L. 2520 a; *ef-*, M. L. 2829?; *in-* (et *infriculō*, Pelag. Veter. 31), *per*, *pae*, *re*, M. L. 7159; *suf-fricō*. V. *frū*; cf. *fodiō/fodicō*, etc.

\**frigō*, -is? : *frigū correpta prima syllaba significat eri-git*. Accius Meleagro (461) : *frigū fricantem corpus atrum occule abstruso in flumine. idem in eadem* (443) :

frigū

*Saetas, rubore ex oculis fulgens flammēo.*

*Frigerē est et friguttire cum sono sussilire... Afranius Priugno* (245) :

... neptis porro de lecto frigū (Non. 308, 6 sqq.).

La première partie de cette glose repose sans doute sur une mauvaise lecture de Nonius, qui a dû confondre *ērigō* avec *frigō*. Le verbe attesté dans la seconde partie est à rapprocher de *fringilla*, *frigutī*.

*frigō*, -is, -xi, -ētūm (et -xum), -ere : rôtir, griller, frire. Le sens spécial de « frire » est secondaire. Le sens premier est « faire sécher par la cuisson, cuire à sec »; cf. Caton, Agr. 106, 1, *sesquibram salis frigito*; Plt., Ba. 767, *frictum cicer*, et CGL V 456, 27, *frizi ciceris* : *fabae siccatae in sole*, etc.; mais c'est au sens de « frire » que songe Isidore quand il écrit, Or. 20, 2, 23, *frixum a sono dictum, quando in oleo ardet*. Rapproché de φρύνει par Festus : *frigere et frictum a Graeco uenit φρύνει*, P. F. 80, 24. Ancien, technique. Panroman. M. L. 3510 et 3522, *friza*; 3504, \**fricta*.

Dérivés : *fricor* (Gloss.); *frizōrius*; *frizōrium* (et *frizūria*, \**frizōria*, M. L. 3524); *frizūra* f., M. L. 3526, B. W. *frizzare*; *frizō*, -ās (Cael. Aurel.); cf. aussi *fricūtūla* (St Jér.); *frictūs* (Orib.); et M. L. 3508, \**fricūtūra*; 3523, \**frizeolum*.

Composés : *con-*, *ef-*, *re-frigō*.

Cf. ombr. *frehtu*, *frehtef*, T. E. II a 26; IV 31, « *frictum, frictas?* »

Sans doute mot expressif; on trouve ailleurs, au même sens, des mots semblables, mais différents : gr. φρύγα « je fais griller », skr. *bhrjyati* « il fait griller », etc. Cf. le groupe de *frigutī*.

*frigus*, -ōris n. (et à partir de saint Augustin *frigo*, masculin d'après *color*, *sūdor*, M. L. 3513, et à très basse époque *frigora*, *frigura* féminin construit sur le neutre pluriel, cf. M. L. 3515) : froid, froideur et aussi « fraîcheur » : *frigus captabis opacum, frigida Tempe* (Vg.), au sens moral « froideur ». Le double sens, physique et moral, se retrouve dans *frigeō*, *frigidus*, qui souvent s'opposent à *caleō*, *calidus*; cf. ad Herenn. 4, 15, 21, *frigidissima cales, in feruentissima friges*. Cf. pour la sens ϕύχος, φυχός. Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *frigeō*, -ēs, -xi (-ui) (les grammairiens enseignent que le parfait est *frizi*, qu'on lit dans Liv. Andr., Od. 17, ... *Vixi frizit piae paucior*; *frigu* est récent. Dans la plupart des cas, il est impossible de déceler si l'on a affaire au parfait de *frigeō* ou de *frigēscō*) : être froid, M. L. 3509; *frigid* (Greg. Tur.) : frisson; *frigēscō*, -is et ses composés *dē-*, *in-*, *inter-*, *per-*, *refrigēscō*, M. L. 7159 a, dont le parfait est *perfrixi* (d'où *perfriktiō* « refroidissement» (Plin.); *perfriktiūnula* (M. Aur.); *refrīxi*; *frigerō*, -ārare (Catul. Cael. Aur.), mais le composé *refrigerō* est fréquent et classique; dans la langue de l'Église il traduit ράρασθω, ράρασθω « rafraîchir, soulager », le substantif *refrigerūm* a pris le sens de « apaisement, consolation »; cf. aussi *dē-*, *per-frigerō*; *frigō*, -is et *factō*, -ās; *frigidus* (*frigidus* d'après *cul-dus*, cf. App. Probi, *frigida non fricida*) « froid », M. L. 3512 (*frigidus* d'après *rigidus*?); et *perfrigidus*, *frigidulus*; *frigiditās* et *frig(i)dor* (tardif); *frig(i)dōsu* (Cael.); *frig(i)dārius* (cf. *caldārius*, *tepidārius*) tiré du féminin substantif *frig(i)da* « eaux froides », d'où *frig(i)dārium*, -i (savoyard *frédier*, non cité par M. L.); *frig(i)dāria*, -ae; *frig(i)dō*, -ās et *infrigōdō*, *frigēscō* (tardif); *frigēdō* (Varr.); *frigorōsus* (tardif; M. L. 3514); cf. aussi *frigoritūs* (Greg. Tur.) sans doute d'après *paralyticus* et les adjectifs de la langue médicale en -icūs tirés du grec); *frigorificūs* (Gell.).

*frigus* semble avoir dans gr. φρύγος (de \*srīgos) un correspondant exact. De même que le latin a *frigeō*, le grec a des formes verbales telles que le parfait ἔφρύγω et un présent πρέγω. On propose, de plus, des rapprochements incertains avec le baltique.

*frigutī*, -is, -īre : *fringilla quis dicta, quod frigore canet et uigeat, unde et friguttire*, P. F. 80, 19; « chanter (en parlant du pinson); chantonner, bavarder ». Ancien (ENN., Plt.) et repris par les archaïsants. Mot familier.

De *frigutī* existent des variantes : *fringul(t)iō*, *fringu(t)iō*; cf. aussi *frigō*, *frindō*, *fritinniō*; *fringilla*; *frisiō*. Mot expressif de forme mal fixée, qui fait penser notamment à gr. φρυγός (nom d'oiseau) et lit. bruzgū, bruzgēti « faire un bruit léger, crépitant ». Cf. *frigō*.

*frindō* ou *frindō*? : *merulorum frendere* (?) uel *ziziare*, Suet. 252, 2 Reiff.; *frindit merulus*, Thes. Gloss.

Cf. *frutāmentum* : *uxor merulae*, CGL II 580, 42; *frintiō*, -is : *pullos peperit frutinnientis*, Varr., Men. 565; *cicadarum frutinnire*, Suet. 254 Relff.

*fringilla*, -ae f. (*fringuilla*, -us, ce dernier dans Martial IX 54, 7, Polem. Silvius et les Gloses) : pinson, fringille; M. L. 3516, *fringuilla*.

*frīō*, -ās, -āre : réduire en morceaux; concasser, broyer. Rare et technique (Varr., Lucr., Plin.). N'est guère employé qu'au passif.

Dérivés : *friābilis* (Plin.); *infrīō*, -ās (Caton, Varr., Cels., Plin.).

Cela, Plin. Au même groupe appartient *fricāre*, qui présente un élargissement « populaire » en -k- (v. Meillet, MSL 23, 50). Ni l'une ni l'autre des deux formes ne se laisse rapprocher d'un mot identique d'une autre langue. Un rapprochement avec le groupe de irl. *meirb* « mou », v. h. a. *maro* « mûr, tendre », gr. μαρανωμα « je m'épuise » est vague; le skr. *mrityai* « il se désagrège » est moins loin, avec son -i- (élargi par -t-); de même hitt. *marriya-* « émettre, broyer (du sel) », de \*nra-, v. Benveniste, BSL 33, 140. Mais l'hypothèse reste fragile et le traitement *mr > fr* latin est peu sûr. — Peut-être mot expressif; v. *frigō*, *frigutī*.

On rapproche aussi le groupe de *friūolus*, sans plus de précision. Le sens de *refriūa* (*faba*) est trop incertain pour justifier un rapprochement.

*frisiō*, -ōnis m. : loxie; oiseau dit aussi « bec croisé ». M. L. 3520. Sans doute onomatopée, comme *frutinniō*, etc.

*frit* : *illud... summa in spica iam matura, quod est minus quam granum vocatur frit*, Varr., R. R. 1, 48, 3. En dehors de Varron, semble se retrouver dans Plt., Mo. 595, *ne frit* (nec erit codd.) *quidem*. Cf. ne... *hilum*.

*frillūs*, -ī : cornet à dés. Attesté depuis Sénèque. Otonopée?

*frutinniō*, -is : gazouiller, chanter, babiller (se dit des oiseaux, des cigales). Cf. *fringilla*, *frigutī*; *fritāmentum* *uxor merulae* (Gl.); *fritilla* (*fru*): τύξ (Gloss.); et *tinniō*, *titinniō*. Verbe expressif. M. L. 3521 a; B. W. *fridōnner*.

*friūolus*, -ā, -ūm : -a sunt proprie uasa fictilia quassa. Vnde dicta uerba friūola, quae minus sunt fide subnixa. P. F. 80, 9. Rare à l'époque républicaine; un seul exemple dans Rh. ad Herenn. 4, 11, 6; toutefois, une comédie perdue de Plaute avait pour titre *Friūolaria*; surtout employé à l'époque impériale et chez les auteurs chrétiens au sens de « vain, futile, frivole; sans valeur ». Cf. le suivant?

*friuuscūlum*, -ī n. : terme de droit tardif, semble le diminutif d'un nom \**friūus*, -ōris non attesté; désigne une brouille passagère entre époux; cf. Ulp., Dig. 24, 1, 32, 12, *si diuortium non intercesserit, sed friuuscūlum, projecto ualebit donatio*, si *friuuscūlum queuit*; cf. Isid., Or. 9, 7, 26, *friuuscūlum est, cum eo animo separantur, ut rurus ad inuinicem reuertantur. Nam friuuscūlum est uel quassae mentis et effluxae nec stabilis. Proprie autem friuola uocantur fictilia uasa inutilia*.

Cf. *friō*?

*frōns*, *frondis* f. (*fruns* dans Ennius d'après Charis.,

GLK I 130, 29; cf. Juret, *Phonét.*, p. 340, et Thes. VI 1348, 10; sur la prononciation *frōs*, cf. ibid. 16; sur la longueur de l'*o*, ibid. 1347, 75. Il est difficile de dire si *frōns* est un ancien thème en -i- ou non; le nominatif *frondis* est tardif et rare; le génitif *frondium* est dans Sénèque et Columelle, mais *frondum* est aussi attesté; on a quelques graphies d'accusatif pluriel en -is, mais les manuscrits de Virgile ont *frondes*; cf. Thes. VI 1348, 35, 55 sqq.) : feuillage, feuillée. Singulier collectif; s'emploie néanmoins au pluriel, dès Ennius, A. 261, *russes-cunt frundes*. Ancien, usuel. M. L. 3532.

Dérivés : *frondeus* : de feuillage; cf. M. L. 3530, *frondia*, Thes. VI 1348, 59 sqq.; *frondōsus* feuillu, M. L. 3531; *frondōsītās* = ἐπιφύλλις dans St Jérôme; *frondāriūs* : où l'on met des feuilles (Plin.); *frondātor* m. : émondeur qui coupe les feuilles; d'où *frondātō* f. (cf. *holitor*, etc.) et *defrondā*; *frondeō*, -ēs : être en feuilles; *frondēscō*, -ās et *ef-* : se couvrir de feuilles; *frondōcō*, -ās (tardif) : avoir des feuilles, cf. *fructicāre*, *rādīcāre*; *frondūcula* : *quae ex frondibus amputantur* (Gloss.).

Composés poétiques : *In-frōns* (adjectif = φυλλος) : sans feuillage, sans arbres; *frondī-comus* = φυλλόχομος; *-fr* = φυλλοφόρος; *-flūs* = φυλλόρροος; *-sonus* (Eug. Tolet.).

Il a été proposé divers rapprochements dont aucun ne s'impose.

*frōns*, *frontis* f. (et masculin chez les archaïques; cf. Non. 204, 25 sqq.; P. F. 80, 12, 136, 15, etc.; Thes. VI 1353, 9 sqq.; cf. les hésitations pour *finis* et *fūnis*; quelques graphies *fru[n]s*, *frōs*; ablatif *frontē*, génitif pluriel en -is; g. Hor., C. 1, 1, 29; accusatif pluriel en -is, Ov., F. 1, 135 R.): front, partie du visage correspondant à gr. μέτωπον (dont *frōns* a tous les sens), souvent considéré comme le miroir des sentiments, d'où *frontē contrahere*, *remittere*, *ferire*; *frōns seuēra*, *hilara*. Dans cette acception est souvent synonyme de *uoltus*, *ōs*, et comme ce dernier a pu prendre un sens péjoratif : « avoir le front de », « être effronté »; *frōns dūra* se dit comme *ōs dūrum* et est peut-être plus ancien. Nombreux sens dérivés : front, devant d'une chose, par opposition à *tergum*, *latus*; cf. *ā fronte*, *ā tergo*, *ā lateribus*; cf. aussi le sens de « faire front », c'est-à-dire tenir tête; aspect extérieur (par opposition à *mēns*). Terme technique de la langue militaire « front d'une armée ». Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 3533.

Dérivés et composés : *frontō*, -ōnis m. : qui a un grand front (cf. *buccō*, *capitō*, *nāsō*, etc.); *frontālis*, usité presque uniquement au pluriel neutre *frontālia*: fronteau, tête des chevaux, M. L. 3534; *frontātū* : fronteau, tête des chevaux, M. L. 3534; *frontātū* dans *frontātū* (scil. *lapidēs*) m. pl., Vitr. 2, 8, 7 « pierres de front »; *frontōsus* (bas latin) : effronté. Cf. aussi *effrōns* (bas latin); *frontispicūm* (tardif; cf. Thes. s. u.); *affrontō*, M. L. 267; *refrontat* : *repelliūt a fronte* (Gloss.).

Aucun rapprochement plausible. Il n'y a pas de nom indo-européen du front.

\**frontesia* : *ostenta*, Gloss. Plac. V 22, 22. Rapproché de βροντή, βροντησάρανος (Ar., Nub. 265) par Bücheler, Rh. Mus. 39, 409; mais peut-être étrusque : cf. cfr. *frontac* = *fulguriātor* (inscription bilingue de Todi).

**fructus** : v. fruar.

**frūgi** : v. frux.

\***frūmen**, -inis n. : gosier? Mot de glossaire ; cf. Donat ad Ter. Ad. 950, « *agellist hic sub urbe paulum quod locatas foras : / huic demus qui fruatur* » : *fruatur... est alatur, quia frumen dicitur summa gula, per quam cibum linguis demittit in uentrem*; Ph. 322, « *fructus* » *cibus quia frumen dicitur tractus gulas quia cibus in aluum demittitur*; Eu. 816, *frui... est uesci, a frumine, quod est summa pars gulæ, etc.* Si l'explication de Donat était exacte, il en résulterait que le sens ancien de *frui* serait « se nourrir de » et que le sens de « *jouir de* » résultait d'un développement secondaire (comme dans *uesci*, auquel Donat pensait peut-être), tandis que *frūges*, *frumentum*, *fructus* auraient conservé le sens ancien et, par conséquent, ne présenteraient pas une restriction analogue à celle qu'on observe dans *fēnum*, etc. Mais il se peut que *frūmen* — si le mot a vraiment existé, ce dont on est en droit de douter — ait une autre origine que *frui* (on en a rapproché *φάρυγξ*); et le correspondant en gotique de *frui*, *bukjan*, a aussi le sens général de « *jouir de*, se servir de ».

**frūmen**, -inis n. : bouillie pour les sacrifices. Ancien terme du rituel, conservé par Arnobe, Nat. 7, 24. V. *fruor*. M. L. 4412 a, \*infrūmināre?

**frumentum**, -ī n. (les grammairiens enseignent que le nom n'a pas de pluriel, tout en reconnaissant que *frumenta*s s'emploie, cf. Char. I 34, 23; Diom. I 328, 19, etc. En fait, il y a de nombreux exemples du pluriel, cf. Thes. VI 1417, 55 sqq., notamment chez César : comme en français « *le blé* » et « *les blés* »; cf. Pline 18, 152 : *imber in herba utilis tantum, florentibus autem frumento et hordeo nocet... maturescantia frumenta imbre laudentur, et hordeum magis* ») : se dit de toutes les céréales à épî (cf. Paul. Dig. 50, 16, 77), et spécialement du blé, *frumentum* (*triticum, ador*), et est compris dans le terme plus général *frūges* qui désigne les produits issus du sol, par opposition à *fructus* les produits des arbres ; cf. Cic., N. D. 3, 36, 86, *ubertas frugum et fructuum, et à legūmina*. Il ne semble pas qu'il y ait un ancien nom spécifique du blé : *ador* est sans étymologie sûre et peut être emprunté ; *frumentum* est un terme général. L'« *orge* », au contraire, a un nom indo-européen. *Frumentum* est demeuré dans les langues romanes, it. *formento*, fr. *frument*, etc., cf. M. L. 3540 ; mais ces langues ont aussi, pour désigner le « *blé* », un autre substantif plus répandu remontant à un type \**blatum*, d'origine germanique ; cf. M. L. 1160 et B. W. sous *blé*.

Dérivés : *frumentor*, -āris : vient de la langue militaire « *aller chercher du blé* », cf. *aquor, pābular*; *frumentatiō*; *frumentātor*; *frumentārius* : relatif aux céréales ou au blé ; f. *ager*, f. *lēx*, etc.; *frumentārius*, -ī m. : négociant en blé, etc.; *frumentāceus* (tardif, fait sur *triticus*); *frumentālis* (Cassiod.); *frumentācius* (St Jér.); *frumentāfer* (bas latin ē. λ. synonyme de *frūgifer*). V. *fruor*.

**frūnīscor** : v. le suivant.

**fruor**, -eris, *fructus sum* (sans doute avec ū et à l'époque impériale *fruitus sum*, sur le modèle *tuor*, *tuitus*

*sum* ; cf. Thes. VI 1423, 27 sqq., d'où *fruitio*, -ōnis bas latin), *frui* : avoir la jouissance de, et spécialement « *jouir des produits, des fruits de* » (suivi généralement d'un ablatif instrumental ; quelques exemples archaïques ou postclassiques d'accusatif, e. g. Cat., Agr. 149, *pabulum frui occipito ex Kal. Sept.*, cf. Thes. VI 1423, 66 sqq.). Souvent joint à ūt « *se servir de* » (en général à possidere « posséder » pour en être différencié) ; Anton. de Term. CIL I<sup>2</sup> 589, 1, 31, *quod... habuerunt possederunt usei fructeque sunt*; Cic., N. D. 2, 152, *plurini... maritimi rebus fruimur atque utimur*, etc. Cf. le groupe *ūsusfructus* « *droit d'user d'une chose et de jouir des fruits produits par elle* ». Ancien, usuel, classique.

Dérivés : *fructus*, -ūs (génitif archaïque *fructuī* *fructū*) m. : 1<sup>o</sup> droit de percevoir et de garder en propriété les fruits produits par la chose, jouissance de ces fruits, fruit, profit ; 2<sup>o</sup> sens concret : récolte, fruit (surtout au pluriel), produits(s) de la terre, des arbres d'un animal ; bénéfice retiré de, revenu. — Bien que le fruit de l'arbre se dise spécialement *pōmum*, le terme générique *fructus* peut s'employer dans ce sens spécial, cf. Cat., Agr. 102, *olea si fructum non fer*, pour la confusion, cf. Nux 163, *raperen mea poma procellae | uel possem fructus excutere ipsa meos*. On sait que le français a différencié *fructus* « fruit », terme général, de *pōmum* spécialisé dans le sens de « fruit du pomier, pomme »), et a éliminé *mālum*. Panroman. M. L. 3537 ; germanique : v. h. a. *frukt*, etc., céltique : gall. *frayth*; De là : *fructuārius* : qui concerne les fruits, qui rapporte ; *fructuārium* : rejeton de la vigne qui donne des fruits (cf. *pampinārium*). *fructuārius*, -ī m. : usufruitier ; *fructuōsus* : fructueux, fécond, et *infructuōsus*. — *Fructescu* (St Aug.) : déesse des moissons.

Composés : *fructifer* = καρποφόρος ; *fructiferō*, -ās ; *fructificō*, -ās (attesté à partir de Columelle) et *fructi-* M. L. 3536 ; *dēfruor*, -eris, à peine attesté ; *dēfrūmen-* *tum* ; *perfruor* (classique) ; *perfūctiō* (tardif).

*frūnīscor*, -eris, -ītūs sum : doublet archaïque de *fruor*, cf. Aulu-Gelle 17, 2, 5, qui rapproche pour la forme *frūnīscor* et *frūtīscor*. Inconnu de la langue classique ; repris à basse époque, notamment dans la langue des inscriptions. Un composé *infrūnītus* est dans Sén. uit. hea. 23, 3 et signalé par l'abrégué de Festus, P. F. 80, 24, *frūnīscor* et *frūnītum dicit Cato* ; *nosque cum adhuc dicimus infrūnītum, certum est antiquos dixisse frūnītum*. Pour la forme, cf. *conquinīscō*, qui présente la même accumulation de suffixes.

Dans une société rurale comme l'ancienne société romaine, les substantifs *frūcūs*, *frūges*, *frūmentum*, par une restriction de sens naturelle, ont servi à désigner les produits de la terre. Cette spécialisation est sans doute italique commune ; cf. ombr. *frif, fri*, accusatif pluriel « *frūges* », osq. *fruktatiūs* « *\*fructiōtī, frūcūs* ».

Le rapprochement de got. *bruks*, v. angl. *bruce* « *utilisable* » et de got. *brukjan*, v. angl. *brūcan* « *utiliser* » avec *frūg* (cf. *frūges*, *fructus*) est évident. La spécialisation pour les choses agricoles, qui tient à l'importance qu'avait la campagne pour les anciens Romains et qui apparaît dans *frūx*, *fructus*, ne se retrouve pas en ger-

manique — Mais il est difficile d'expliquer le présent *frūor*, sans g. Il n'y a pas en germanique trace d'une labio-vélvétale répondant à *gw*, qui, du reste, ne serait pas normale après ū. Il faudrait poser un ancien \**bhrūg-wē*, avec un élément de formation -w- comme dans *uiwō* ; mais rien hors du latin n'autorise cette hypothèse. Cf. *fungor*. V. *frūx* et *frūmentum*.

*frūstrā* (sur la quantité de l'a final, v. Thes. VI 1429, 97 sqq. ; Lindsay, *Early latin verse*, p. 116). Il est probable que *frūstrā* est la forme la plus ancienne [il s'agit sans doute d'un accusatif pluriel neutre adverbial] ; mais le mot a dû être rangé dans les adverbes en -trā du type *extrā*, *suprā*, etc.) adv. : en pure perte, en vain. Fréquent dans l'expression de caractère familier *frūstra esse* « être dupe » ; *ne frūstra sis* « ne t'y trompe pas » (Plt.). *frūstrātor*, *frūstrātiō*, etc. ; *dēfrūstrō* (Plt.).

Dénominatif : *frūstror*, -āris (et *frūstrō*) : 1<sup>o</sup> absolument « traîner les choses en longueur, tergiverser » ; 2<sup>o</sup> transitivement « rendre vain » ; et « tromper, abuser, frustrer » ; *frūstrātor*, *frūstrātiō*, etc. ; *dēfrūstrō* (Plt.). Les anciens rattachaient *frūstrā* à *frūs* ; il s'agirait d'un de ces mots obscurs où l'on trouve alternants *au*, ô et ū ; cf. par exemple, *naugae*, *nūgae*, etc. Plus usité que *nēguam* (v. Thes. s. u.) ; non roman.

*frustum*, -ī n. (ū attesté par les langues romaines) : morceau (f. *pānis*, *lardi*, *carnis* ; se dit surtout des aliments). Ancien, usuel. M. L. 3544.

Dérivés : *frustum n.* M. L. 3543 ; *frustillum* ; *frustūm* ; *frustillām* en morceaux ; *frustulentus* (Plt., d'après *esculentus*?); *dēfrustō* (tardif). Cf. M. L. 3542, *frustiē* « froisser ».

La phonétique permet de rapprocher soit irl. *brúid* « il brise » (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, p. 478), v. russe *brūsnuti* « gratter, raser » et tout le groupe slave de ce mot (v. Berneker, Et. sl. Wört., I, p. 90), v. angl. *brisān* « briser », soit gall. *dryll* « fragment », got. *drāhusnos* « *λάθοματα*, *ψλια* », lit. *drūzgas* « petit morceau », lett. *druska* « miette ». Une décision est impossible.

*frutex*, -īcīs m. (et quelquefois féminin) : 1<sup>o</sup> arbrisseau ; 2<sup>o</sup> jeune pousse, rejeton d'un arbre ; d'où « branche, ramée, taillis » (le plus souvent au pluriel). Ancien, usuel. Pour la formation, cf. *cortex*, *caudex*, *latex*.

Dérivés : *fruticō*, -ās (*fruticō*) et *effruticō* : pousser des rejetons (souvent confondu avec *fructificō*, cf. Ernout, *frutez*, *fruticō*, dans Rev. belge de Philol. et d'Hist., t. XXVI, 1948, p. 85 sqq.); *fruticēscō*, -īs (Plt.); *frutēscō* (tardif); *fruticōsus* : qui pousse des rejetons ; *fructētum* et *fruticētūm* n. : taillis, fourré ; *frutētōsus*.

Aucun rapprochement sûr.

\**frutis* : surnom de Vénus ; cf. P. F. 80, 18, *frutinal* : *templum Veneris Fruti*, et Solin II 14. Emprunt par l'intermédiaire de l'étrusque au gr. *\*apoθētēn* ?

*frūx*, -gis f. (mot racine ; toutefois, le singulier est rare ; la forme la plus employée est *frūges*, -um ; le nominatif singulier *frūgis* indiqué par Varr., L. L. 9, 76, est sans exemple ; cf. Thes. VI 1448, 17 sqq.) : le singulier, féminin comme *lux*, etc., donc du genre « animé », a dû désigner la force féconde du sol, la récolte ; le

pluriel, de sens concret, désigne les produits du sol ; cf. Varr., L. L. 5, 37, *quod segetes ferunt, fruges, a frudo fructus* ; et, plus spécialement, les céréales. Terme plus général que *frumentum* ; cf. Plin. 18, 48, *sunt prima earum [scil. frugum] genera : frumenta, ut triticum, hordeum ; et legumina, ut faba, cicer*. M. L. 3546.

*frūgi* indécl. : ancien datif de *frūx* employé d'abord dans des locutions telles que *esse frūgi bonae* « être capable de donner une bonne récolte, ou un bon revenu » ; de la terre, s'est ensuite étendu à l'homme, Plt., Ps. 468, *tamen ero frugi bonae* ; cf. les locutions analogues, Poe. 892, *erūs si tuus uolt facere frugem* ; Tri. 278, *certa est res ad frugem applicare animum*. — *Bonae frūgi* s'est réduit à *frūgi*, qui a été considéré comme une sorte d'adjectif invariable, cf. Don., Ter. Ad. 958, « *frugi homo* » *utilis ut fruges*, et muni d'un comparatif et d'un superlatif *frūgālior*, *-issimus*, d'un adverbe *frūgāliter* (sur lesquels à l'époque impériale on a refait *frūgālis*, du reste très rare, et à basse époque un nominatif *frūgus*, *frūgius*, cf. Thes. Gloss. emend. s. u.), d'un nom abstrait *frūgālitās*, cf. Cic., Tu. 3, 18, *frugalitas... a fruge, qua nil melius a terra*. Ennius a même employé *frūx* pour *frūgi homō*, cf. A. 314, et Thes. VI 1455, 21 sqq.

Le contraire de *frūgi* est *nēguam* (cf. Cic., De Or. 2, 248 ; Plt., Pe. 454 ; Colum. 1, 9, 5), qui a évolué de la même façon.

De *frūx* : *frūgēscō*, -īs (Tert., Prud.) ; *frūgāmentum* : -a a *frūgibus appellata*, P. F. 81, 7 (sans autre exemple). Composés : *frūgāpōros* ; *ferōns* (Lucr.) ; *legus* (Ov.) ; *parēns* (Ven. Fort.) ; *parus* (Lucr.) ; *-perdius* (-*perdus*?), mot créé par Pline, 16, 110, pour traduire l'homérique ἀλεσθαρπος.

L'ombrien a aussi *frif, fri* « *frūges* » accusatif pluriel. Le latin et l'ombrien sont les seuls à avoir conservé ce mot racine, qui n'apparaît ailleurs que dans des dérivés.

V. *fruor*.

*fu* : fi. Interjection marquant le dédain ou l'aversion. Cf. gr. φύ, φέν, et *fufae*. Onomatopée labiale ; cf. fr. *peuh!*, *puf*, etc., de la langue familière.

*fuam, fuī* : v. *sum*, pour l'emploi ; *fūtāuit* : *fuit* (cf. P. F. 79, 5, cité sous *fūtō*) ; *fūtāuēro* : *fuēre*, CGL V Plac. V 22, 14 et 30.

Le groupe de *fu*, *fuam* appartient à une racine dissyllabique dont le sens concret de « croître, pousser » est conservé seulement par le grec φύ et l'arm. *busanim* (aor. *busay*) « je pousse », *boys* « plante », cf. aussi skr. *bhūmih* « terre », mais qui, dans la plus grande partie du domaine indo-européen, a pris le sens de « devenir » et a servi à compléter le système de la racine \*es- « exister », laquelle fournissait seulement un présent et un parfait. Le perfectum *fui* doit donc reposer sur l'aoriste, qui est représenté par gr. φύ, « il a poussé » et par skr. अभूत् « il a été », v. sl. *by (bystū)*, lit. *bū-k* « sois » ; l'irlandais a de même *boi* « a été ». Le degré zéro de la racine devant consonne est nécessairement de la forme ū : skr. अभूत्, gr. φύ, v. sl. *bytī*, lit. *būtī* ; un u bref ne peut apparaître que devant voyelle, ainsi dans gr. φύω, dans lit. *būvo* « il a été » (qui sert de prétérít à esmi, esù « je suis »), et de même dans lat. *fuī* et *fuam*, ou dans le subjonctif du perfectum, osq. *fūd* « fuerit ». C'est donc sur les deux formes fondamentales qui servaient l'une de perfectum, l'autre de subjonctif — subjonctif

autonome, indépendant du présent, suivant l'ancien usage italo-celtique — qu'ont été faites les formes nouvelles *fore*, *forem* et *futurum*; même chose a eu lieu en osque, où *fusid* répond à lat. *foret* et où, de plus, le présent et le futur de l'*inflectum* sont tirés de *fu-* : imparf. osq. *fufans* « erant », futur osq. ombr. *fust* « erit », ombr. *furent* « erunt », et même en ombrrien un impératif *fut u tu estō*. De même que l'*u* bref de gr. φύσις, φυτόν provient de φύω, en face des formes anciennes à telles que φύλη, φύλον, « tribu », l'*u* bref de *fore* (ancien \**fusi*), *forem* et de *futurum* provient de formes telles que *fui* et *fuam*; ceci en atteste le caractère secondaire. Le procédé remonte haut; en irlandais, on trouve parallèlement des formes telles que *buithe* « être », *roboth* « on a été ». La racine de *fui* est entrée ainsi dans le conjugaison du verbe « être ». Le mélange est allé loin en celtique (v. H. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, II, p. 419-441) et en germanique occidental : v. h. a. *bis* « tu es », etc. Le grec et l'arménien n'en ont pas trace.

Entrée dans la conjugaison du verbe « être », dont elle fournit, outre le *perfectum*, la survivance isolée *forem* et les infinitifs futurs *fore*, *futurum*, la racine de *fui* a perdu en latin son existence propre. Elle ne fournit aucune forme nominale. La traduction du datif osque *fu utrei* de la table d'Agnone par « *Genetivū* » est aujourd'hui abandonnée, pour revenir à la traduction *filiæ*, proposée par Thurneyse; v. Vetter, *Hdb.*, nos 147 et 123 b et e.

La racine avait si bien pris le caractère d'un auxiliaire qu'elle a servi à former des formes grammaticales. L'imparfait italo-celtique du type de osq. *fufans erant* et de lat. *legēbam, amābam* présente un morphème \*-jā- qui est manifestement la racine de *fui* avec la caractéristique de prétérit -ā qui figure dans lat. *eram* et dans le type lit. *būvo* « il était », arm. *cnay* « je suis n. », etc.; dans le futur lat. *monēbō* (al. *pipafō* « je boirai », *carefo* « carēbō »?), il y a une formation parallèle dont le second terme est sans doute le même subjonctif dont on a en vieux slave la 3<sup>e</sup> plur. *bę* « qu'ils soient ».

D'autre part, il faut citer *fūi*, qui, à l'*inflectum*, sert de passif à *faciō*. V. aussi peut-être *fut(r)uō*.

\**fūas*: *faciās*, CGL V 361, 35; *fuat*: *faciat*, IV 412, 1; *fuet*: *faciet*, V 629, 10.

Formes sans autre exemple. Si elles sont correctes et ne résultent pas d'une confusion avec *fuam* ancien subjonctif de *sum*, elles s'expliqueraient comme les formes *duim* et *crēduā* anciens subjonctifs de *dō* et appartiennent à la racine \*dhe- de *faciō*, sans l'élément -k-. Mais leur isolement les rend suspectes; peut-être faut-il lire : *fūas*: *fīas*, etc.; cf. ombr. *fuia* « fiat ». V. *faciō* in fine.

I. **fūcūs**, -i m. : *fucus*, algue marine, lichen roccella; teinture que l'on en tire, rouge, fard (sens propre et figuré), déguisement. Ancien (Plt.), usuel, non roman; passé en celtique : gall. *fug* « tromperie ».

Dérivés et composés : *fūcō*, -ās : teindre, farder, gr. φύξō; *fūcō*, -ōnīs : gl. ἐργάνωκος « flâneur » (cf. *fullō*, etc.); *fūcātus*, -tiō; *fūcīlīs*, P. F. 82, 1; *fūcōsūs*; *fūcīnūs* -in-, of-, per-*fūcō*, -ās : jeter de la poudre aux yeux; *offūcīae* : fards, tromperies.

Correspond au gr. τὸ φύκος avec changement populaire de genre et de déclinaison (cf. *cētūs*); la correspon-

dance *f* : φ, au lieu du *p* attendu, indique que le mot grec est d'origine étrangère (sémistique) ou que les deux mots sont des emprunts indépendants à la même langue. Ernout, *Aspects*, p. 50 sqq., 63.

II. **fūcūs**, -i m. : bourdon, faux-bourdon. Ancien (Plt.). Non roman.

Le nom racine \**bhei-* de l' « abeille », dont des dérivés figurent dans : v. sl. *bicēla*, lit. *biūts*, v. pruss. *biūte*, v. h. a. *bini*, irl. *bech*. On suppose \**bhoi-ko-s*; Kluge, comparant v. angl. *bēaw* m. « taon », part de \**bhouk*\*, mais les sens est différent.

*fūfāe* : « pouah »; *interiectio mali odoris*, CGL IV 240. 2. Familiar; cf. *fu*.

*fūgiō*, -is, *fūglī*, -itum, -ere (doublet *fūgīre*, *fūgīū*, *fūgīū* dans la langue vulgaire, v. Thes. VI 1475, 35 sqq.) qui a passé dans les langues romanes, v. M. L. 3550; cf. *fodrē* et *fodrē* : fuir (transitif et absolu), s'enfuir, éviter de (avec l'infinitif); échapper à ; être exilé, banni (les sens sont à peu près les mêmes pour ceux de gr. φεύγω, qui a pu, du reste, exercer une action sur le verbe latin). Usité de tout temps. Panروم.

Formes nominales et dérivées : *fuga*, -ae f. : *fuite*, M. L. 3548, B. W. sous *fuir*; britt. *fo*; causatif *fugo*, -ās mettre en fuite, M. L. 3549, et ses composés *au*, *de*-*dīf*, *ef*, *re-fugō*, tous rares et tardifs; *fugālia*, -ium n. pl.: fêtes pour célébrer l'expulsion des rois; *fugār* adj.: fuyard; *fugītūus* : fugitif, M. L. 3553; *fugītūus*, -ā- : esclave fugitif, -ve; *fugītūrius*, -i- qui poursuit [ou qui accueille] les esclaves fugitifs »; *fugītūosus*, φυάς (Gloss.); *fugitor*, -ōris m. : & λ., création plaisante de Plt., Tri. 723, d'après *bellator*; *fugīō*, -ās : chercher à fuir, éviter (archaïque et familier). Sur *fugīō* d'après l'analogie de *fūgiō/fuga* a été créé \**fūgīa*, qui est à l'origine du fr. *fuite*, M. L. 3552; *fugēla*, -ae f. (archaïque) et *confugēla*; *fugibīlis* (Boëce = φεύχτως).

Composés en -*fuga*, -*fugus*, -*fugītū* : *per*, *re*, *trāns-fuga* m.; Fest. 236, 10, *perfugā Gallus Aelius aī qui liber aut seruus sua uoluntate ad hostes transierit*; *qui idem dicitur transfuga*; *pro-fugus*; *re-fugus*; *ef*, *per*, *re-fugīum*, M. L. 7161; *rēgīfugīum*; *suffugīum*.

Composés de *fūgiō* : *au* (M. L. 781 a), *con*-, *dē*-, *dīf*-, *ef*-, *per*-, *pro*-, *re*-, *suf*-, *trāns-fūgiō*, dans lesquels le sens du verbe demeure inchangé et précisé seulement par le préverbe.

Dérivé d'un présent athématique \**bheug-* que le grec a fait passer au type thématique : φεύγω, φύγω. Le même thème existait comme nom racine d'action conservé dans l'accusatif gr. φύγα-δε; on en a au nominatif le dérivé hom. φύξα et ordinairement le dérivé φύγη, qui a son pendant exact dans lat. *fuga*. Le lituanien a aussi un présent dérivé *būgstu* « je prends peur » (avec une forme allongée de l'*u* radical), un causatif *baugnti* « effrayer » et un adjectif *baugūs* « craintif ». En revanche, le -gh- intérieur oblige à séparer got. *biugan* « plier », apparenté à gr. πτύχω- (πτύχωσ) et sans doute à la racine sanskrite *bhu-* « plier », où le bh- initial représenterait un ancien groupe de consonnes et où -j- est sans doute le résultat d'une dissimilation.

*fūliō*, -is, *fūlsī*, *fultum* (à basse époque *fūliūi*, *fūliūum*), *fūlīcīre* : étayer, soutenir, supporter; et par suite

« affermir, fortifier ». Ancien, usuel. M. L. 3554, 3564 (*fūliū*).

Formes nominales, dérivées et composés : *fūlīrum* n. (noté aussi *fūlītrum*, Gloss.) : support, étai; pied [de lit, etc.]; *fūlīrlīa* : lecti ornamenta, CGL, Scal. V 600, 9. *fūlīmen*, -īnis n. : très rare; mais semble bien attesté, Cic. Balb. 34; Ov., Am. 1, 6, 16; 2, 1, 15-20 (v. Thes. VI, 1525, 1. 29 sqq.). L'homonymie de *fūlīmen* (issu de *fūlīgēra*), sur laquelle, du reste, joue Ovide, a fait triompher le dérivé *fūlīmentum* (*fūlīmenta* f. dans Caton); *fūlīcīmen* (rare et poétique); *fūlīmentū* (époque impériale, Vitr., Colum., Plin., Hor.) d'où *fūlītor* -trix à basse époque; *fūlīpedīa* f. : forme d'injure dans Pétr. 75, 6 « *ban-croche* ? »; *fūlīciō*, M. L. 267 a; *circumfūlīciō*; *confūlīciō*; *effūlīs* (Vg.); *infūlīciō* : enfoncer (époque impériale, Sén., Suét.), M. L. 4413, 4414; *perfūlīciō* (tardif); *præfūlīciō*; *sūfūlīciō* : soutenir en dessous, M. L. 8435. Cf. aussi M. L. 3563, \**fūlītūrum* et \**refūlīta*, 7162.

Étymologie incertaine. L'indo-européen n'admet pas de racine commençant par la sonore aspirée nécessaire pour rendre compte de lat. *f* et finissant par une sourde. Sans doute forme à finale assourdie d'une racine \**bhelg-*; la forme à c' différencierait cette racine de *fūlīgō*. On rapprocherait v. isl. *bjalki*, v. angl. *bealca* « portre », lit. *balzēna*, *balzēnas* « pièce de bois servant à soutenir quelque chose »; on explique ainsi exactement lat. *fūlīrum*. Peut-être gr. φλέγμων « inflammation » et φλογός « flamme ». Le vieux haut allemand a *blechen* « devenir visible », de \**blakjan*. — Un vocalisme à degré zéro \**bhlōg-* apparaît peut-être dans les formes baltiques et slaves, qui ont le suffixe \**ske/o*: v. sl. *blišq* (*blišiūi*), *blištati* « briller » (avec type *-i/-ē* des verbes indiquant l'état), lit. *bližgū*, *bližgēti* « briller » (avec -zg- de -gsk-; cf. le type gr. φλογός), et ce vocalisme concorde avec celui de lat. *flagrō* et *flamma*. Les formes latines n'admettent pas d'autre explication; mais les formes slaves *bliškū* et *blištū* « éclat » supposent des diphtongues -ei- et -oi-; ces formes pourraient être faites secondaires sur le verbe; mais le germanique a des formes reposant sur \**bhleig-*: v. isl. *blikja* « briller », v. angl. *blika* « briller », etc. On ne peut donc rien affirmer. Du reste, \**bhleg-* et \**bhleigh-* sont des formes élargies de la racine \**bhel-* « briller » de skr. *bhālām* « éclat », v. sl. *bělū* « blanc », v. isl. *bäl* « feu », gr. φαλνεῖ λακπρόνε, Hes., etc.

*flāgrā* est un dérivé d'un mot \**flāgrō* ou \**flāgrā-* non attesté, qui a pu disparaître par suite de son homonymie avec *flāgrum*; cf., avec un autre vocalisme, norv. *blakra* « briller, faire des éclairs ». Quant à *flāmma*, le -mn- ne peut s'expliquer ni en partant de -gm-, cf. *agmen*, etc., ni en partant de -gsm-, cf. *exāmen*. Il y a une gémination expressive de la consonne médiane.

ses dérivés et son composé *diffūlīminō*; *fulmineus*; *fulminātūs*.

Autres dérivés : *fulgetrum* (et *fulgetra* f.) : sorte d'éclair, différencié de *fulgur*, *fulmen*, sans que la distinction se laisse préciser clairement, cf. Thes. s. u. Pour la forme, cf. *ueretrum*; *fulgidus* : brillant, qui éclaire; *fulgēscō*, -is : commencer à briller; et composés de *fulgō*: *ef*-(ec-), *of*-, tous deux d'époque impériale, *prae*-, *re*-, *su*-*fulgō*, presque uniquement poétiques.

La racine indo-européenne \**bhleg-* devait fournir un présent radical athématique qui n'est attesté nulle part, mais que supposent la longue radicale de véd. *bhrājatē*, av. *brāzātūt* « il brille » et le manque de concordance entre gr. φλέγω « enflammer » et lat. *fulgō* et *fulgeō*. Le grec a le nom d'action φλόξ (φλογός) « flamme ». Le vocalisme de lat. *fulmen* et *fulgur* a été déterminé par celui de *fulgō*, *fulgeō* (*fūlsī* est aussi fait sur *fulgō*); le grec a φλέγμων « embrasement », φλέγμων « inflammation » et φλογός « flamme ». Le vieux haut allemand a *blechen* « devenir visible », de \**blakjan*. — Un vocalisme à degré zéro \**bhlōg-* apparaît peut-être dans les formes baltiques et slaves, qui ont le suffixe \**ske/o*: v. sl. *blišq* (*blišiūi*), *blištati* « briller » (avec type *-i/-ē* des verbes indiquant l'état), lit. *bližgū*, *bližgēti* « briller » (avec -zg- de -gsk-; cf. le type gr. φλογός), et ce vocalisme concorde avec celui de lat. *flagrō* et *flamma*. Les formes latines n'admettent pas d'autre explication; mais les formes slaves *bliškū* et *blištū* « éclat » supposent des diphtongues -ei- et -oi-; ces formes pourraient être faites secondaires sur le verbe; mais le germanique a des formes reposant sur \**bhleig-*: v. isl. *blikja* « briller », v. angl. *blika* « briller », etc. On ne peut donc rien affirmer. Du reste, \**bhleg-* et \**bhleigh-* sont des formes élargies de la racine \**bhel-* « briller » de skr. *bhālām* « éclat », v. sl. *bělū* « blanc », v. isl. *bäl* « feu », gr. φαλνεῖ λακπρόνε, Hes., etc.

*flāgrā* est un dérivé d'un mot \**flāgrō* ou \**flāgrā-* non attesté, qui a pu disparaître par suite de son homonymie avec *flāgrum*; cf., avec un autre vocalisme, norv. *blakra* « briller, faire des éclairs ». Quant à *flāmma*, le -mn- ne peut s'expliquer ni en partant de -gm-, cf. *agmen*, etc., ni en partant de -gsm-, cf. *exāmen*. Il y a une gémination expressive de la consonne médiane.

*fūlīgō*, -īnis (*fūllīgo*, CGL II 74, 11) f. : suie. Ancien. M. L. 3558, *fūlīgo* et \**fūllīgo*. Cf. *cālīgō*, *rōbīgō*, *origō*, etc., Ernout, *Philologica*, I, p. 175 sqq.

Dérivés (tardifs) : *fūlīgīnātūs*; *fūlīgīneus*; *fūlīgīnātūs*: coquus, coqueter; *fūlīnārē* : coquinaré, qu'on trouve dans les Gloses et qui doivent être des transformations plaisantes de *culīna*, influencées par *fūlīgō*.

Dérivé d'un thème \**dhūlīj-*; cf. lit. *dūlis* « nuage, vapeur, fumée (servant à enfumer les abeilles) », skr. *dhūlih*, *dhūli* « poussière »; le lituanien a, d'autre part, *dujā* « poussière fine ». Le sens de « objet mis en mouvement viv » était celui de la racine, et l'on s'explique ainsi irl. *dūl* « désir ».

*fulix*, -īcīs (*fūlīca*, -ae) f. : foulque, poule d'eau. Déespi Afranius. Des traces de la double flexion subsistent dans les langues romanes; cf. M. L. 3557 et *Einf.*, p. 187. Diminutif : *fūlīculus* m. (Gloss.).

Cf. v. h. a. *belihha* « poule d'eau », et peut-être gr. φαλεῖη, skr. *balākā* « cigogne »; et, pour la formation, *cornixa*, etc.

**fullō, -onis** m. : 1<sup>e</sup> foulon ; 2<sup>e</sup> sorte de scarabée (qui saute comme le foulon). Ancien, usuel. M. L. 3562.

Dérivés : *fullōnius*; *fullōnicus*, subst. *fullōnica* f. (scil. *ars* ou *taberna*) ; *fullōnicō*, -ās (bas latin), -ātiō (= γνωρική); *infullōnicatus* = ἔχων φάσος (Gl.). Un verbe \*fullō, dont le participe *fullatum* figure dans les Gloses, CGL III 322, 36, est supposé par les formes romanes : fr. *fouler*, it. *foliare*, etc.; cf. M. L. 3560. Cf. aussi 3561, \*fullicāre. Le germanique a : v. angl. *fullere* et *fullian* « fouler ».

Terme technique de type populaire, sans étymologie certaine.

**fuluus, -a, -um** : 1<sup>e</sup> brillant (se dit des astres, de l'Olympe, etc.); 2<sup>e</sup> couleur de feu, fauve. Cf. Gell. 2, 26, 11, *fuluus... uidetur de rufo atque uiridi mixtus in aliis plus uiridis, in aliis plus rufi habere*. Ancien, poétique ou technique. M. L. 3565 (*fuluus*).

Dérivés : *fuluaster*, -ra, -rum (Ps.-Apul.); *fuluidus* (Ital.); *fuluor*, -ōris? (douteux; cf. Thes. s. u.); *Fuluius*, -ūia, -ūianus (-a herba, Plin. 26, 88), -ūiaster.

Certaines formes romaines du type fr. « fauve » remontent à *fuluus*; CGL IV 24, 5, 23, qui est sans doute germanique. M. L. 3174.

Le groupe le plus ordinairement rapproché est celui de lit. *gelas*, v. sl. žlti (serbe žut) « jaune »; cf. sous *fel*. Des formes à gh- prépalatal sont signalées sous *holus*. Sur *flauus* et *florus*, de racine dissyllabique, v. ces mots. Le suffixe \*-wo- est courant dans les adjectifs désignant des couleurs; cf. *flauus*, *helius*, *rāuus*, etc. On le retrouve notamment dans v. h. a. *gelo* « jaune » et dans lit. *geisvas* « jaune ».

Le même suffixe se retrouve dans lit. *dulsoas* « grisâtre » que M. Niedermann a rapproché I. F. 15, 120 sqq. Enfin, M. Burger, Rev. Ét. lat. 8 [1930], p. 227 sqq., repousse les deux étymologies à cause du sens et, comparant gr. αἴθων à côté de αἴθω, rapproche de manière séduisante le verbe latin *fulgo*, *fulgeō*.

**fūmus, -i** m. : fumée. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 3572.

Dérivés et composés : *fūmō*, -ās : fumer (employé surtout absolument; l'emploi transitif est rare et tardif), panroman, M. L. 3565 (et celtique : bret. *fui*, *fu*); *fūmbundus* (Ital.) et *ef-*, *suf*, M. L. 8436; *trānfūmō*, composé d'époque impériale; \**affūmō*, M. L. 268; *fūmēscō*, -īs (Isid.); *fūmeus*; *fūmidus*; *fūmosus*, M. L. 3569, 3571; *fūmārium* n.; *fūmāriolum* n.; cheminée, M. L. 3567, 3568; *fūmāria* f. : nom d'une plante, *xārtvōc* η κορυδάλλιον; *fūmīgo*, -ās : fumer (emploi absolu); enfumer; en médecine « faire des fumigations », de là *fūmīgabundus* (Ital.); *fūmīgium*; *fūmīgātō*; *ef-* et *suf-fūmīgo*, M. L. 3570; *fūmī-fer*, *-fīcus* (= *xārtvōtōcōc*); *fūmūs terrac* m. : fumeterre, M. L. 3573.

Cf., avec le même sens, skr. धूमाक्, v. sl. *dymū* (s. dim., *dyma*; r. *dym*, *dýma*), lit. *dýmai* (au pluriel), v. pruss. *dumis* (gr. θύμος « force vitale, courage ») est trop aberrant pour être rapproché; c'est une formation

propre au grec, à rapprocher de θέω « je m'élançais », toutefois hitt. *tuhhima* « halètement » de \*dhāmō, B. S. L. LII, p. 75 et s. Le germanique a, avec un autre vocalisme, v. h. a. *toum* « un », sens différent et un autre vocalisme, got. *dauns* (feminin) « vapeur ». V. lat. *suffiō* et *fūlīgo*.

**funda**, -ae f. : fronde. Puis par extension toute espèce d'objets comparables à la fronde : chaton de baguette, trame, bourse ; et aussi la balle de plomb qu'on loge dans la fronde; enfin « bandage », sens tardif sous l'influence du grec. Ancien. M. L. 3577 (*fūnda*); B. W. sous *fronde* et *fonte*. Celtique : irl. *bann*, *sonn*?

Dérivés : *funditor* : frondeur; formé comme *iāniuor* (de *iānus*) et sur lequel sans doute a été fait *libriuor*, e. g. Tac., A. 2, 28; *fundibulum* n.; *fundibulus* m. (hybride latino-grec, cf. *festibalus*) : σφεδόνη, « fronde » et « frondeur », M. L. 3582 a; *fundibali*: λαθοβόλος (Gloss.); *fundibalo*, -ās; *-balarius*, *-balator* (Italia); *fundális* (Prud., ou *fúnális*?).

*Funda* a subi l'influence de *fundo*, auquel le rattacheait l'étymologie populaire; cf. Isid., Or. 18, 10, 1, *funda dicta eo quod ex ea fundantur lapides*, i. e. émittantur [cf. hom. βέλαις χέσσαται]. C'est un mélange de *funda* et de *fundo* que provient *fundito*, -āre « lancer avec la fronde » employé au figuré par Plaute; f. *uerba*, comme *fundere uerba*. De même, c'est par suite d'un rapprochement avec *fundo* que *fundibulum*, qui proprement désigne l'entonnoir, cf. M. L. 3583, a pu être confondu avec *fundibulus* et désigner la fronde.

A *funda* plutôt qu'à *fundus*, malgré Varron, semblent se rattacher *fundula* « impasse, cul-de-sac », *fundulus* « saucisson, andouille ».

Mot technique, sans doute emprunté au même mot qui a, d'autre part, fourni le synonyme grec σφεδόνη, dont l'origine indo-européenne est très douteuse (on compare σφεδανός « impétueux »). Dans l'armée romaine, les frondeurs semblent avoir été des auxiliaires, originaires des Baléares (cf. Cés., B. G. II 7, 1); de même dans l'armée d'Hannibal. Il n'y a pas lieu d'accepter le rattachement, proposé par Cuny, BSL 37 (1936) 1-12, de *funda* et σφεδόνη à la racine \*bendh- « lier », par une évolution sémantique « bandage, ceinture », puis « bourse » et « fronde », tout ceci arbitraire.

**fundō**, -is, *fūdi*, *fūsum*, *fundere* : 1<sup>e</sup> verser, répandre. Correspond à gr. χέω, se dit des liquides, et spécialement d'un métal en fusion; de là le sens technique de « fondre » conservé dans les langues romanes. Par analogie s'est appliqué à toute espèce d'objets, matériels ou non, qui se répandent d'une manière régulière et ininterrompue (grains, sons, larmes, odeurs, paroles, rayons, lumière, vents, etc.; cf. *fluō*); d'où le sens de « produire en abondance » (se dit de la terre); 2<sup>e</sup> terme technique de la langue militaire « disperser, mettre en fuite » (souvent joint à *fügare*, avec lequel il allitère). Pronominal : *sē fundere* « se répandre, s'étendre au loin ». Participe : *fūsus* « qui se répand, diffus, prolixe ». Usité de tout temps. M. L. 3581; B. W. *fondre*; celtique : gall. *fynn*, etc.; cf. peut-être aussi M. L. 3582, 3584, \**fundiāre*, \**fundiāre*.

Dérivés en *fund-* et en *fūs-* : *fundibulum* : entonnoir, M. L. 3583, sans doute refait sur le composé

plus ancien *infundibulum*; *fūsiō* (rare), non attesté avant Cic., N. D. 1, 15, 39, dans un passage sans doute traduit du grec : *Chrysippus ipsum mundum deum dicū esse et eius animi fusionem* (= χύσιν) *uniuersam*; conservé dans le fr. *fusion*, M. L. 3612; les composés *con- dif-*, *ef-*, *prō-*, *trans-fūsiō* sont, au contraire, usités. Cf. aussi *fusiōnāticūm* : ὑλιστικόν (Gloss.); *fūsor*, terme technique : fondateur en métaux (dans l'Itala, traduit οὐλοχόος « échanson », *pincerna*, et un féminin *fūsifīrū*; v. Thes.); *fūsilis* : fusible; *fūsūra* : fonte, fusion (Plin.); *fūsus*, -ūs m. : rare, ne semble pas attesté en dehors de Varr., L. L. 5, 123, *fons unde funditur e terra aqua uiria, ut fistula a qua fusus aquae*; *fūsiōrum* : χωνευτικός, qui se met en fusion (Gloss.); *fūsiōrum* : évier.

Composés de *fundo* : *af-fundō* (*affūsō*, -ās, M. L. 269 a); *circumfundō* (= περγέω); *confundō* : verser ensemble et « confondre » (cf. συγχέω), M. L. 2141; *confūsiō* = σύρχοντος; *defundō* « tirer » du vin (= καταχέω), M. L. 2521; *diffundō* (= διχέω); *effundō* (= ἐκχέω); *in-fundō* (= ἐγχέω), M. L. 4415; *interfundō*; *offundō* « répandre devant soi, envelopper »; *perfundō* « verser à travers, inonder », M. L. 6410; *praefundō* (rare, post-classique); *profundō* « répandre en abondance » (= προπέντο); *refundō* « inverser, renouer, rejeter, rendre liquide » M. L. 7163; *suffundō* (= ὑποχέω); *trānsfundō*, M. L. 8854 a.

*fūditō*, -ās : v. *funda*.

Dans les formes précédentes, le latin a généralisé le -d- de *fundo*; mais certaines formes ne présentent pas cet élargissement. Ainsi :

1<sup>e</sup> *exfūti* : glosé *effusī* par P. F. 71, 12 (sans doute lire *exfūti*; la quantité de la voyelle intérieure n'est pas attestée directement). Le composé suppose un simple \**fūtus*, auquel se rattache peut-être \**fūtūre*; v. plus bas.

2<sup>e</sup> *fūtis*, -īs f. : *uas aquarium uocant fūtim, quod [l. quo?] in triclinio allatum aquam infundebant*, Varr., L. L. 5, 119. De *fūtis* a été tiré un dénominatif \**fūtiō*, -īs (*fūtiō*, Priscin, GLK II 131, 25) conservé dans le composé *effūt(i)tō*, -īs « répandre des paroles, bavarder » (doublet *effūtārū* dans les gloses, cf. Thes. Gloss. s. u.). Classique, mais avec une nuance familiale. De là : *effūtūs*, -ās, -um (Varr.).

3<sup>e</sup> *fūtūs* (et *fūtūlē*) : qui s'écoule ou qui laisse s'écouler facilement; substantif neutre *fūt(i)tē* : vase à eau usité dans les cérémonies religieuses. S'emploie surtout au sens moral : « indiscret, frivole, futile »; cf. P. F. 79, 7, *fūtūles dicuntur qui silere tacenda nequeunt, sed ea effundunt. Sic et uasa fūtūlia a fundendo uocata*; Isid., Or. 10, 109; CGL Plac. V 19, 16. En dérivé : *fūt(i)tītō*; *fūt(i)tītē*; *effūtūs* « qui nihil retinet », CGL V 619, 8.!

La racine \**g'heu-* « verser » fournissait un aoriste athénien qui est conservé dans hom. χύει, etc.; le présent gr. χέω est isolé; le sanskrit a le présent à redoublement *juhōti* « il verse » (en libations), il sacrifie. Il y a un ū dans gr. χύος « suc, jus » et χύεις « suc », comme dans lat. *fluō* « suc, jus » et *fluō* « jus », — Pour obtenir un présent, les langues occidentales ont recours au suffixe \*-de/o-, d'où got. *giutan* « verser ». Le latin combine le même suffixe avec la nasale inflexée, d'où *fūndā*, en face de *fūdi*; le participe *fūsus* a été fait secondairement sur *fūdi*; une forme an-

cienne bâtie directement sur la racine est attestée par *exūti* (pour \**juhō*, v. *confūtō*). Le grec a une formation intensive : κόχυς πολύ, πλήρες, Hés., avec un verbe κοχύδεσθε (chez Théocrate), κοχύδειν « s'écouler en abondance ». On peut rapprocher aussi arm. *joyl* « fondu » (se dit d'un métal) et peut-être *jew* « forme ».

**fundus**, -i m. (*fundus*, -ūs dans Paul. Dig.; traces d'une flexion *fundus*, -eris dans Greg. Tur., cf. Thes. VI 1574, 2 sqq.; sur la forme de latin vulgaire *fundora* (pluriel), v. Meyer-Lübke, *Einf.* 3, p. 184; B. W. scōs fond) : 1<sup>e</sup> fond (de toute espèce d'objets : sol, mer, fleuve, vase, armoire); 2<sup>e</sup> fonds de terre : *fundī appellatione omne aedificium et omnis ager continetur; sed in usu urbana aedificia aedes, rustica uillae dicuntur; locus uero sine aedificio in urbe area, rure autem ager appellatur*; *idem ager cum aedificio fundus dicitur*, Dig. 50, 16, 211. Toutefois, de très bonne heure, *fundus* a désigné la « terre », par opposition à *aedēs*; e. g. Plt., Tru. 174, sunt mi etiam *fundī* et *aedēs*; 3<sup>e</sup> terme de droit, synonyme de *auctor*, « celui qui donne une base à, qui confirme ou ratifie » (v. Gell. 19, 8, 12); se dit surtout du peuple, cf. P. F. 79, 2, *fundus dicitur ager ad similitudinem fundi uasorum*. *Fundus quoque dicitur populus esse rei quam alienat, hoc est auctor*, et Thes. VI 1580, 53 sqq. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3585.

Dérivés et composés : *fundō*, -ās : donner un fond à, maintenir sur un fond, fonder, M. L. 3580, et ses dérivés : *fundāmen* (poétique), *fundāmentū* « fondement, base (sens propre et figuré) », M. L. 3579; irl. *fundāim* (Vitr., Itala); *fundūtis* : depuis le fond, de fond en comble (cf. *rādictūs*); *suffundō*, -ās, M. L. 8437; \**affundāre*, M. L. 269; \**confundāre*, M. L. 2140; \**ex-fundāre*, M. L. 3009; *exfundō* : *euertō* (un exemple tardif); \**infundiāre*, M. L. 4415 a. On y rattache la forme osco-latine de Lucélie, CIL I<sup>2</sup> 401, *fundatid* « depositur? », v. Vetter, *Hdb.*, p. 164, mais cette forme est peu sûre, cf. Ernout, *Textes archaïques*, no. 91.

*fundānus* : épithète de *mūnicips*, *mūnicipium*, cf. Gloss., *fundānus rusticus qui fundos colit*, et *pāgūs/pāgānus*, etc.; de là *Fundānus*, -ās, noms propres.

*profundūs* : <*profundūm dicitur is quod* altū est ac fundūm longe habeat>, F. 256, 19. Ancien, usuel, classique. M. L. 6772 et 6771, \**profundicāre*.

*lātūfundūm* (époque impériale, Plin., Sén., Pétr.) : vasta domine.

Pour *fundulus*, *fundula*, v. *funda*.

**Fundus** appartient à un groupe de mots évidemment apparentés les uns aux autres, mais dont les formes diffèrent trop pour qu'on puisse poser des originaux indo-européens. L'explication de ce fait — qui est de caractère religieux — a été fournie par M. Vendryes, dans un mémoire cité sous *mundus*, l'une des formes du groupe. Le mot le plus proche de *fundus* est irl. *bond* « plante du pied », gall. *bon* « base ». Il y a une forme \**bhudhā* dans gr. ποθητή « fond, pied (d'une montagne) », etc. (cf. Porzig, Wörter u. Sachen 15, 1933, 112-139), skr. *budhndh* « sol, base », v. h. a. *bodam* « sol ». Il y a un -d- dans v. isl. *botn*, v. angl. *botm* « fond » et gr. πόνδας. Le -d- latin et celtique est donc ambigu. — Mais on ne peut même affirmer que -d- du latin repose sur *bh-*; car

s substantifs en *-is* : *finis*, etc., sans doute *estis* ; Lucrèce écrit *aurea... funis*, 2, 1154, dans le où il songe à l'homérique οὐρῆν χρυσέην, etc. ; accusatif *fūnem*, ablatif *fūne* attesté par un seul exemple de *fūni* dans Caton, Agr. 22, tif pluriel est en *iūm*; quelques exemples d'acc. *-is* dans Caton, Agr. 26; Sisenna hist. 26, 4, 575; 8, 708) : corde, câble. Souvent joint à ce qu'il est différencié : semble désigner une corde (cf. P. F. 481, 1, *thomices Graeco nomine... tae restes ex quibus fiunt funes*. Ancien, usuel, ns des locutions proverbiales. M. L. 3589; cel. *suānam*, britt. *fun*.

*réss* : *fūniculus* (*fūniculum* tardif, sans doute à ion du gr. σχολικα; *fūnicula* comme *resti*) : petite corde; *fūnālis* : de corde, de volée, en dehors du timon (on trouve aussi *fūna* ns ce sens); *fūnāle* n. : torche faite d'une corde de cire; *fūnētum* (Plin. 17, 174); \**fūnāmen*, 574.

*és* : *fūnambulus* = σχοινοδάτης; *fūnirepus* (*fūnitor* (Gloss.) = σχωνωπλόχος; *sēmīfū* μαχοβιν.

rapprochement sûr (v. *finis*). Si *ū* repose sur *oi*, on pourrait rapprocher lat. *filum*.

*eris* n. (anc. *foinos?*, cf. Mar. Victor, GLK ex libris antiquis... pro « *funus* » « *fo(i)nus* ») : au sens général (le convoi se dit proprement souvent au pluriel collectif, *fūnera*, le deuil et plusieurs cérémonies. Mais la loi des emploie le singulier, 10, 4 et 10, 5. Servius Ae. 2, 539, *funus est iam ardens cadaver; quod aut exsequias dicimus; crematum, reliquias; am, sepulcrum*; mais cette explication repose sur une étymologie populaire qui rapproche *fūnus* de *fūnis* « torche », cf. Varr. ap. Serv., Ae. 6, 224, et 11, 143. Ailleurs, Servius, Ae. 3, 22, note : *apparatus mortuorum funus dici solet*. Du « rameau funèbre » on est passé en poésie au nort », cf. Thes. VI 1604, 52 sqq., et de « cause de mort, destruction, ruine ». Non roman.

*és* : *fūnebris* : relatif aux funérailles, funèbre, *s-ri-s*; *fūnereus* (poétique, époque impériale); *us*; *fūneralis*, *-rōsus*, tardifs; *fūnestus* : morte, déshonoré; *fūnero*, *-rās* (époque impériale) élébrer les funérailles; *fūneratiō*; *fūneratīcius*. Le complexe \*-nes- indique des faits de caract. on a vu ci-dessus *fēnus*, et cf. *mūnus*. Sur radical, on ne peut faire que des hypothèses.

*m.* : voleur; dans la langue de l'Église « le ancien, classique. M. L. 3590; v. irl. *fúr*, etc. s et composés : *furtum* : vol (sens abstrait et *furia* « produit du vol »). Panroman. M. L. 10). Composé : *fūrtīcius* (Plit.). Le vol s'accompagne, *furtum* s'est employé par dérivé le sens de « stratagème, ruse secrète », cf. 10, 735, *haud farto melior, sed fortibus armis*. sens de « secret, clandestin » qui s'est déve- ns *furtim*, *furtīus* « volé » (Plit.) et « *furtī* »

secret » (à partir de Cic.). Le sens s'oppose donc à celui de *latrō*.

*fūrō*, *-rās* (et *fūrō*) : voler; et surtout « soustraire, dérober », M. L. 3591, et \**fūricāre*, M. L. 3597, B. W. *furgon*; *fūrātor*; *suffūrō* (joint à *supplō* par Plit., Tru. 566).

*fūrāz* : enclin au vol, voleur; *fūrācītās*; *fūrācīter*; \**fūrius*, M. L. 3600; *fūrinus*.

*fūrātrīna* (Apul.) : vol. Sans doute mot archaïque repris par Apulée, dérivé de *fūrō*, comme *lā(u)a)trīna de lauō*. *Fūrātrīnus* : surnom de Mercure?

*fūrō*, *-rōnis* m. : furet, M. L. 3603 (f. et \**fūriō*); B. W. sous *furet*; *fūr mellāris*, nom d'un animal inconnu (le blaireau? *mēlō-mēlēs*, Isid., Or. 12, 2, 40) dans Polem. Silv.; *fūrōnia* *χλεπτρία* (Gl.).

*fūrunculus* (sans doute diminutif de *fūrō*, attesté dans les langues romanes avec le sens de « voleur », cf. *homō/homunculus*) : tige secondaire de la vigne (qui dérobe la sève aux tiges principales), bosse de la vigne à l'endroit du bouton et, par comparaison, « furoncle ». M. L. 3607; B. W. s. u.

Sembl inséparable de gr. φώρ, comme déjà l'indique Serv., G. 3, 407, ... certe a graeco uenit; nam fur φώρ vocatur. Mais l'*ū* (et sans doute le *f* initial) suppose un emprunt ayant passé par l'étrusque; à moins que φώρ et fur ne remontent tous deux à un même original non indo-européen (cf. *fūcūs*) et n'aient été rattachés à φέρω, *fer* par étymologie populaire appuyée sur le sens de *ferre* dans une expression comme *agere ferreque*. — A remplacé *cleps*; v. *clepō*.

*fūrēca* (*ū*), *-ae* f. : fourche à deux dents; toute espèce d'instrument en forme de fourche, en particulier instrument de supplice. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3593. Germanique : v. angl. *force*, etc.; celtique : irl. *forc*, etc.

Dérivés et composés : *fūrātūs*; *fūrcula*; *fūrcilla*, M. L. 3594; *fūrcillō*, *-ās*, *-ātūs*; *fūrcifer* « pendard »; *fūrc(ul)ōsus* (bas latin); *bifūrcus* : qui bifurque; *bifūrcum* n. : bifurcation; *\*quadrifūrcum*, M. L. 6917; *trifūrcus*, *-cium*. Le sens de ces composés est curieux. Ils ne signifient pas « qui a deux, trois, quatre fourches », mais « qui a la forme d'une fourche à deux, trois, quatre dents »; cf. *bifūdus*; \**confūrcum*, M. L. 2142; \**infūrcare*, 4415 b; *interfūrcum*, 4490. — M. Niedermann, et après lui F. Brender, *Rückläuf. Ableit. in Lat.*, Bâle, 1920, ont soutenu que *fūrca* devait être tiré de *fūrcula*, dont le suffixe d'instrument aurait été interprété comme un suffixe de diminutif (cf. *jalcula* et *fals*), le sens de *fūrcula* ne comportant pas de nuance diminutive; cf. le nom propre *Fūrculae Caudinae*, dans lequel *fūrcula* est conservé (dans T-L. 38, 7, 9, où lit *fūlūris* et non *fūrculis*); le diminutif usité étant *fūrcilla*.

Aucun rapprochement sûr; v. Niedermann, IF. 15, 104, et Glotta 19, 4 sqq.

*fūrfur*, *-ris* m. (le plus souvent au pluriel *fūrfures*, féminin depuis Celse, d'après *palea*, etc.); tégument des grains, son; petites écailles (pellicules de la tête); cf. gr. πτυπού (surtout au pluriel πτυπα), πτυπλασίς. — Ancien; surtout technique. M. L. 3595.

Dérivés : *fūrfuriculae* (tardif); *fūrfureus* (f. *pānis* = πτυπλας, πτυπώδης), M. L. 3595 b; *fūrfurārius* (tardif), M. L. 3595 a; *fūrfurāceus* (tardif); *fūrfurōsus* :

couleur de son (Plin.); *fūfurāculum* : vrille, tarière (d'après *perfōrāculum*?, v. Thes. s. u.); *fūfurō*, *-ōnis* m. : oiseau inconnu?

Mot expressif à redoublement. Cf. le groupe de arm. *borot* « lépreux »?

*furnus* : v. *fornāz*.

*fūrō* (et plus tard *fūriō* d'après *īnsāniō*), *-is*, *-ere* (parfait *fūrūi* à peu près sans exemple; on emploie *īnsāniū*) : être fou (avec idée accessoire d'agitation violente), être hors de soi, égaré; être furieux. Se dit des hommes et, par extension, des choses (vent, mer, tempête, etc.); *fūribundus*. Ancien (Enn.), usuel.

Formes nominales et dérivées : *fūrō*, *-ōris* m. : *fūrēr*. Cicéron distingue *īnsāniā* (*μανία*) de *fūrō* (= μελαγχολία), Tu. 3, 5, 11. Le *fūrō* est un accès qui peut frapper même le sage, tandis que l'*īnsāniā* ne peut l'atteindre. Néanmoins, *fūrō* traduit *μανία* dans Hor., C. 2, 7, 28, etc. — Formes savantes en roman. M. L. 3604.

*fūrāz* adj. (classique); *fūrācīter*, *-cītās* (rare); *fūrīa* f. employé surtout au pluriel *fūrīae*: *fūrīe*(s), *fūrēr*(s) (sens concret); personnifié et divinisé *Fūrīac*: les *Fūrīes*, qui comme *Dīrāe* sert à traduire Εὐμενίδες, M. L. 3596. De *fūrīa*: *fūrīosus* (ancien, Lex XII Tab.), usuel, classique, roman, cf. M. L. 3599; cf. *rabiēs*, *-bōsus*; *fūrātīs* (poétique); *fūrīatūs* (poétique), dont on a tiré *fūrīo*, *-ās* (poétique, époque impériale): rendre furieux; *fūrāz*; *fūrīatīlis*? (v. Thes.). Composés (rares et tardifs): *dē-*, *inter-*, *per-*, *prae-* *fūrō*.

Dans v. sl. *burja* « λατλαψ », *-r-* ne peut être que suffixal : une racine n'admet pas la forme \**bheur*. On ne peut non plus rapprocher skr. *bhurāti*, qui est parent de *ferueō* (v. ce mot). En revanche, on peut rapprocher gr. θρέπειν « s'élancer », θρέπου-θρος « bruit, tumulte », v. angl. *drēam* « cris, chants joyeux » et av. *dvāraiti* « il se précipite » (en parlant d'êtres mauvais).

*Fūrīna*, *-ae* f. : nom d'une ancienne divinité, de caractère inconnu : *nunc uix nomen notum paucis*, dit Varr., L. L. 6, 19. De là : *fūrīnālis*, *Fūrīnālia*. Martianus Capella y associe *Fūra*. En rapport avec *fūr?* Ou étrusque? Cf. *Lauerna*.

*fūruus*, *-a*, *-um* : sombre, noir. *Veteres Romanī fūruum atrum appellauerunt*, Gell. 1, 18, 4; cf. pour l'emploi Sén., Contr. 1, 1, 23, *fūruus diēs* = d. atēr. Adjectif archaïque, conservé presque uniquement en poésie. Même formation en *-uo-* que dans *fūuuus*, *fūluus*, *gīluus*, *heluuus*, *rāuuus*.

Dérivé : *fūrēscō* (Mart. Cap.). V. *fūscus*.

*fūscina*, *-ae* f. : fourche [à trois dents], trident; foëne. Ancien, technique. M. L. 3610.

Dérivé : *fūscinula* (tardif). Sans étymologie.

*fūscus*, *-a*, *-um* : noir, sombre. Comme *candidus*, peut s'appliquer à la voix : sombre, indistinct. Classique, usuel. M. L. 3611. Ainsi que beaucoup d'adjectifs en *-cus* (*cascus*, *mancus*, etc.), a dû d'abord s'appliquer à l'homme; désignerait une couleur foncée, soit du corps, soit des cheveux, d'où l'emploi comme surnom de *Fūscus*, *Fūscinus*.

Dérivés et composés : *fuscitās* (Apul.) ; *fuscēdō* (rare et tardif) ; *fuscō*, -ās (poétique) : noircir, obscurcir ; *fuscatō* (Luc.) ; *infuscō* ; *infuscus*, -a, -um ; *offuscō* : obscurcir ; d'où « ternir l'éclat, avilir, dégrader » (latin ecclésiastique) ; *offuscus* ; *offuscātiō* ; *suffuscus*, -culus.

Le rapport de *furus* et de *fucus* est comparable à celui du v. angl. *basu* et de irl. *basc* « rouge ». L'élément radical est le même que celui de v. angl. *dox*, *dosk* « sombre » (angl. *dusk*), identique à *fucus*, et, avec un autre suffixe, de v. angl. *dosen* « brun sombre ». Pour la variation de suffixe, cf. *cascus* et *cānus*.

**fūstis**, -is (ū d'après le témoignage des langues romanes et du celtique ; abl. *fūstī*) m. : bâton. Ancien (Loi des XII Tables), usuel. Panroman. M. L. 3618 ; B. W. sous *fūt*. Passé en celtique : irl. *sūst* « fléau », gall. *ffust*.

Dérivés et composés : *fūsticulus* (tardif), M. L. 3616 ; *fūsticellus* (Glos.), M. L. 3615 ; *fūstellus* (Gloss.) ; *fūsterna* f. : tête du sapin, partie exempte de feuilles ; *fūstuārium* : bastonnade (déjà dans Cic.) ; neutre d'un adjectif *fūstuārius* qu'on trouve en bas latin) ; *fūstiārius* (tardif) ; *fūstigō*, -ās (Cod. Theod., Gloss. Philos.) : fustiger, bâtonner, M. L. 3617 ; cf. *μαστιγώω* ; quantité de l'i incertaine ; i comme dans *castigō*, *fūtigō*? i dans M. L. ; *fūstitudinus* (de *fūstis* et *tundō*), adjectif forgé par Plt., As. 34 ; *fūstibalus* : fronde attachée à un bâton ; hybride formé comme *fundibulus* ; *fūstō*, -ās et *defūstō* « bâtonner » (bas latin). Cf. aussi M. L. 3614, \**fūstāgō* « rondin » ; 3619, \**fūstulārū* « rosset » ; B. W. *futaine*. Pour *fūsticellus* « petit fuseau », M. L. 3615, v. le suivant.

Étymologie incertaine (celtique d'après Kuryłowicz, Mél. Vendryes, 204). *Fūsterna* semble avoir une finale étrusque ; cf. *nassūtēra*, etc. Sur *fūstis* et les mots désignant le bâton, v. Manu Leumann, *Z. Bedeutungsgesch.* v. *fūstis*, Hermes 55 (1920), 107.

**fūsus**, -ī m. (et plus tard *fūsum* n.) : fuseau ; employé

surtout au pluriel. Attesté depuis Catulle, mais sans doute ancien. Panroman. M. L. 3620. De là : \**fūsāgō* « fusain », M. L. 3608 ; \**fūsellus* ; \**fūscellus*, par contamination avec \**fūsticellus*? M. L. 3615.

Étymologie inconnue.

**futis**, *fūtiō*, *fūtūlis* : v. *fundō*.

\**fūtō*, -ās, -āre : attesté dans P. F. 79, 5, *fūtare ar- gure est, unde et confutare. Sed Cato hoc pro saepius fuisse posuit*. La glose de Festus confond deux verbes : 1° un fréquentatif du groupe de *fu-am*, *fu-i*, qui aurait été employé par Caton (?) ; 2° un verbe *fūtārū* dont proviendraient *con-fūtō*, *re-fūtō*, non autrement attesté et qui est sans doute une reconstruction arbitraire faite sur les composés. V. *confūtō*.

On a rapproché le groupe de *fundō*, mais les sens ne coïncident pas. Les autres rapprochements sont aussi incertains ; le plus vraisemblable est celui du germanique : v. isl. *bauta* « frapper, donner des coups », v. angl. *bēatan*, v. h. a. *boz(z)an*, etc., d'une racine \**bhau-*/ *bhu-*.

**futuō**, -is, -ūl, *futūtūm*, -ūere : foudre, avoir des relations avec une femme.

Dérivés : *fūtūtor*, -trix (et *fortrix*, Tabell. defix.), -tiō ; *cōnfūtō*; dē-, *efūtūtūs* : épuisé par la débauche (cf. pour le sens du préfixe *effētūs*). Mot vulgaire (satiriques, graffiti, priapées). Panroman (en partie avec géminée expressive \**fūt(u)ere?*), cf. M. L. 3622 ; celtique : bret. *fouzaff*. Même formation que *battuō*.

Cf. irl. *bot* « penis » et v. isl. *bøytill* « membre génital du cheval »?

L'explication par la racine \**bhū-* (v. *fuam*) ne rend pas compte du caractère expressif du mot ; sans doute à rapprocher de \**fūtō* « battre » ; l'idée de *futuere* est souvent exprimée par un mot signifiant « frapper, heurter » ; cf. gr. *θυέω* (*θλα?*), *xρούω*, *πατώ*, lat. *mōlō*, fr. vulg. « tirer un coup ».

Dans les mots dérivés de l'indo-européen, lat. *g* repose sur un ancien \**g*, sans flottement. Mais le γ grec a servi en latin à noter la sourde *k* avec prononciation prépalatale : *ce*, *ci*, et devant consonne. Le fait est d'origine étrusque ; mais il est curieux que, pour δ et β, il n'y ait rien de pareil. Or, d'autre part, on note que, dans les emprunts à des langues étrangères, comme *gladius*, *gu- bernārē*, *gummi*, un *g* latin représente une sourde de la langue qui a fourni l'emprunt. Les remarques de M. Fohalle, Mél. Vendryes, p. 157 sqq., ne résolvent pas entièrement la question ; v. Ernout, *Aspects*, p. 24 sqq. L'usage s'est maintenu, car, en roman, on trouve un flottement entre *cattus* (cf. *chat*) et \**gattus* (it. *gatto*) ; le gr. *χόλτος* a donné *golus*, etc. ; M. Scheuermeier, *Einige Bezeichnungen f. d. Begriff „Hüle“ in den rom. Alpendialektien* (thèse de Zurich), Halle, 1920, a étudié la question de ces mots romans, p. 31 sqq.

**gabaliūm**, -ī m. : plante aromatique d'Arabie (Plin. 12, 99).

**gabalus**, -ī m. (et *gabulum*, Gloss.) : gibet, potence. Synonyme de *furca*, sans doute d'origine celtique ; cf. irl. *gabul*, gall. *gaſt*, bret. *gaol* « fourche » ; en germanique : v. norr. *gaſt* « Gabel ». Déjà dans Varro ; populaire. V. B. W. *gabule*. M. L. 3624, \**gabalaccos*, qui est à l'origine du fr. *javelot*.

**gabata**, -ae (gau-?) f. : écuelle, jatte. Attesté depuis Martial, populaire, sans doute d'origine étrangère (cf. ζέκτρο, Hés., et gr. mod. γαδάθη ; Isid., Or. 20, 4, 11, *gauata... quasi cauati... sic et Graci heac nuncupant* ; hébr. *cab*), représenté en roman par *gabata* « jatte », d'où irl. *gabat*, M. L. 3625, et en germanique : v. h. a. *gebiza* ; mais *gauta* « joue » semble être un autre mot, cf. M. L. 3706 a ; B. W. sous *joue*. On a aussi à basse époque *gauessa*, v. Thes. s. u.

**gaberina** (*gabarna* ; *zaberna*, édit de Diocl. ; *zabarra*) : arca, ubi uestes ponuntur aut quodlibet aliud (Gloss.). Cf. ital. *giberna* ; M. L. 9586, *zaberna*.

**gabinātūs**, -ā, -um : portant l'ancien vêtement de Gabii (Nepotian. 1, 18), *Gabino ritu cinctus*.

**gaesum** (ge-), -ī n. : *graue iaculum*, P. F. 88, 5 ; *telum Galliarum tenerum*. Vergilius lib. VIII (661) : *Alpina corsucat | gaesu manu*, Non. 555, 9. Mot emprunté au gallois (cf. irl. *gae*, apparenté à v. h. à. *gēr*, gr. χαῖος, skr. *hēṣah*), déjà dans Varro et César ; de là *gaesātī* : mercenaires gallois armés du *gaesum*. Cf. *cateia*, etc.

**gaēnum** (ge-), -ī n. : nom de plante (la giroflée ou la benoîte?) dans Pline 26, 37. Origine inconnue.

**gagānūs**, -ī m. (ou mieux *cagānūs*) : nom donné au roi des Huns (Greg. Tur., Franc. 4, 29). Le grec byzantin α γαγάνως. Mot turc? Cf. *khan*.

## G

**gagātēs**, -is m. : jais (Plin.). Emprunt au gr. γαγά της (sc. λθος), M. L. 3635.

**gaitanus**, -a, -um (*gaitanum*) : qui sert à panser, pansement (Marc.). Sans doute gaulois ; v. Thes.

**gājīus**, -ī m. : *geai* ; *gāja*, -ae f. : pie. Dénominations nouvelles et très tardives (Polemius Silvius, Orib. lat.) qui ont remplacé les noms anciens du *geai*, *grāculus*, et de la pie, *pīca* (v. ces mots). Identiques au cognomen *Gājūs* (trisyllabique dans Lucil. 422, Catulle 10, 30, Martial et Stace) ; la scansion dissyllabique n'apparaît que dans Sidoine et Ausone), *Gāja*, dont l'usage est ancien et panitalique : *fal. kaios*, etc., v. Vetter, *Hdb.*, *Wortverzeichnis*, à côté de *Gājūs* : *fal. Cauio, Cauia*, osq. *[g]a]vīeis*, etc. On s'est demandé si c'était le nom du *geai* qui avait été employé comme surnom, ou si c'était le contraire (la même question s'est posée pour le nom du brochet, *lūcīus*, et pour *Gracc(h)us*) ; ou enfin si les deux mots, le nom commun et le nom propre, étaient indépendants (v. Niedermann, IF 26, 55 et 56<sup>2</sup> ; Anthrops XXXVII-XL, 1942-1945, p. 823 sqq. et Leumann, Thes. s. u., qui voit dans *gājīus* une onomatopée). *Gājūs*, *gāja* sont demeurés dans les langues romaines, cf. M. L. 3640 ; B. W. *geai*!

Dérivé? : *gājolūs*, -ī m. : mot de sens obscur qui chez Stace, Silu. 1, 6, 17, semble désigner un *gā- teau* (en forme de *geai*?).

**galatīcor**, -āris : vivre comme les Galates (Tert., Iei. 14).

**galba**, -ae m. : nom d'un chef des *Suessionēs*, cf. Cés., B. G. 2, 4, 7, 13, 1 ; en latin, attesté comme surnom de la gens *Sulpicia*, dont le sens est déterminé par Suétone, Galb. 3 *qui primus Sulpiciorum cognomen Galbae tulit cur aut unde traxerit ambigitur... [putant] nonnulli quod praepinguis fuerit uisus, quem galbam Galli uocent; uel contra quod tam exillis quam animalia quae in aesculis nascuntur, appellantur galbae.* — *Galba* signifie « le Gras », et l'épithète aurait servi à désigner une sorte de ver ou de larve, le « *bombyx aesculi* », sans doute en raison de sa forme rebondie (à moins qu'il n'y ait là deux mots distincts à l'origine et rapprochés par l'épithète populaire). Peut-être *galbulus* « pomme de cyprès » (Varri.), d'après André, *Lex.*, s. u. Cf. v. isl. *kalfi* « mollet » (angl. *calf*)?. Mot populaire.

**galbanūm**, -ī (galbanus, tardif) n. : résine produite par une plante ombellifère de Syrie. Emprunt dont la forme a pu être influencée par *galbus* ; le grec a χαλβάνη et l'hébreu *helbənāh*.

Dérivé : *galbaneus*. Attesté depuis Virgile. Le mot, dont l'a intérieur n'a pas subi l'apophonie, a dû être emprunté assez tard ; il appartient à la langue médiévale.